



hH\_ 2



D 238/23

E.

**HYMNES**  
**DE SYNÈSIUS,**

ÉVÊQUE DE PTOLÉMAÏS.

EX LIBRIS DOMUS

Bibliotheca  
- *as. 7. 1. 1. 1. 1.*

SANCTI STANISLAI

M<sup>3</sup>

38.2575

## OUVRAGES DES MÊMES AUTEURS.

---

*Histoire civile et religieuse des Lettres latines*, au IV<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècle, par F. Z. Collombet; 1 vol. in-8°.

*Cours de Littérature profane et sacrée*, par le même; 4 vol. in-8°.

*Méthodes poétiques de la Jeunesse*, avec des notes *Biographiques, historiques et littéraires*, par le même; 4 vol. in-8°. — Ces volumes renferment des jugements sur les poètes français depuis 1789 jusqu'à nos jours, et des extraits de leurs livres.

*Œuvres de Salvien*, trad. en français avec le texte en regard, par J. F. Grégoire et F. Z. Collombet; 2 vol. in-8°.

*Œuvres de St. Vincent de Léris et de saint Eucher de Lyon*, trad. en français avec le texte, par les mêmes; 1 vol. in-8°.

*Œuvres de Sidoine Apollinaire*, trad. en français avec le texte, par les mêmes, 3 vol. in-8°.

*Lettres de saint Jérôme*, trad. en français avec le texte en regard, par les mêmes; 5 vol. in-8°. — Le VI<sup>e</sup> volume des *Œuvres choisies* est sous presse, et renferme les *Vies* de Saints.

*Œuvres de sainte Térèse*, trad. de l'espagnol en français, par les mêmes; 3 vol. in-12 et in-8°, renfermant les livres ascétiques. — Les autres ouvrages paraîtront en parties détachées.

*Vie de sainte Térèse*, par F. Z. Collombet; 1 vol. in 12 et in 8°.

*Livre de Marie, mère de Dieu*, emprunté aux Pères de l'Eglise, aux orateurs chrétiens, aux poètes grecs, latins, français, Italiens, espagnols, anglais et allemands, par Grégoire et Collombet; 2 vol. in-18.

*Etudes sur les Historiens du Lyonnais*, par F. Z. Collombet; 1 vol. in-8° 1<sup>re</sup> série.

### *Sous presse :*

*Poèmes de Florus*, diacre de l'Eglise de Lyon, suivis de ceux d'Ago-bard, évêque de la même ville; — Pour la première fois réunis et traduits en français, avec une Histoire de la Poésie latine au IX<sup>e</sup> siècle, par F. Z. Collombet; 1 vol. in-8°.

# HYMNES DE SYNÉSIUS,

ÉVÊQUE DE PTOLÉMAÏS,

TRADUITS EN FRANÇAIS AVEC LE GREC EN REGARD,

PRÉCÉDÉS D'UNE ÉTUDE SUR SA VIE ET SES ÉCRITS ;

Accompagnés

D'UN HYMNE AU CHRIST

PAR SAINT CLÉMENT ALEXANDRIN ;

D'UNE VERSION LATINE PAR FR. PORTUS ;

ET SUIVIS

DES HYMNES SACRÉS DE MANZONI,

Traduits en Français avec l'Italien en regard,

*Par M. M. Grégoire et Collombet.*

DEUXIÈME ÉDITION.



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES.

**Lyon.**

GRANDE RUE MERCIÈRE, 9  
N. 33.

**Paris.**

RUE DU POT-DE-FER-  
ST-SULPICE, N. 8.

1839.

**PROPRIÉTÉ.**





Ce volume se rattache à ce que nous avons publié jusqu'ici de traductions des Pères de l'Eglise ; les poésies de Grégoire de Nazianze viendront aussi bientôt se placer à côté des

Hymnes de Synésius , et alors nous aurons mis dans une plus facile circulation ces deux grands poètes des premiers âges du Christianisme.

Il n'existe, en français, qu'une version de Synésius ; elle a pour titre : *Les Hymnes de Synese Cyrenean , evesque de Ptolemaide. Traduits du grec en françois , par Iaques de Courtin de Cissé, gentilhomme Percheron* ; Paris, Gilles Beys, 1581, in-12, à la suite des *Euvres poétiques* du même auteur. Ce volume est rare ; il y en a toutefois un exemplaire à la bibliothèque royale. Comme les poètes du XVI<sup>e</sup> siècle, Courtin de Cissé traduit son modèle en vers à peu près aussi intelligibles que le texte , et il serait malaisé de s'aider en quelque chose de son travail.

Les bibliographes mentionnent les éditions suivantes des hymnes de Synésius.

1553. Edit. de Turnèbe.

1560. Edit. latine de Cornarus, à Bâle.

1567. in-8, Bâle, par les soins de Canter, édition gréco-latine.

1568. in-52, Paris. SYNESII HYMNŪ AC GREGORI NAZIANZENI

Odæ, græce, nunc primum et cum versione notisque edidit Franciscus Portus. Excudebat H. Stephanus.

1570. Paris, in-8. ΣΥΝΕΣΙΟΥ Κυρηνης Επισκοπου υμνοι δεκα. ΓΡΗΓΟΡΙΟΥ, του Ναζιανζηνου ωδαι τεσσαρες. Προς τεβη ο του ΙΩΑΝΝΟΥ Δαμασκηνου Υμνος εις την Γεωργικην, apud Ioannem Bene-natum. Le grec vient le premier, dans cette édition imprimée en gros caractères d'un bel œil, puis le latin arrive ensuite en plus petits caractères et sur deux colonnes. C'est la version de Portus, quoique rien ne l'indique.

1582. In-16. *Emondi Augerii* Catechismus parvus, hoc est summa doctrinæ catholicæ, græce et latine; accesserunt aliquot hymni et versus CLEMENTIS Alexandrini, GREGORII Nazianzeni et SYNESII Cyrenensis, græce et latine. Lugd., Ioan. Strutius.

1586. In-8. Synesii Hymni, Gregorii Nazianzeni Odæ, græce. Paris, apud Fed. Morellum.

1586. Edition publiée à Rostoch, suivant D. Ceillier, tom. X, pag. 516.

1590. In-8. S. GREGORII Nazianzeni carmina selecta (*ab Hier. Bruzello S. I. edita*), CYRILLI Alexand. de Plantarum et animarum proprietatibus liber, nunc primum in lucem editus. SYNESII Hymni X. CLEMENTIS Alexand. Hymnus Romæ; Zanetti.

1599. Edition publiée à Rome, suivant D. Ceillier, *loc. cit.*

1603. In-12. Γρηγοριον του Ναζιανζην. του Θεολογου ωδαι τινες και ταλλα τινα. Gregorii Nazianz. theologi Odæ aliquot et quædam, omnia sedulo recognita et notis quibusdam illustrata. Græce et latine. Cum SYNESII Hymnis. Turnoni.

1603. In-12. ΣΥΝΕΣΙΟΥ του Κυρηναίου του Επισκοπου Πτολ. εν διαφοροις μελεσι, και ΓΡΗΓΟΡΙΟΥ του Ναζιανζηνου του Θεολογου ωδαι τινες και ταλλα τινα. SYNESII Cyrenæi Episcopi Ptol. Hymni vario genere versuum conditi. Item GREGORII Nazianzeni Theologi Odæ aliquot et quædam, omnia sedulo recognita et notis quibusdam non pœnitendis illustrata. Græce et latine. Turnoni.

612. In-fol. ΣΥΝΕΣΙΟΥ επισκοπου Κυρηνης απαντα τα ευρισκομενα. Synesii episcopi Cyrenes opera quæ extant omnia, græce ac latine nunc primum conjunctim edita, interprete Dionysio Petavio; Lutetiæ, ex officina Nivelliana, sumpt. Seb. Cramoisy, 1612, in-fol.

La bibliothèque de Lyon possède deux exemplaires de cette édition, mais l'un des deux porte le nom du libraire Drouart, et se trouve imprimé sur un papier de moindre qualité.

Quoiqu'on ne le dise pas, la version des hymnes est celle de Portus. Nous avons écrit, dans notre première édition, que ce travail était du P. Pétau; Dom Ceillier y a été pris comme nous, car il transcrit ce passage de Vindret: « Infinita sunt quæ peccavit Petavio in Synesio vertendo, præsertim in hymnis. » *De vita functorum statu*,

pag. 42. Dans l'édition de 1633, on a mis le nom de Portus.

1614. In-fol. Synesii Cyrenæi Hymni. Græce et latine. — Inter Poetas Græcorum; Genev. tom. III, pag. 162 et sqq.
1618. In-12. Synesii Cyrenæi hymni, Gregorii Nazianzeni Odæ, græce latine, Fr. Porti interpretatione recognita. Paris, apud Th. Morellum.
1633. In-fol. Edition du P. Pétau; Lut. Paris, sumpt. Seb. Cramoisy, 1633, in-fol.
1640. In-fol. même édition. D. Ceillier, *loc. cit.*
1677. In-fol. Dans la Bibliothèque des Pères; Lyon, Anisson, 1676, in-fol. tom. VI, pag. 67 et sqq.
1785. In-8. Synesius fünfter Hymnus, übersetzt und erläutert von E. F. K. Rosenmüller. Leipz. — Interpres, qui versioni suæ addidit orationem græcam, præmisit commentationem de Synesii vita et scriptis. Hoffmanni *Lexicon bibliographicum*. tom. III, pag. 654.
1836. In-8. Hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs, traduits du grec en français, avec le texte en regard, par J.-F. Grégoire et F.-Z. Collombet; précédés d'une notice sur Synésius par M. Villemain; Paris et Lyon, Perisse frères; impr. de Rossary, 1836, in-8.

1825. ΛΑΚΑΙΟΣ ΣΑΠΦΩ ΣΙΜΩΝΙΔΗΣ ΣΥΝΕΣΙΟΣ ΛΥΡΙΚΟΙ ΔΙΑΦΟΡΟΙ. *Lyrici Græci, curante Io. Fr. Boissonade. Parisiis, apud Lefevre, 1825, in-18.*

1836. In-18. Hymnes de Synésius, texte grec; Paris. J. Delalain, 1836, in-18.

1859. In-18. ΤΑ ΕΚΔΕΚΤΑ των ιερων ποιηματων του αγιου Γρηγοριου του Ναζιανζηνου, ΣΥΝΕΣΙΟΥ, Κλημεντος, κ. τ. λ. — Choix de poésies religieuses de S. Grégoire de Nazianze, SYNÉSIUS, S. Clément, etc. avec notices, analyses, notes, etc. publié par G.-B. Darolles; Toulouse, Pradcl, 1859, in-18. Ce recueil étant destiné à la jeunesse, on n'a pris des Hymnes de Synésius que les endroits qui ne sont pas empreints de ses idées platoniciennes.

Je lis dans la Vie de Pierre Boissat, par Nicolas Chorier, que Boissat avait fait une traduction des Hymnes de Synésius : « Synesii Cyrænarum (lis. Cyrænorum) episcopi, hymnos e græco gallice vertit, et commentariis illustravit doctis et laboriosis. » *De Petri Boessatii Vita amicisque litteratis libri duo*; Gratianopoli, apud Fr. Provensal, 1680, in-12, pag. 66. Cette traduction et ces commentaires ont-ils été imprimés? Voilà ce que Chorier ne dit pas, et ce qui n'est pas probable non plus.

En publiant cette deuxième édition de Synésius, nous avons retouché quelques endroits de notre version, et nous avons suivi, comme précédemment, le texte que notre

grand helléniste , M. Boissonade , publia , en 1825 , dans son volume des *Lyrici Græci* ; Le Synésius moderne , plus complet que celui du P. Pétau tient une grande place dans ce recueil , et va de la page 97 à la 161 . M. Boissonade avait bien voulu revoir alors nos épreuves , c'est-à-dire nous communiquer avec une rare bienveillance d'abondantes et précieuses remarques , dont nous fîmes notre profit , et qui sont pour nous une garantie . Qu'il daigne trouver ici l'expression de notre vive reconnaissance !

Aux *Hymnes* de Synésius nous avons ajouté un hymne de saint Clément d'Alexandrie , hymne d'une haute importance , et qui se trouve imprimé à la suite de plusieurs éditions de notre auteur . Nous avons suivi le texte publié récemment en Allemagne , par M. Ferdinand Piper , et enrichi de savantes scholies . Le petit in-8° de M. Piper a pour titre : *Titi Flavii Clementis Hymnus in Christum Salvatorem . Severi Sancti Endelechii carmen Bucolicum de mortibus Boum edidit vertit , illustravit Ferdinandus Piper ; Gottingæ , Douerlich ; 1835.*

Un ancien éditeur disait , en parlant de l'Hymne de saint Clément : « Quin etiam Cle-

mentis Alexandrini hymnum satis insignem ,  
 quoniam ejusdem est et generis et carminis ,  
 ad finem velut *επιμετρον* adjecimus. » C'est la  
 raison aussi pour laquelle nous mettons à la  
 fin de cet ouvrage l'Hymne de saint Clément.

Enfin, nous avons remplacé par une longue  
 étude sur la vie et sur les écrits de Synésius la  
 brillante, mais incomplète notice de M. Ville-  
 main.





# Etude sur la Vie

*et sur les Ecrits*

<sup>v</sup>  
**DE SYNÉSIUS.**

---

Le IV<sup>e</sup> siècle est une des grandes et solennelles époques de l'Eglise, qui brillait alors de la double auréole du savoir et des vertus. Elle eut une physionomie bien spéciale, suivant les lieux et les hommes; cette variété même jette dans ses annales un saisissant intérêt et une puissante vie. Sous le ciel oriental, aux rives du Bosphore, dans la docte cité d'Athènes, le long des sinueuses côtes d'Ionie, elle fit entendre au monde ravi les sacrées inspirations de la muse antique, l'harmonieuse voix de ses orateurs, la brillante parole de ses écrivains. C'était la Grèce toujours, c'était encore la molle Asie, mais l'Asie et la Grèce changées par les enseignements d'un sublime Platon descendu des cieux. Les oracles du lac de Tibériade et de la Galilée réveillaient

les échos endormis du cap Sunium , tandis que Bouche-d'Or commentait au peuple de Byzance les Epîtres de Paul , qu'il répétait avec amour ce grec à demi barbare , lui si poli , ou bien qu'il jetait au milieu des factions de l'hippodrome ses vives apostrophes , ses ardentes métaphores , et que le chemin de l'exil ne pouvait comprimer sa généreuse éloquence. Alors aussi c'était le jour des deux Basiles , ces rois de la parole ; c'était le jour de Grégoire de Nysse , heureux frère du grand Basile ; c'était celui de Grégoire de Nazianze , âme rêveuse et malade de mélancolie en face des tristesses humaines. Tous ces nobles amis , zélés pasteurs des peuples , devenaient l'ornement et l'appui des lettres , qu'ils ne séparèrent jamais de leur sainte mission. A eux seuls ils remuaient le monde , et savaient contrebalancer en faveur du pauvre et de l'opprimé le terrible ascendant de la puissance séculière. Ces nouveaux Sages prêchaient sans artifice comme sans crainte la doctrine du Maître , coulaient dans un silence occupé une vie simple et grave , attendant qu'il fallût apparaître au milieu des peuples , pour les instruire et les consoler , ou bien s'offrir aux yeux du monde , pour défendre leurs enseignements et leurs actes.

Le paganisme , qui se mourait d'impuissance et qui serait autour de lui ses derniers protecteurs , opposait vainement aux Pères de l'Eglise l'éloquence fleurie de ses Libanius ; l'heure était venue , et Grégoire de Nazianze ; qui le savait , se montra jaloux de leur disputer jusqu'à la gloire de la proie. Abreuvé aux sources antiques , il n'en avait pas rapporté néanmoins ce culte idolâtre qui s'est prolongé si long-temps à travers le monde chrétien. Il chantait , et pour la jeunesse principalement ; il chantait , afin de lui montrer que la vraie poésie se trouve ailleurs qu'au fond des fables païennes , et qu'il vient des cimes du Carmel de tout autres inspirations que du haut du Parnasse. Il pensait aussi que , attirées par l'harmonie du langage , les âmes goûteraient mieux la sévère beauté de la doctrine chré-

tienne. Retiré dans sa solitude d'Arianze, il confiait à un brillant poème les pieux et tendres secrets de toute sa vie; il célébrait sur sa lyre, avec une docte fidélité, les graves enseignements de la foi, s'élevait à Dieu par des hymnes d'amour, se repliait ensuite sur lui-même et interrogeait les tristes mystères d'ici-bas. Or, cette pauvre ame en peine se brisait contre ces douloureuses pensées, et la nature joyeuse qu'elle aimait à contempler, qu'elle se plaisait à reproduire dans ses hymnes, n'avait pas de quoi combler ses vastes désirs. Grégoire alors soupirait ainsi sa plaintive méditation :

« Hier, abattu par mes tristesses, éloigné de tous les hommes, j'étais assis dans un bois ombreux, et dévorais mon ame, car, au milieu des souffrances, le remède que j'aime c'est de converser en secret avec mon cœur. L'air bruissait avec les oiseaux chanteurs, qui, perchés sur les rameaux, charmaient par un doux concert mon ame grandement attristée. Cependant, du haut des arbres, les cigales à la poitrine harmonieuse, ces amies du soleil, remplissaient de leurs cris sonores le bois tout entier, tandis qu'une onde fraîche, qui doucement coulait à travers l'humide forêt, venait baigner mes pieds. Et moi, déchiré toujours par les plus vives peines, j'étais insensible à toutes ces choses, car le cœur, lorsqu'il est inondé d'amertume, ne veut pas s'ouvrir aux douces impressions. Mon esprit donc, emporté dans des tourbillons de sentiments, soutenait la lutte de ces pensers contraires :

» Qu'ai-je été ? Que suis-je ? Que dois-je être ? Je ne le vois point clairement, et de plus sages que moi ne le savent pas davantage. Enveloppé de ténèbres de tous côtés, j'erre sans avoir rien, pas même le songe de ce que je désire. Ils rampent sur la terre, et sont tous vagabonds ceux qu'enveloppe le sombre nuage d'une chair grossière ; il est plus sage que moi celui qui plus que les autres est abusé par le verbeux mensonge de son cœur.

« Je suis, dis-moi quelle chose ? Une portion de moi-même s'en est allée ; je ne suis plus ce que j'étais ; je serai autre encore , si toutefois je suis. Rien de stable ; je suis le courant de ce ruisseau troublé, qui toujours coule sans s'arrêter jamais. Que penses-tu que je sois de ces trois choses ? Dis-moi ce que je te parais être le plus , et, bien que je me trouve ici , regarde que je ne fuie loin de toi. Le fleuve que tu as une fois passé , tu ne le passeras pas une seconde fois, et tu ne verras pas de nouveau l'homme que tu as vu déjà.

» J'étais d'abord dans la chair de mon père, ensuite ma mère me reçut, formé ainsi de l'un et de l'autre.

» Ensuite, je devins une chair indigeste, qui n'a rien de l'homme ; une hideur informe, sans raison , sans pensée , ayant ma mère pour tombeau.

» Deux fois ensevelis, nous vivons dans la corruption ; la vie que je parcours, c'est, je le vois, la perte de mes années, car elle me verse la pernicieuse vieillesse. Que si là-bas une éternité doit, comme on le dit, me recevoir, réponds, est-ce que la vie n'est pas la mort, ou la mort une vie, autrement que tu ne penses ? »

Dans les tumultueux élans de son inquiète curiosité , le poète continue d'interroger notre double et mystérieuse nature , il dit :

« Mon ame , qui es-tu ? d'où viens-tu ? qu'es-tu ? Qui donc t'a condamnée à promener un cadavre ? qui donc t'a enlacée dans les pénibles liens de la vie , toi qui t'affaisses toujours vers la terre ? Comment as-tu été unie , souffle , à l'épaisse matière ; esprit , à la chair ; substance légère , à un pesant fardeau , car ces choses se combattent entre elles ?

» Si tu es née à la vie en même temps que le corps, oh ! quelle union depuis long-temps fatale pour moi !

» Je suis l'image de Dieu, et j'ai été fait le fils de la honte ; je rougis d'avoir la corruption pour mère de ma gloire.

» Homme aujourd'hui , je suis bientôt non plus homme ,

mais poussière. Voilà les dernières espérances. Si tu es quel que chose de céleste, qui es-tu ? d'où viens-tu ? je désire le savoir ; enseigne-le-moi.

» Si tu es un souffle et un présent de Dieu, comme tu le penses, rejette le vice, et je te croirai, car il ne convient pas qu'étant née de celui qui est pur, tu aies la moindre tache. »

Au milieu de ces incertitudes, tout-à-coup le poète s'arrête effrayé ; il blâme et rétracte ses paroles ; il se prosterne devant la Trinité qu'il adore, et il dit :

« Maintenant ténèbres, mais ensuite lumière, tu connaîtras tout, soit en voyant Dieu, soit en étant dévoré par le feu. »

On aura pu remarquer la gracieuse et mélancolique exposition de ce poème, où les tons suaves et découragés rappellent si bien ces paroles d'une frappante analogie :

Mais à tous ces tableaux mon ame indifférente  
N'éprouve devant eux ni charme ni transport (1).

Λὐτὰρ εἶπε

Τὼς ἰχόμαν κρατερῶς ἀλγεὺς ὡς ἰχόμαν.

Merveilleuse ressemblance, en vérité ! poésies sœurs l'une de l'autre ! chastes et suaves amies qui se donnent gracieusement la main !

Quand Grégoire de Nazianze avait à parler à des femmes du monde, voici quel aimable et pieux langage il savait leur tenir. Olympias, noble et illustre dame, venait de passer sous les lois d'un époux ; Grégoire lui écrivit, à cette occasion, un admirable poème.

« Ma fille, je t'envoie aussi mon présent de noces, moi Grégoire, et ce sont de tendres conseils, ce qu'un père a de meilleur. L'or mêlé aux pierres précieuses n'est point pour

(1) Lamartine, *Méditations*.

la femme une parure , ô mon Olympias , et ce n'en est pas une non plus que d'ensevelir une royale figure sous des couleurs étudiées , flatteur enlaidissement , ni de placer sur un autre visage un visage pernicieux.

» A d'autres femmes les vêtements empourprés , dorés , transparents , splendides , à ces femmes qui n'ont pas pour ornement l'éclat d'une vie sainte ; mais à toi le souci de la pudeur et de cette beauté dont les yeux intérieurs s'émerveillent , car , pour une femme embellie d'une glorieuse renommée , les mœurs honnêtes sont comme une rare fleur , debout sur sa tige inébranlable.

» Honore Dieu d'abord , ensuite ton mari , cet œil de ta vie , ce conseiller de ta pensée. A lui seul ton amour , en lui seul la joie de ton cœur , et cela d'autant plus qu'il te chérira d'une ardeur plus vive , et que , sous les liens de la concorde , il sera épris d'une affection plus inaltérable. N'use point avec lui de tout l'abandon que provoque la tendresse d'un époux , mais n'en montre que ce qu'il convient , car toutes choses ont leur satiété ; toutes choses , sans doute , ont leur satiété , mais l'amour ne devrait pas avoir la sienne.

» Tu es femme , ne te donne point les airs de l'homme. N'affiche point l'éclat de ta naissance , ne t'enorgueillis point de la splendeur des vêtements , n'étale point une vaniteuse sagesse ; la sagesse pour toi , c'est de te plier aux lois du mariage , car le lien qui unit vos deux vies vous a rendu toutes choses communes.

» Cède à ton époux , dans sa colère ; soulage-le , dans ses peines ; prodigue les douces paroles , les sages conseils. Un prudent gardien n'endort pas avec la violence le courroux du lion qui s'exhale en rugissements entrecoupés ; il le dompte , au contraire , avec une main caressante , avec un son de voix flatteur.

» Ne va pas , quelle que soit ton émotion , lui reprocher une perte d'argent , car il est pour toi le plus riche trésor ; — une entreprise sans succès , car cela ne convient pas , le

démon plus d'une fois déconcertant les plus sages projets ; — un défaut de courage, car le glaive est au fort.

» Ne va pas louer un homme qu'il n'aime point, et, sous des paroles indirectes, garde-toi de censurer ainsi ton époux, car la simplesse de mœurs sied aux âmes nobles, aux hommes comme aux femmes, mais aux femmes surtout.

» Partage avec lui et les joies et les douleurs, partage encore les soucis, car voilà ce qui élève une maison. Que la prudence devienne ton apanage, que la force soit celui de ton époux. S'il est affligé, même légèrement, afflige-toi avec lui, car c'est un doux remède à la douleur que celui qui vient de l'affection. Hâte-toi, par un visage serein, de dissiper les ennuis de son âme ; une épouse est à l'époux battu de sollicitudes un port favorable et sûr.

» Aie souci d'avoir en tes mains la navette et la laine, prends plaisir à méditer les divines paroles ; laisse à ton époux les affaires du dehors. Franchis rarement le seuil de ta maison ; ne va point à ces réjouissances tumultueuses, ni à ces indécentes réunions qui dépouillent de sa rougeur un front même chaste, et où les regards provoquent les regards. La pudeur bannie donne libre accès à tous les vices.

» Je veux que, avec de sages compagnes, tu fréquentes de saintes assemblées, pour en rapporter quelque parole pieuse, qui, se gravant dans ton cœur, y détruise le mal, et y affermis le bien.

» Que ta maison soit pour toi la cité et les jardins publics, en sorte que tu ne sois vue de personne, si ce n'est de parents vertueux, ou de prêtres, ou de vieillards que leur âge place au-dessus de la jeunesse. Ne fréquente pas ces femmes à la tête haute et aux airs mondains, ni les personnes même pieuses, que tu honores beaucoup, mais que ton mari éloigne de sa maison. Qui donc pourrait te devenir aussi utile qu'un bon époux, si tu l'aimes vivement,

lui seul ? Nourris des pensées élevées , mais non point orgueilleuses. Je loue les femmes qui vivent ignorées des hommes. Ne hante ni ces festins de noces , ni ces repas de naissance où l'on boit , où l'on danse , où l'on rit , et où l'on respire une messéante gaité ; car , de même qu'un rayon du soleil amollit bien vite la cire , de même tout cela ne fait qu'énerver les cœurs les plus chastes.

» Ne célèbre de festins dans ta maison , ni en la présence , ni en l'absence de ton époux ; un ventre qui sait garder certaine mesure peut maîtriser les fougueux appétits de la chair ; je redoute un estomac qui n'a point de portes , et un mari le redoute aussi. Que jamais de voluptueux bondissements , ou des accès de convulsive colère ne fassent tressaillir tes joues , car si de telles choses sont un opprobre chez les hommes , elles le sont principalement pour les femmes , et décomposent les traits du visage.

» Que le double ornement de tes oreilles soit d'admettre les bonnes paroles , et d'opposer aux mauvaises la clef de l'ame ; car , ouverte ou fermée , l'ouïe doit être chaste.

» Répands sur ton époux une virginale rougeur par tes pudiques regards , et les hommes qui te considèrent fassent-les rougir , en ayant des yeux voilés et un front baissé vers la terre. Si ta langue n'a pas de frein , tu deviendras odieuse à ton époux ; souvent une langue effrénée prête à l'innocence les couleurs du vice. Mieux vaut retenir la parole appelée et attendue , que de la jeter inopportune et indiscrete. Fais toujours désirer la tienne.

» Une démarche hautaine accuse peu de modestie , car les pas ont aussi leur lubricité. Ecoute un conseil encore , c'est qu'il faut ne pas te laisser emporter aux désirs indomptés de la chair , ni vaquer en tout temps à l'œuvre conjugale. Engage ton époux à tenir compte des jours de fêtes , car il est juste que l'image du grand Dieu se conforme aux préceptes célestes ; et si le Verbe éternel , subvenant à l'ouvrage de ses mains , a institué pour notre espèce la loi sa-



crée du mariage, c'est afin que, les uns s'en allant et les autres arrivant, la vie humaine, cette noble race, continue son cours, pareille à un fleuve, et retrouve dans les naissances tout ce qu'elle perd dans la mort.

» Mais pourquoi m'arrêter à ces minutieux détails? Je sais où tu rencontreras des conseils meilleurs que les miens, car près de toi se trouve l'aimable Théodosie. Qu'elle soit le modèle vivant de tes actions et de tes paroles, cette rivale de Chiron, cette pieuse institutrice des jeunes vierges, elle qui te reçut des mains de ton père, et qui te façonna aux mœurs honnêtes; cette sœur d'Amphiloque, l'irréprochable pontife que j'ai envoyé à Dieu avec la chaste Thécla, comme un puissant messenger de vérité et un objet de gloire pour moi.

» Si ma vieillesse t'a donné quelque sage leçon, je veux que tu la repasses dans le fond de ton âme.

» Voilà quel présent de noces je te donne. Si tu désires quelque chose encore, eh! bien, puisses-tu, semblable à la vigne féconde, te voir entourée de nombreux rejetons, afin qu'il y ait plus de voix à chanter des hymnes au grand Dieu, de qui nous fûmes engendrés, et vers lequel nous nous acheminons, au sortir de la vie! »

Plus loin, au-delà de l'Euphrate, un diacre d'Edesse, qui recélait dans sa religieuse solitude les trésors d'une sombre poésie, et les épanchait parfois en larges torrents, saint Ephrem, composait des hymnes que les Eglises de Syrie chantent encore aujourd'hui dans leurs offices des morts (1). Cette âme ardente et mélancolique se trouvait constamment aux prises avec les tristes pensées de la fin dernière, et se brisait sous l'appréhension du jugement de Dieu. Saint Ephrem pleurait ses amis trépassés et célébrait leurs vertus. mais c'était toujours pour en revenir à ses lugubres préoc-

(1) Assemani, *Bibliotheca orientalis*, tom. I, pag. 60. — *Sancti Ephraem Opera*, tom. III, pag. XX. édit. de Rome.

cupations , et pour faire retentir la fatale trompette. On dirait l'ange de la mort , tant il se plaît à remuer des ruines , à étaler le néant de l'homme , la vanité du monde , la brièveté de la vie , et cela dans ses discours aussi bien que dans ses hymnes funèbres. Il excelle à communiquer l'effroi qui l'agite , et sa parole terrorifiante n'en est pas moins entraînante de chaleur et d'onction.

Ce qui d'abord peut-être fournit à saint Ephrem l'occasion de faire vibrer les cordes de la lyre , ce fut le zèle religieux. Harmonius, fils de Bardésanes, avait jadis composé des cantiques où le venin de l'erreur se trouvait habilement déguisé sous les fleurs du langage , et se glissait ainsi au cœur des fidèles. Saint Ephrem comprit qu'en dérochant à Harmonius le mode sur lequel il avait chanté , et en demandant à la muse des hymnes qui fussent avoués par l'orthodoxie , il réparerait le mal qu'avait pu faire un hérétique , puis offrirait aux âmes chrétiennes un remède agréable et salutaire. Il en fut ainsi , et les cantiques d'Ephrem , comme l'atteste Théodoret , contribuèrent à la joie et à l'éclat des solennités célébrées en l'honneur des martyrs (1). Le poète recourait indifféremment à un mètre de trois , de cinq , de sept et de dix syllabes (2). Comme il savait que la musique et le chant exerçaient un puissant empire sur l'esprit des habitants d'Edesse , il voulut par là aussi les arracher aux profanes pompes, forma des chœurs de jeunes filles, qui vouaient à Dieu leur virginité , et leur fit célébrer dans ses sublimes odes la Nativité , le Baptême , le Jeûne , la Passion , la Résurrection , l'Ascension du Christ , les autres mystères de la foi , les Martyrs , la Pénitence et les Morts. Quand , aux jours du Seigneur et aux solennités saintes , les hymnes d'Ephrem retentissaient à l'église , il apparaissait au milieu des chœurs mélodieux , et , modérateur suprême de cette

(1) Théodoret; *Hist. Eccl.* IV, 29. — Sozomen. III, 16. — Assemani, *oc. cit.* tom. I, pag. 48.

(2) Assemani, *ibid.* pag. 61.

large harmonie , enseignait les modes sacrés , gagnant ainsi l'amour et l'admiration de ses concitoyens , tandis qu'il confondait ses adversaires. Un jour qu'il parlait au peuple : « Nous autres , dit-il , nous ne mettons point notre espérance dans les Sept (1) , auxquels croit Bardésanes (3). »

Les *Nécrosimes*, ou *Canons funèbres* de saint Ephrem respirent une émouvante tristesse, dont il nous est difficile, à nous , de connaître toute la profondeur, puisque nous avons le malheur de n'en juger que d'après une version latine faite sur le syriaque. Mais encore ces sons affaiblis gardent-ils une force native que l'on sent partout à travers des élégies où il pleure le trépas des petits enfants , des jeunes femmes , des cénobites , des clercs , des diacres , des prêtres , des évêques. Que de larmes sur ces gracieuses fleurs que le souffle de la mort a flétries avant le temps ! Que de regrets et de tendres adieux il met aux lèvres de cette pauvre mère, inutilement redemandée par une famille en deuil ! Comme il dépose pieusement au sommeil de la tombe ces rigides cénobites , parfum de la solitude ; ces vertueux lévites , ces vénérables pontifes , lis embaumés du temple ! Ecoutez cet incessant dialogue entre la vie et le trépas , entre la crainte et l'espérance ! A cette juste appréhension du sombre chemin qu'il faut aborder , voyez quelles consolantes paroles il oppose !

« Père très saint , nous te souhaitons , à toi qui vas t'en aller , tout ce qui te peut être prospère et bon , et nous avons l'espoir que ton Seigneur te rendra heureux dans cette réunion de tous les biens.

— Voilà que je m'achemine pour un voyage lointain et par là même périlleux ; venez donc , frères , et , à mesure que j'entre dans la route , accompagnez-moi de vos prières , afin que j'arrive à un heureux terme.

(1) Il s'agit des *Sept Cieux*, doctrine que Bardésanes avait puisée dans le Valentinianisme.

(2) Assemani , *loc. cit.* pag. 47.

— Garde-toi, ô Père, d'appréhender les dangers au point d'oublier que tes bonnes œuvres te précéderont, pendant que tu te hâteras d'arriver devant le Seigneur.

— Mes œuvres sont connues de Dieu, que j'ai offensé, et je tremble en songeant à la peine que m'infligera ce souverain Juge.

— Mais le Seigneur connaît aussi les secrètes pensées de ton cœur, ton amour pour lui, amour en vertu duquel il se complait merveilleusement en toi, qui toujours as pleinement et parfaitement accompli ses ordres.

— Oh! jamais il n'arrivera que mon esprit se rassure lui-même, ni s'affranchisse de cette crainte du jugement, car il est persuadé que là bas il n'y aura pour les méchants aucune indulgence, aucun pardon.

— Au contraire, bienheureux Père, le Seigneur te réserve le royaume promis aux justes, et récompensera de la sorte ton amour pour lui. Confiance donc, tu vas passer à un nouveau genre de vie.

— Voilà qu'exilé, indigent, dénué de tout, je m'en vais de ce monde, sans qu'il m'ait servi à rien de vivre, puisque la vie ne m'a valu que mes péchés.

— Tu dois être dans un calme parfait, ô Père; tu te retires des choses humaines, tranquille et paisible; autre Moïse que tu es; une seule chose te reste à faire, c'est de prier sans cesse pour notre peuple.

— Hélas! la vérité l'emporte, et ce n'est point une vaine sollicitude que celle qu'excite la crainte d'un juge qui assied ses jugements non point sur le crédit ou sur la richesse, mais sur une juste sévérité.

— Cherche plutôt de sinistres présages pour qui a nié la foi et a renoncé Jésus-Christ, mais nous devons l'appeler heureux, et te prédire toutes sortes de bonheurs, à toi qui as observé les lois et les commandements de Dieu.

— De grâce, mes frères, n'allez point contre mes ap-

préhensions ; elle a frappé mes oreilles cette terrible trompette dont le son fait trembler l'univers entier.

— Nous te souhaitons une meilleure destinée , et nous espérons que , à la grande résurrection des morts , les anges te placeront à la droite du juge , car nous en prenons la persuasion dans ta vie exempte de vices , et qui s'est écoulée sans tache ; dans ton abstinence , dans ta piété , dans ta religion , dans ta généreuse libéralité envers les indigents. Voilà pourquoi nous nous affligeons en te perdant , pourquoi nous pleurons ta mort , toutes les fois que nous revient à la mémoire ton nom , vénérable Père. Autrement , il n'y aurait pas de cause pour que nous fussions si attristés de ta mort ; car les justes , eux qui sont en possession d'une béatitude sans fin , mèneront une vie bienheureuse dans leurs corps qu'ils reprendront. Ton Seigneur , ô Père , lui dans la foi et dans les préceptes duquel tu as vécu , usera envers toi de sa clémence , puisqu'il te fit pasteur et pontife de son troupeau.

— Miséricordieux Jésus , mon asile et mon refuge , sauve-moi du châtiment que j'ai mérité , et réjouis-moi des clartés de ta lumière.

— Oul , Jésus exaucera tes vœux , et à toi qui l'aimas , à toi qui observas ses préceptes , il rendra au centuple la récompense de tes travaux. On réserve à ceux qui mènent une vie chaste et intègre la couronne de gloire que les justes mettront sur leurs têtes , en chantant au Dieu rémunérateur un hymne de louange , quand ils auront repris leurs corps ranimés. Ainsi donc , ô Père , aie confiance ; voilà quelle récompense est réservée à ta vie pure ; nulle doute que , mêlé aux justes , tu ne doives mener dans toute l'éternité la vie la plus heureuse.

— Que le Seigneur , je l'en supplie , exauce vos vœux , mais toutefois je vous conjure , pères et frères très-chers ,

de ne m'oublier jamais, lorsque vous prierez Dieu pour le salut de tous (1).»

L'Eglise occidentale était représentée, à cette même époque, par des hommes qui imprimaient le mouvement au monde religieux, et qui surent le dominer si bien qu'ils en sont restés comme la plus haute expression et les éternels représentants. Chose étrange! ces puissants génies qui guidaient la chrétienté, qui en épiaient les besoins et en surveillaient la marche, qui échangeaient entre eux des lettres fréquentes, qui concouraient à un même but par des natures diverses, avaient été jetés par le hasard de la naissance à une grande distance les uns des autres.

Sorti des âpres confins de la Pannonie et de la Dalmatie, Jérôme était allé abriter dans l'isolement de sa cellule Bethléémite les turbulentes ardeurs de son âme, et de là, attentif aux destinées de l'empire romain sur son penchant, instruisait la noble descendance des Fabius, des Paul-Emile, consolait poétiquement ces délicates et opulentes matrones que le glaive barbare avait expulsées de l'Italie; se mêlait incessamment aux luttes de l'Eglise; assistait à tous les débats théologiques; signalait les écueils et de la voix et du geste; traduisait et commentait les Ecritures; rappelait la mémoire de ses plus glorieux prédécesseurs dans la foi, et achevait, sous les rigueurs de la pénitence, une vie commencée au milieu des délices de Rome. Simple prêtre, il mérita de devenir souvent le conseiller des évêques, et d'être partout entendu du fond de sa grotte.

Augustin, plus actif encore et plus grand, lui dont le regard d'aigle s'étendit à toutes les questions débattues, composait ces nombreux ouvrages qui versaient à flots sur le monde les trésors de sa doctrine (2). Qu'y eut-il d'étranger à ce Bossuet

(1) *Sancti Ephraem Opp.* tom. III, pag. 269, Canon XXI.

(2) *Flumina librorum mundum effluxere per omnem. S. PROSPERI, de Ingratis, Carm.*

africain ? Il porta la lumière dans les questions les plus abstraites ; il créa tout un langage théologique ; fut orateur et poète, poète à un haut degré, car il écrivit le livre des *Confessions*, étonnant récit des luttes de son âme, vaste et sublime étude psychologique, où il n'avait pas eu de devancier, et où il jeta de si ravissantes peintures. L'Eglise d'Afrique, longtemps dotée de rudes et vigoureux athlètes, retrempés dans la brûlante aridité de son climat, dut être singulièrement fière de son Augustin, elle qui avait déjà Tertullien et l'Evêque de Carthage.

Saint Ambroise, à qui l'Eglise devait le fils de Monique, brillait alors sur le siège de Médiolanum, et défendait contre l'impératrice Justine les droits des orthodoxes ; reprochait à Théodose les affreuses tueries de Thessalonique ; pleurait sur les funérailles des princes. Il sut encore, au milieu d'une vie si occupée, composer de nombreux écrits où éclatent de grandes beautés, et plaider avec la plume la cause sacrée qu'il plaidait avec la parole. Malgré son énergie, saint Ambroise avait dans l'âme assez de douceur et de bonté pour qu'on ait prononcé son nom plus d'une fois à côté de celui de Fénelon.

Un autre grand pontife de ces temps-là, saint Paulin, que le midi des Gaules avait d'abord possédé, vivait en Italie, à Nola, et, quoique dans un cercle plus rétréci et avec des forces moindres, exerçait une influence assez large pour compléter cet imposant quatuorvirat. Ces deux Eglises, sœurs d'origine et d'union, rivales de science et de sainteté, l'Eglise occidentale et l'Eglise orientale diffèrent profondément l'une de l'autre dans leur aspect universel, comme dans la nature particulière de leurs guides et de leurs défenseurs. En orient, pays des méditations calmes et solitaires, il y a plus de tranquille philosophie, de mysticisme rêveur ; on se ressouvient de Platon et d'Homère. En occident, c'est autre chose ; la polémique religieuse l'emporte, mais une polémique sévère, brusque et sèche, quand elle n'est pas violente. Il y a néan-

moins, au quatrième siècle, un point de contact entre les deux Eglises, et le rapprochement se fait par saint Athanaso d'un côté, par saint Hilaire de l'autre. Ces intrépides champions de l'orthodoxie, que rien n'abattait, et qui se tenaient tout d'une pièce, nous apparaissent avec la même physionomie impétueuse, la même ardeur belligérante. Chez l'un comme chez l'autre, la pensée de toute la vie, c'est le triomphe d'une cause dont ils deviennent la plus éclatante personification.

Paulin de Nola avait tenté de plier les cordes de la lyre à la poésie chrétienne; saint Ambroise avait écrit pour l'Eglise de Médiolanum quelques hymnes que chantaient les fidèles, et qui furent alors beaucoup aimées, comme nous l'apprenons d'Ambroise lui-même (1) :

Toutefois ce n'était point encore, sauf quelques rares accents, la vraie poésie religieuse que les âmes tendres pouvaient rêver, et que l'Eglise grecque avait heureusement devinée. Il n'y eut que Prudentius pour initier les Latins à ces chants nouveaux que demandait depuis long-temps la foi nouvelle. Prudentius, qui essayait d'être poète à un âge où d'ordinaire on cesse de l'être, eut du moins le mérite de se frayer une route et d'y cheminer bardiment. L'Eglise se reposait de ses longs martyres; elle avait ses catacombes pleines, et ses héros à célébrer après un combat de quatre siècles. Il fallait, par cette aurore d'un avenir d'espérance, chanter avec enthousiasme les triomphes de l'Evangile, tressaillir de joie à la pensée de ses glorieux destins, et Prudentius fut assez souvent à la hauteur de sa mission. Certainement il y avait une riche veine poétique dans l'âme qui trouva les gracieuses strophes aux jeunes enfants immolés par l'aveugle fureur d'Hérode.

Et quant à ce qui est de l'hymne, laquelle était encore à créer, Prudentius comprit assez bien quelles en devaient être la forme

(1) *De Basilicis non tradentis*, n° 34.



et l'allure ; se rapprochant des larges proportions de l'ode antique, et mêlant le drame au récit, il sut faire une œuvre originale, plus splendide et plus ample que n'a été celle de ses successeurs. J'aime assurément la verve poétique, le chaleureux enthousiasme de Santeul ; j'admire toujours sa strophe pure et belle ; toujours aussi la mélodieuse onction de Coffin parlera à mon cœur ; mais en reconnaissant le mérite de ces petites odes arrangées avec une docte symétrie, je regrette l'absence de qualités plus précieuses, et dont Prudentius avait sûrement l'instinct.

Il nous reste de lui, en tête de son livre *des Couronnes*, une pièce lyrique, la seule où il parle un peu longuement de lui-même ; ce morceau d'inspiration triste et grave, dénote un véritable poète, un homme chez qui abondaient la chaleur et le sentiment. On en pourra juger.

« Déjà, si je ne me trompe, j'ai vécu cinquante ans, et voici encore qu'il s'écoule une septième année, depuis que je jouis de la vue du soleil.

» Le terme approche, et déjà Dieu hâte le jour voisin de la vieillesse. Qu'ai-je fait d'utile, moi, dans un si grand espace de temps ?

» Mon jeune âge pleura sous les férules retentissantes ; la toge virile, me trouvant bientôt infecté de vices et rempli de crimes, vint m'apprendre à proférer le mensonge.

» Alors, une funeste lascivité, une licence effrénée, — j'ai honte, hélas ! et douleur de le rappeler, — flétrirent ma jeunesse avec les souillures du péché.

» Les querelles du Forum agitèrent ensuite l'ardeur de mon esprit, et un désir immodéré de triompher me causa de tristes catastrophes.

» Deux fois je gouvernai de nobles cités, et fus l'interprète des lois ; je rendis la justice aux bons, j'épouvantai les méchants.

» Enfin la bonté du prince daigna m'élever à un haut grade militaire, et me placer au premier rang à côté de lui.

» Pendant qu'une vie fugitive a amené tout cela, les cheveux blancs ont paru tout-à-coup sur ma tête de vieillard, et m'ont fait souvenir du vieux consul Salia, sous lequel je vis le jour. Depuis lors, il s'est écoulé bien des bivers, et, après les froids, bien souvent les près se sont couverts de roses; la blancheur de ma tête en est la preuve.

» Est-ce que, au trépas de la chair, ces faveurs ou ces coups de la fortune serviront de quelque chose, quand la mort déjà aura détruit tout ce que je fus jadis ?

» On pourra bien me dire : — Oh ! qui que tu sois, ton ame a perdu ce monde qu'elle adora; ce ne sont point des choses de Dieu, ces objets de son amour, qui te posséderont maintenant. —

» Eh ! bien donc, puisque le terme est là, que mon ame pécheresse renonce à sa folie; que de la voix au moins elle loue Dieu, si elle ne peut le louer par ses vertus.

» Qu'elle occupe ses jours à chanter des hymnes; qu'elle ne laisse passer aucune nuit sans louer le Seigneur; qu'elle lutte contre les hérésies; qu'elle explique la foi catholique;

» Qu'elle foule aux pieds les rites des Gentils; qu'elle porte un coup fatal à tes idoles, ô cité de Rome; qu'elle voue ses chants aux martyrs; qu'elle célèbre les Apôtres.

» Tandis que j'écris ou que je parle ainsi, plutôt à Dieu que, dégagé des liens du corps, je pusse librement m'élever là où montera le dernier son de ma voix ! »

Voilà où en était la poésie religieuse, à l'époque où Synésius faisait vibrer, dans la patrie de Callimaque, les cordes d'une lyre harmonieuse.

Il naquit au milieu du quatrième siècle. Cyrène fut sa patrie. Cyrène était au nombre des cinq villes importantes de la Pentapole ou Libye Cyrénaïque, l'une des deux grandes fractions de la Libye maritime; les quatre autres villes étaient Ptolémaïs, Arsinoé, Béréuice, Apollonia. Dans le principe, Ptolémaïs, à qui Ptolémée donna son nom, s'appelait Barce; aujourd'hui, c'est Tolométa. Elle est située sur la

pointe septentrionale de la Cyrénaïque. La ville d'Apollonia, un peu à l'est, dans les terres, s'appelle maintenant Bonandréa. La ville de Bérénice, aujourd'hui Bernich, est située dans la direction des extrémités occidentales du Péloponnèse. Ce fut à partir de cette ville que Marcus Caton fit en trente jours de marche le tour de la Syrie, à la tête de plus de dix mille hommes partagés en plusieurs troupes, de manière qu'ils ne manquassent pas d'eau ; il marcha à pied à travers des sables profonds et par des chaleurs brûlantes (1), Arsinoé, d'abord Teuchira, et aujourd'hui Teukéra, se trouve sur les mêmes côtes, entre Bérénice et Ptolémaïs (2).

Cyrène, maintenant Corène et Cirène, se trouve à douze milles pas du rivage, au midi d'Apollonia. C'était, du temps de Strabon, une grande ville située dans une plaine unie comme une table, en sorte que de la mer il l'aperçut distinctement. Elle dut sa fondation à des habitants de Théra, île peuplée par des Lacédémoniens, et appelée originairement *Calliste* (3), comme le dit Callimaque :

Καλλιζην προπέροισι, τὸ δ' ὕστερον οὐνομα Θήρη ,  
Μήτηρ εὐπύπου πατριδος ἡμετέρης.

« *Calliste*, nommée ensuite *Théra*, et qui est la mère de ma patrie aux excellents coursiers (4). »

La ville de Cyrène eut pour fondateur Battus (5), dont

(1) Sidon, *Epist.* VIII, 12.

(2) Strabon, livre XVII, tom. V, pag. 484 de la trad. fr. — Ph. Cluverii *Introd. in univ. Geographiam*, pag. 470.

(3) C'est-à-dire, la très-belle.

(4) Callimachi *Epigramm.* XXVII, edit. Var. Ultrajecti, 1697, in-8. Calliste se nomme aujourd'hui Santorini, τὸ νησι τῆς ἁγίας Εἰρήνης, comme l'appellent les Grecs modernes, c'est-à-dire, l'île de sainte Irène, qui en est la patronne.

(5) En 614 avant Jésus-Christ.

Callimaque se vante de descendre (1), « et qui s'étant acquis » une longue puissance, fut long-temps le boulevard de la cité » et l'admiration des étrangers (2). » Elle devint florissante par l'heureuse fertilité de son territoire, que Pindare célébrait dans une ode au roi de cette ville. « Sois fier aussi, disait-il à » Arcésilas, sois fier aussi de la gloire de Cyrène, où les » jardins délicieux de Vénus brillent de la plus riche pa- » rure (3). » Cyrène était également renommée pour la beauté de ses édifices (4); elle avait de grandes forêts consacrées aux dieux (5), de riches temples où Apollon recevait des sacrifices expiatoires. « A l'extrémité d'une magnifique place, reposaient les immortelles dépouilles de Battus, heureux tant qu'il vécut parmi ses sujets, et depuis honoré par eux d'un culte public. Séparément, et près de la ville, s'élevaient les tombeaux des augustes souverains qui subirent, après-lui, la loi du trépas (6). »

Cyrène assise sur un trône d'or (7), au sein des fertiles campagnes de la Libye, produisit un grand nombre d'hommes remarquables qui surent courageusement défendre l'indépendance de la patrie, et résister avec constance aux efforts des barbares de l'intérieur (8). Aussi la ville fut-elle tout d'abord autonome.

Les descendants de Battus régnèrent sur une assez grande

- (1) Βαττιάδην παρὰ σῆμα φίρεις πόδας εἶ μὲν ἀειδέν  
Εἰδότες, εἴ δ' οἴκαρ καίρια συγγιγιάσαι.

• Tu portes tes pas au tombeau d'un Battiaide, habile à chanter et » à rire à propos dans un festin. » *Epigr.* XXXVII.

- (2) Pindari *Pyth.* od. V, 72.

- (3) *Pyth.* od. V, 30.

- (4) *Ibid.* 106-7.

- (5) *Ibid.* 119.

- (6) *Ibid.* 127 et suiv.

- (7) *Ibid.* od. IV, 464.

- (8) Strabon, tom. V, pag. 486.

étendue de pays , parce que la fertilité de la Cyrénaïque , ses ports et l'avantage de sa situation y attirèrent un grand nombre de Grecs , qui bâtirent d'autres villes. Les rois de Cyrène résistèrent à la puissance des rois d'Égypte , et même à celle des Perses. La race des Battiades étant une fois éteinte , les peuples de la Cyrénaïque se partagèrent en plusieurs républiques ; mais , comme leurs lois n'avaient point été faites pour des peuples libres , et que la forme de l'ancien gouvernement les avait accoutumés à la dépendance , ils jouissaient moins de la liberté qu'ils n'en abusaient , et l'égalité qui régnait entre les citoyens devenait une source de troubles et de séditions.

Plutarque rapporte que ceux de Cyrène s'adressèrent à Platon pour le prier de leur donner des lois , et de leur tracer un plan de gouvernement , mais que ce philosophe leur répondit qu'ils n'étaient pas en état de pouvoir supporter de bonnes lois , et qu'ils avaient besoin d'être préparés par l'adversité (1). C'était là une espèce de prophétie philosophique , que l'évènement se chargea de vérifier.

La Cyrénaïque jouissait encore de sa liberté au temps d'Alexandre , et , dans son voyage au temple d'Ammon , il fit alliance avec les diverses républiques de ce pays. Lorsque Ptolémée , fils de Lagos , se fut rendu maître de l'Égypte , il pensa à s'emparer de la Cyrénaïque , qui devint une province de l'Égypte , ce qui dura jusqu'au septième Ptolémée , surnommé Physcon , ou Evergète II. Ce prince sépara la Cyrénaïque , et en fit un royaume particulier en faveur de son fils naturel , surnommé Apion , qui , se voyant sans enfants , voulut , à sa mort , léguer son royaume au peuple Romain. Cet évènement date de l'an 96 avant Jésus-Christ ; Physcon était mort dès l'année 118.

Les Romains rendirent la liberté aux villes de la Cyrénaïque , et se contentèrent de la propriété des terres qui

(1) Plutarch., *ad Princip. inerudit.* tom. IX, pag. 117, Lipsiæ , 1788, in-8.

composaient le domaine des rois ; ces terres furent affermées au profit de l'état, et cette régie donna lieu à divers réglemens, à différentes recherches, ce qui est cause que dans les écrivains anciens il en est souvent fait mention. Les troubles et les guerres civiles recommencèrent dans la Cyrénaïque, dès que ce pays cessa d'avoir un maître ; et les réglemens de Lucullus n'étant pas capables de rétablir la tranquillité, les Romains crurent devoir ôter aux Cyrénéens une liberté qui ne servait qu'à les rendre plus malheureux. Ainsi, ils réduisirent ce pays en province tributaire, à peu près dans le même temps qu'ils soumirent l'île de Crète, vers l'an 66 ou 69 avant Jésus-Christ (1).

Cyrène fut la patrie de Carnéades, d'Aristippe et de sa fille Aréta, puis d'Antipater.

Plutarque nous a transmis le souvenir d'une courageuse héroïne, d'Arétaphilé, qui, au temps de Mitridate, affranchit Cyrène de la tyrannie de Nicocratès, retourna ensuite cacher dans le gynécée sa beauté et son habileté politique, passant le reste de sa vie au milieu des fuseaux, avec ses amis et ses familiers (2).

Cyrène enfin vit naître dans ses murs le poète Callimaque, ce docte chantre des divinités païennes. A plus de deux mille ans de distance, avec d'autres mœurs et une autre religion, il nous est difficile de voir dans les *hymnes* de Callimaque autre chose que la poésie et l'histoire, car le reste nous touche peu ; mais sous le double aspect que j'indique, ces divers poèmes acquirent de l'intérêt et du prix. Ils n'ont, en général, ni la richesse des Hymnes homériques, ni la majestueuse luxuriance de Pindare, ni le feu des chœurs tragiques, mais nous pouvons dire toutefois que Callimaque, dont le principal mérite ne consiste, si l'on

(1) *Hist. de l'Acad. des Inscript.* tom. XXI ; Mém. pag. 232. — tom. III. pag. 391.

(2) *Plutarchi* tom. VII, pag. 44.

veut, que dans une élégance continue et dans la variété des détails qu'il sait placer à propos, montre pourtant quelquefois et de l'élévation et de la force. Son style est simple et clair, bien que laborieux, mais l'obscurité doit venir surtout des allusions mythologiques.

Ovide, dans des vers bien applicables à lui-même, refusait le génie à Callimaque, et ne lui accordait que de l'art :

Battiades semper toto cantabitur orbe ;

Quamvis ingenio non valet, arte valet (1).

Ce jugement a paru quelquefois trop sévère, mais on s'accorde sur l'utilité dont les *Hymnes* de Callimaque peuvent être pour aider à l'intelligence de la fable et de l'histoire ancienne, surtout par rapport aux cérémonies religieuses de plusieurs solennités célèbres dans la Grèce. C'est en étudiant avec attention ces poèmes, que l'on peut avoir une idée plus juste des Thesmophories, des fêtes Carnéennes, de celles des bains de Pallas et des pompes de Délos (2). Reste toujours à savoir si le poète a quelque valeur comme chanteur inspiré, comme lyrique. Nous ne le sentons point en nous-même et nous ne croyons pas que le paganisme pût inspirer à l'homme ces strophes ardentes qui montent, montent vers les cieux, et portent à la divinité les prières, les soupirs de la terre. Il y avait tout simplement place pour les riantes fantaisies de l'imagination, pour les poétiques jeux de l'esprit. Voilà tout.

La patrie de Callimaque, cette fertile contrée, avait perdu beaucoup de son luxe, de son commerce et de son antique splendeur, à l'époque où parut Synésius. La famille du jeune nourrisson de la muse était riche cependant, et non moins considérée pour l'ancienneté de sa noblesse que

(1) I. *Amor.* XV, 13.

(2) La porte du Theil, *Hymnes de Callimaque*, Disc. prél. pag viij-ix.

pour ses grands biens. Elle remontait aux Héraclides. Lui-même appelle *Doriques* les tombeaux de ses aïeux, tombeaux que Pon voyait à Cyrène, et prétend rattacher ce nom à la mémoire des Doriens qu'Aristène avait conduits à Sparte, onze siècles environ avant l'ère chrétienne.

Il fut élevé dans sa patrie avec un nommé Auxentius, que plus tard il ramenait à lui par ce souvenir d'enfance (1). Bientôt, après de grands succès qui couronnèrent ses études, Synésius conquist une réputation philosophique de quelque importance. Son habileté dans l'art de la parole lui valut de nombreux suffrages, et déjà l'atticisme de sa diction ne trahissait point les souvenirs des écoles Libyennes, où se parlait un grec corrompu. On vantait ses compositions et sa merveilleuse facilité à imiter les auteurs dans les genres les plus opposés. Lui-même nous a laissé là-dessus des révélations d'une certaine coquetterie.

« Pour moi, dit-il à son fils, je n'irai vers nul autre me glorifier avec jactance, mais je te déclarerai la vérité. Souvent, je ne crois pas devoir attendre la fortune d'un livre, pour qu'il m'advienne quelque chose de bon; mais, relevant les yeux, je m'exerce moi-même à la composition; puis, sans la moindre intermittence, je cède à l'inspiration du moment, et, comme si je lisais de suite, j'ajoute, suivant que le dicte la pensée, ce qui me paraît venir naturellement. Je confère ensuite avec les choses écrites les choses improvisées, et souvent, il m'en souvient, je suis arrivé à avoir non-seulement le même sens, mais encore les mêmes expressions; d'autres fois, j'ai deviné avec tant de bonheur la pensée de l'ouvrage que, s'il y avait quelque différence dans les mots, tout néanmoins se trouvait merveilleusement imaginé pour l'harmonie de la composition. Le sens différerait-il? il allait cependant à l'auteur du livre, et était de telle nature, que, s'il lui fût venu, il ne l'eût point dédaigné.

(1) *Epist.* LX.



» Il me souvient encore que, me trouvant au milieu de quelques hommes ; puis, ayant entre les mains un ouvrage grave et distingué, on me pria d'en donner lecture publique, ce que je fis. Si parfois cela était possible, j'ajoutais de moi-même, j'exposais quelque chose, non point — je le jure par la divinité qui préside aux lettres, — non point avec étude, mais permettant à mon esprit et à ma langue ce qui s'offrait tout d'abord. Il s'élevait bientôt un bruit général ; bientôt éclataient de vifs applaudissements, qui s'adressaient à l'auteur de l'ouvrage, surtout pour les additions mêmes, tant le Seigneur m'a fait une ame qui est la délicate image des caractères contenus dans les paroles et dans les mœurs.

» Souvent encore j'ai parlé tragiquement dans les tragédies, causé plaisamment dans les comédies, suivant le travail de chaque écrivain. On m'aurait dit l'égal tantôt de Cratinus et de Cratès, tantôt de Diphilus et de Philémon ; il n'est aucun genre de mètre ou de poème auquel je n'ose étendre et élever mes tentatives, soit en opposant à des compositions entières des compositions entières aussi, soit en luttant avec des fragments, et si nombreuses, si différentes que soient les formes du style, il me faut en chaque chose les imiter fidèlement, de même que la dernière corde de la lyre, tout en restant ce qu'elle est, mêle son rythme à la mélodie éveillée (1). »

Synésius s'appliqua beaucoup à l'étude de la géométrie et de l'arithmétique, sciences qu'il regardait comme d'infailibles règles de la vérité (2). Souvent il veillait pour observer le lever et le cours des astres (3), et rien n'égalait son avidité de connaître.

En ces jours-là une femme célèbre enseignait, à Alexandrie, le platonisme adouci par Plotin. Plus d'une fois, dans

(1) *Dio*, pag. 61, édit. de Paris, 1633, Seb. Cramoisy, in-fol.

(2) *Ad Pæon*, pag. 310.

(3) *Catastasis*, pag. 303.

cette ville, les femmes avaient participé aux études des savants. Hypatia était fille de Théon, philosophe et mathématicien célèbre du temps de Valens. L'heureuse nature qu'elle avait apportée en naissant, fut cultivée par un père habile, qui trouva une élève d'un esprit studieux et distingué, et la jeune Hypathia pénétra dans les mathématiques bien plus avant que n'avait fait son père lui-même. Elle voulut aller au sein de la docte Grèce interroger les écoles d'Athènes, et bientôt elle revint dans sa patrie, amenant une riche colonie d'idées. Les magistrats ne tardèrent point à choisir Hypatia pour continuer ce large enseignement qui avait été transmis déjà par tant de bouches éloquentes. Quelle gloire pour une femme que de monter dans la chaire qu'avait illustrée Ammonius Sakkas, et où avaient brillé tant de personnages d'un savoir éminent ! Elle eut des auditeurs nombreux et supérieurs ; comment ne pas se plaire à entendre la voix gracieuse, la parole nette et pure, le sage et noble raisonnement de cette femme, qui savait concilier avec une aimable liberté la modestie et les vertus de son sexe ?

Hypatia était le dernier, mais l'un des plus beaux anneaux de cette longue chaîne de philosophes qui, pendant trois siècles, avaient lutté avec plus ou moins d'éloquence et d'adresse contre la sublime doctrine du christianisme. Synésius alla s'inscrire au nombre de ses disciples, et conçut pour elle une admiration qui ne se démentit jamais, pas même aux jours de son épiscopat. On a de lui encore huit lettres adressées à cette femme célèbre, qu'il nomme sa sœur, sa mère, sa maîtresse en philosophie, sa bienfaitrice (1). Il va jusqu'à dire que c'est une âme divine (2). L'inscription de ses lettres porte simplement : *À la philosophe*, *τῇ φιλοσόφῳ*, ou bien : *À la philosophe Hypatia*. Cette expansive admiration, qui était un peu dans la nature de Synésius, éclate en témoignages d'un

(1) *Epist.* XVI.

(2) *Epist.* X.

vif attachement, toutes les fois que le disciple reporte sa pensée vers l'Egypte. Il se loue d'un voyage qu'il avait fait à Alexandrie avec Herculianus, parce qu'il connut là ce qu'il n'avait pu croire d'après la renommée, et qu'il y fut spectateur et auditeur d'une femme si extraordinaire (1). L'amitié qui liait Synésius et Hypatia n'avait rien que de noble et d'élevé, car le pontife chrétien admirait plus encore la vertu que le savoir de la philosophe. C'est pour cela que, après avoir parlé des malheurs qui affligeaient la Cyrénaïque, il dit à Hypatia : « Je te compte avec la vertu comme un très-sûr asile (2). »

Le souvenir d'Hypatia exerçait un tel ascendant sur l'âme de Synésius que, si quelque chose eût pu le décider à quitter sa patrie au sein des calamités qui l'affligeaient, c'eût été la philosophe, la philosophe seulement. « Lors même, lui écrivait-il,

» *Lors même qu'on oublierait les morts dans les enfers, moi cependant je m'y souviendrai toujours de ma chère Hypatia. Moi, dis-je, qui suis environné des malheurs de la patrie, et qui m'ennuie d'elle, parce que je vois chaque jour les armées ennemies, que les hommes sont égorgés comme des victimes, que je respire un air corrompu par la putréfaction des cadavres, et que je m'attends à souffrir d'autres choses de ce genre, — car, où prendre quelque doux espoir, quand l'air est triste et voilé par l'ombre d'oiseaux carnivores, — moi néanmoins, qui, au milieu de tout cela, aime cette patrie, — eh ! que faire, puisque je suis Libyen, et ici né, et que je vois les sépulcres non inglorieux de mes ancêtres, — moi donc, c'est pour toi seule, ce me semble, que je dédaignerai la patrie, et que, si j'ai quelque repos, j'émigrerai (3). »*

(1) *Epist.* CXXXVI.

(2) *Σὺ μετὰ τῆς ἀρετῆς ἀγκυρὸν ἔσῃ μοι ὁρεθμῶν.* *Epist.* LXXX.

(3) *Epist.* CXXIV.

La vénération de Synésius pour Hypatia allait plus loin encore. Il la constituait juge de ses propres ouvrages, disposé qu'il était à les corriger, sur son avis, ou à les condamner, si elle ne les croyait pas dignes de paraître. C'est ce qu'il lui dit dans une lettre qui accompagnait l'envoi de trois ouvrages, le *Dion*, le traité des *Songes* et le petit écrit sur le don d'un *Astrolabe d'argent* (1).

On ne saurait trop déplore la perte des lettres qu'Hypatia écrivit à Synésius, car ces lettres jetteraient quelque jour sur la vie de la philosophe et sur celle du poète, comme aussi sur l'état des sciences dans Alexandrie. Une perte également fâcheuse, ce sont les ouvrages qu'Hypatia avait composés. Le premier était un Commentaire sur Diophante, dont nous avons un livre d'arithmétique. Diophante vivait sous le règne d'Antonin, au deuxième siècle, et on le regarde comme l'inventeur de l'algèbre. — Le second ouvrage était un Canon astronomique, et le troisième, un Commentaire sur les Coniques d'Apollonius de Cerge, ville de Pamphylie, lequel était regardé de son temps comme un géomètre distingué. Il vivait sous le règne de Ptolémée Evergète. Ces trois ouvrages d'Hypatia étaient écrits en grec, et nous révèlent la nature de ses goûts, le genre de ses études. Le premier livre de cette docte femme était donc un ouvrage d'arithmétique ou d'algèbre; le second, un ouvrage d'astronomie, et le troisième, de géométrie.

On loue ses mœurs aussi bien que son esprit et sa science. Elle était fort sage et fort prudente dans sa conduite. Elle aimait la justice, et portait jusqu'au scrupule cette chasteté pleine de réserve, qui fait le principal ornement d'une femme. Elle conversait néanmoins avec tout le monde, mais toujours dans les bornes d'une honnête liberté, et sans donner prise à la médisance. Elle ne rougissait pas non plus de paraître en public avec le manteau de philosophe, et aimait

(1) *Epist.* CLIII.

sa profession jusqu'à en respecter toutes les marques extérieures.

La science devait acquérir un charme spécial en passant par cette gracieuse bouche de femme ; et bien des fois , sans doute , sa douce voix alla remuer , dans les rangs des auditeurs , quelque ame jeune et ardente qui s'éprenait de tant de beauté , de vertu et de doctrine. Si l'on pouvait accepter sur un fait de cette époque reculée le témoignage d'un lexicographe de la fin du neuvième siècle , il serait certain qu'un disciple d'Hypatia conçut pour elle une vive passion qu'il lui manifesta , et que la philosophe honteuse , attristée , ne pouvant ramener par ses paroles cet esprit malade , sut enfin le guérir par un moyen hardi et singulier autant que de sa nature il pouvait être efficace (1).

L'anthologie grecque présente dans une mauvaise épigramme de Paul Florus (2) , poète du sixième siècle , un juste éloge des qualités d'Hypatia. Voici ces quelques vers :

ΕΙΣ ΤΗΝ ΦΙΛΟΣΟΦΟΝ ΥΠΑΤΙΑΝ.

Ὄταν βλέπω σε, προσκυνῶ, καὶ τοὺς λόγους,  
 Τῆς παρθένου τὸν οἶκον ἄσρῶν βλέπων.  
 Εἰς οὐρανὸν γὰρ ἔστι σοῦ τὰ πρῶγματα,  
 Ὑπατία σεμνῇ, τῶν λόγων εὐμορφία,  
 Ἀχραντον ἄστρον τῆς σοφῆς παιδεύσεως (3).

DE LA PHILOSOPHE HYPATIA.

• Quand je te regarde , j'adore les lettres , je les adore en contemplant la demeure étoilée de la vierge , car tu n'as

(1) Δύτῃσι δὲ προσηγορευμένην τὴν τῶν γυναικείων ῥακῶν ἐκ' αὐτοῦ θαλλομένην , καὶ τὸ σύμβολον ἐκιδιέξασκει τῆς ἀκράτου γυνήσεως. Τοῦτου μὲν τοι φάναι ἔργος, ὦ νικίστι, καλοῦ δὲ σὺδενός. Suidas , verbo Ὑπατία.

(2) Ce poète est nommé aussi Paul le Silencieux , et cela à cause de la charge qu'il occupait. — (3) Lib. I, Titul. LXXVI, 5

affaire qu'avec le ciel, auguste Hypatia, doux ornement des discours, astre pur du sage enseignement.

Autrefois, pour désigner une femme savante, on disait une autre Hypatia, Ὑπατία ἀλλή; ce proverbe se trouve dans Nicéphore Grégoras, philosophe et historien du quatorzième siècle (1).

Tant de vertu et de science avait fait d'Hypatia l'ornement de son époque, et l'oracle presque des magistrats. Ils la consultaient dans toutes les affaires importantes, et la venaient voir souvent. La ville entière d'Alexandrie avait pour elle de grands égards; mais cet éclatant mérite devint la cause de sa perte; il fut envié, et Hypatia périt victime d'une jalousie brutale.

Une de ces commotions populaires, si fréquentes dans Alexandrie, avait amené entre le préfet Orestes et l'évêque Cyrillus quelque dissentiment que les évangeliques démarches de celui-ci ne purent calmer. Hypatia, qui vivait en bon accord avec Orestes, fut accusée d'être un obstacle à toute réconciliation. Là-dessus quelques séditieux, guidés par un lecteur nommé Pierre, résolurent de la mettre à mort. Ils profitent d'un moment où elle rentrait chez elle, l'arrachent de sa chaise, la traînent insolemment jusqu'à la grande église nommée Cæsaréon, ou la Césarée, la dépouillent de ses vêtements, et la massacrent à coups de tuiles et de pots cassés. Leur fureur n'étant point assouvie, ils hâchent son corps en pièces, traînent ses membres par toute la ville, et les brûlent dans un lieu appelé Cinaron (2). Ce monstrueux assassinat, qui vint finir si tristement une si belle vie, et qui vous serre, qui vous oppresse le cœur, arrivait au mois de mars 415, sous le dixième consulat d'Honorius et le sixième

(1) Niceph. *Hist.* VIII, 5.

(2) Socrate, VII, 15. — Desmolets, *Continuation des Mém. de l'itt.* tom V. part. I, pag. 139-157, dans une *Dissertation sur Hypatie* — Ménage, *Hist. mulierum philosopharum*, pag. 52 et suiv.

de Théodose. L'évêque Cyrille donna de sincères larmes à la fin tragique de la muse idolâtre.

Synésius qui avait vu Alexandrie et entendu Hypatia, voulut aussi visiter Athènes. Il fut conduit dans les écoles bien moins par le désir de se perfectionner dans la philosophie, que pour n'être plus obligé de regarder avec une sorte de vénération ceux qui y avaient été. « Je gagnerai à ce voyage d'Athènes, dit-il à son frère, non pas seulement de me voir éloigné des maux présents, mais encore de ne plus vénérer désormais pour leur éloquence ceux qui reviennent de là ; car, bien qu'ils ne diffèrent point de nous autres mortels, qu'ils n'entendent pas mieux que nous Aristote et Platon, cependant ils se regardent parmi nous comme des demi-dieux parmi des mulets, parce qu'ils ont vu et l'Académie, et le Lycée, et le Pécile où philosophait Zénon, le Pécile qui n'est plus Pécile (1) maintenant, car le proconsul en a fait ôter les tables, et a défendu à ces gens-là de s'enorgueillir de leur sagesse (2). »

Ainsi donc le voyage d'Athènes était devenu pour beaucoup de prétendus philosophes une simple affaire de vanité, comme aujourd'hui pour beaucoup de provinciaux celui de Paris ; et bien qu'elle n'en fût point encore à l'état d'abaissement où Synésius la fait descendre, elle avait sans doute perdu beaucoup de sa splendeur littéraire et artistique. Le tableau, s'il est chargé, n'en est pas moins curieux.

« Me servent Athènes, autant que tu le désires ! Voilà donc que déjà je me crois plus savant et d'une palme et d'un doigt. Or, tu peux prendre toi-même quelque idée de cette divine science, car c'est d'Anagyre que je t'écris, et j'ai été à Sphet-

(1) Le Pécile, Πεκίλη, nom d'un portique d'Athènes, lequel était orné de différentes peintures qui représentaient le combat de Marathon. Notre auteur fait un pauvre jeu de mots avec Πεκίλη, qui signifie *varié*.

(2) *Epist.* LIV.

tes, à Thrium, à Céphise, à Phalère. Que puisse-t-il périr le malheureux nautonnier qui m'a conduit ici ; car Athènes aujourd'hui n'a d'auguste que d'illustres noms de lieux ; et, de même que d'une victime cousumée il ne reste que la peau, indice de ce qui fut autrefois un animal, de même la philosophie s'en étant allée d'ici, il n'y a plus à admirer pour le pèlerin que l'Académie, le Lycée, et, par Jupiter, ce portique Pécile, duquel la philosophie de Chrysippe a reçu son nom, et qui à présent n'est nullement Pécile (1), car le proconsul a enlevé ces tables auxquelles avait mis son art Polygnote de Thasos. Ainsi donc, de nos jours, l'Égypte nourrit les germes de sagesse que lui a donnés Hypatia ; mais Athènes, qui était jadis la cité domicile des sages, n'est plus célèbre maintenant que par des apprêteurs de miel. Ajoutez à cela encore cette paire de sages plutarquéens, qui dans les théâtres rassemblent les jeunes gens non point par la renommée de leurs discours, mais par leurs amphores de l'Hymette (2). »

De retour à Cyrène, Synésius s'attacha plus que jamais à la philosophie et à la culture des lettres, mais il les chercha comme un délassement, et non point comme une passion ; il en fut l'ami, et non pas l'esclave.

Riche, heureux, exempt de soins, fuyant l'éclat et la gêne des affaires, il ne demandait qu'à couler en paix une vie obscure, inconnue des autres mortels, mais connaissant les choses de Dieu (3). Comme on le raillait de ce qu'il restait simple particulier, tandis que ses parents ambitionnaient les magistratures : « J'aime mieux, disait-il, voir mon ame gardée par une couronne de vertus, que mon corps environné de soldats, puisque l'état des affaires n'admet plus pour administrateur un philosophe (4). » Toutefois, alliant

(1) Même jeu de mots que ci-devant.

(2) *Epist.* CXXXV.

(3) *Hymn.* I, pag 5 de ce volume.

(4) *Epist.* C, pag. 240.



à la gravité platonique un facile enjouement, il aimait le plaisir, donnait des fêtes, partageait son temps entre de graves études et de rustiques délasséments. « Je ne fais pas profession de l'art oratoire, écrit-il, mais j'ai toujours travaillé à deux arts dans la vie, à cultiver des arbres, à former des chiens pour la chasse des bêtes les plus terribles, et mes doigts sont plus fatigués par les bêches et par les dards que par la plume (1). »

Synésius avait uni sa destinée à celle d'une femme qui était chrétienne, sans doute, puisqu'il dit l'avoir reçue de la main sacrée de Théophile (2), patriarche d'Alexandrie. Cela ne put arriver qu'après l'année 385, époque de l'ordination de Théophile, et quelques auteurs reculent jusqu'à l'année 403 l'époque de ce mariage. Il en eut trois enfants, à l'éducation desquels il se vouait avec amour dans sa délicieuse retraite de Libye.

Il n'en sortit que pour répondre à l'appel de Cyrène et de toute la Pentapole. Ce pays appartenait à l'empire d'Orient et en était la borne du côté de l'Afrique. Tous les fléaux qui peuvent affliger la terre concouraient à ruiner ce pays fertile et cultivé. Les Austuriens et les Maziques portaient le fer et le feu dans les campagnes; ce qui leur échappait devenait la proie d'un ennemi plus destructeur encore qu'une nombreuse armée de barbares. Des nuées de sauterelles apportées par le vent du midi, dévoraient les semences et mangeaient l'écorce des arbres, jusqu'à ce que, redoublant de violence, le même vent les emportât dans la mer. Les tremblements de terre renversaient des villes; tous ces maux produisaient la famine, et Cyrène, autrefois si opulente, n'était plus qu'un désert semé de ruines. La province désolée envoyait à Constantinople plusieurs des principaux citoyens, pour obtenir de l'empereur quelque soulagement. Le chef

(1) *Calvitii Encomium*, pag. 66

(2) *Epist.* CV, pag. 248.

de la députation fut Synésius. Son courage et son éloquence ne pâlirent point en face du grand nom de Bouche-d'Or, et, dès qu'il put aborder le jeune empereur, il prononça devant lui son noble et généreux discours sur les devoirs de la royauté.

Nous avons quelque peine à croire que ce morceau d'éloquence philosophique ait été dit tout-à-fait tel qu'il nous est parvenu, ou bien la cour de Byzance prenait les vérités assez patiemment. Les députés étaient chargés de présenter à l'empereur une couronne d'or, et de demander une remise d'impositions. Synésius profita de cette occasion pour instruire le jeune prince. « Cyrène m'envoie, dit-il, couronner ta tête avec de l'or, ton ame avec la philosophie, Cyrène, ville grecque, antique et vénérable nom, célébré jadis par les chants de mille poètes; mais aujourd'hui cité pauvre et humble, vastes décombres, ayant besoin d'un roi, si elle veut faire quelque chose qui soit digne de sa vieille origine. Tu remédieras à cette indigence quand tu le voudras, et il est dans ta volonté que, de ma patrie grande et heureuse alors, je t'apporte une seconde couronne (1). »

Au surplus, cette coutume d'offrir aux souverains des couronnes d'or n'était pas nouvelle. La Grèce en avait donné une à Alexandre-le-Grand, en retour de ce que lui devaient le salut et la liberté du pays (2); les cités de la Gaule en avaient présenté une à l'empereur Probus (3); les Saracéni reconnurent Julien pour leur maître, en lui faisant semblable don (4), et Théodose le jeune reçut aussi une couronne d'or qui lui fut décernée par Ursus, préfet de Rome, et par le sénat (5).

(1) *De Regno*, pag. 2.

(2) Q. Curtius, lib. IV.

(3) *Apud Vopiscum*.

(4) *Ammian, Marcell. lib. XXIII.*

(5) *Pelavius, Not. ad Synesium*, pag. 74

En terminant son discours, Synésius disait à l'empereur qu'il allait conférer avec lui des demandes de la Pentapole, et nous voyons qu'il obtint des secours pour sa patrie; mais que pouvait de grand un débile prince dont l'empire allait s'affaissant de toutes parts, et à qui échappaient les provinces les plus belles? Il y eut, certes, une opportunité rare dans ces paroles inaccoutumées que faisait entendre le philosophe Libyen, et il a raison de dire avec orgueil que nul Grec jamais n'avait tenu devant le prince un langage si hardi (1). Il aime à revenir sur cette pensée, et c'est à bon escient qu'il exerce l'office de censeur, n'épargnant pas les mœurs de la cour, frondant cette pompe extérieure dont la splendeur affecte de s'accroître à mesure que le mérite réel décroît et s'anéantit. Quoiqu'il vît alors tant de Barbares placés aux premières dignités de l'état, il s'élève librement contre cette coutume de prodiguer les honneurs aux ennemis naturels de l'empire. Il conseille d'éloigner les étrangers. Ce n'était pas seulement les places et les légions qui se recrutaient de Barbares; la Scythie envahissait la société. « Pour moi, dit Synésius, notre sottise en beaucoup de choses, et principalement en ceci, me surprend, car toute maison qui vit avec un peu d'aisance a par là même un esclave Scythe, et il faut à chacun un menuisier, un boulangier, un amphoraire (2) qui soit Scythe encore. Les suivants qui portent sur leurs épaules ces lits bas et pliants où les maîtres peuvent s'asseoir même dans le chemin, ces hommes-là sont tous des Scythes, et il semble que cette nation était de temps antique fort apte à servir les Romains et très-digne de le faire. Mais que ces hommes blonds et portant leur chevelure à la manière des Eubéens soient magistrats en public chez les mêmes peuples où ils sont esclaves en

(1) *De Insomniis*, pag. 148.

(2) Ἀμφορεύς; un porte-amphore, amphorarius.

particulier, c'est quelque chose d'inouï, c'est un spectacle des plus étonnants (1). »

Synésius ne faisait point ici une vaine déclamation; il entrevoyait, il signalait un péril d'autant plus imminent, que la discipline mollissait de jour en jour dans les armées de l'empire. Le discours sur la royauté est consacré tout entier à développer l'idée d'un véritable prince, par opposition au tyran, *τύραννος*, expression que l'orateur prend ici dans son acception véritable et première. Il exhorte l'empereur à se choisir des amis sincères et éclairés, à se faire aimer des troupes, à ne nommer pour gouverneurs et pour magistrats que des hommes désintéressés et qui aiment les peuples, parce que ceux-là seuls aiment le prince, et à veiller par lui-même sur la conduite de ceux qu'il emploie. Du reste, on retrouve constamment sur ses lèvres de fidèles souvenirs de Platon et de Dion de Prusium, avec l'allure dogmatique et posée d'un homme qui a long-temps philosophé, et qui se plaît à épancher les trésors de ses méditations. C'est moins un discours qu'un traité suivant toutes les règles de la rhétorique. La généreuse franchise de Synésius, cette liberté qui devait être si dangereuse sous le ministère d'Eutrope, ne lui attira cependant aucune disgrâce. Il n'en fut puni que par le peu de succès de ses avis. D'ailleurs, il réussit dans l'objet de sa députation, car il obtint un soulagement pour son pays.

Pendant sa légation, Synésius offrit un astrolabe d'argent à un homme qui avait du crédit auprès de l'empereur. Il accompagna ce présent d'un discours adressé à Pæonius, le même apparemment qui avait reçu l'astrolabe. Il dit, dans ce discours, que Pæonius avait commencé à l'aider en sa légation, et à chasser les chiens qui aboyaient contre lui (2), puis il parle de l'astronomie comme d'une science honnête et

(1) *De Regno*, pag. 24.

(2) *De dono Astrolabii*, pag. 310.

respectable. Le présent et le discours ne furent pas inutiles à la Pentapole (1); mais le poète souffrit beaucoup sur les rives du Bosphore. « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que je n'eusse pas vu ces trois misérables années en ma vie (2), et il nous raconte, dans l'Hymne III<sup>e</sup>, les douleurs de son ame et de son cœur, les prières envoyées vers les cieux pour le bonheur de la patrie.

« O Roi du vaste univers, disait-il, à son retour, je viens accomplir le vœu que j'ai formé en Thrace, où j'ai habité trois ans, près de la demeure royale de la terre, où j'ai enduré de nombreuses fatigues, de lamentables tourments, quand je portais sur mes épaules la mère-patrie.

« La terre était arrosée de la sueur de mes membres qui combattaient chaque jour.

« Ma couche était inondée des larmes qui sortaient de mes yeux chaque nuit.

« Les temples construits pour servir à ton culte, ô Roi, je les ai tous visités.

« Je m'inclinai suppliant, je baignais le sol de mes pleurs, et, pour que mon voyage ne devint pas inutile, j'implorais tous les esprits immortels, les ministres qui protègent les fécondes régions de la Thrace; qui, sur le continent opposé, président aux champs Chalcédoniens, et que tu as couronnés des rayons angéliques, pour en faire tes sacrés ministres, ô Roi.

« Ce sont ces êtres bienheureux qui ont écouté mes prières; ce sont eux qui m'ont aidé, soulagé dans mes maux.

« La vie alors ne m'était point douce, parce que ma patrie était opprimée; mais, ô Roi, tu l'as affranchie de son deuil, toi qui ne connais pas la vieillesse, ô Souverain du monde.

« Mon ame était défaillante, mes membres languissaient;

(1) *Epist.* CLIII.

(2) *De Insomniis*, pag. 148.

tu as ranimé leur vigueur , tu as donné une force nouvelle à mon ame malheureuse.

» Tu as su mettre , selon mes vœux , un doux terme à mes fatigues ; tu m'as accordé , ô Roi , le repos après de longues peines (1). »

Il met au rang des avantages qu'il relira de sa légation une chose bien singulière , c'est qu'il fut averti en songe des enchantements de quelques magiciens qui évoquaient les ames , et qu'il put se garantir de tristes artifices (2). Dans un autre endroit , il flétrit un Cyrénéen , Julius , qui s'était violemment jeté au travers de ses démarches pour la Pentapole (3), et il donne de justes éloges au sophiste Troïlus , qui l'avait secondé , au contraire , avec un généreux empressement. Aussi , quelle reconnaissante affection il vouait dans son cœur à ce généreux ami ! « Quand même , lui écrivait-il ,

Quand même on oublierait les morts dans les enfers ,  
Moi , je me souviendrais toujours là de mon cher compagnon.

Ces vers ont bien été faits par Homère , mais je ne sais si la teneur en doit être plutôt appliquée par Achille à Patrocle que par moi à ta tête si amie et si généreuse. En effet , je prends à témoin la divinité , elle que la philosophie honore , je la prends à témoin que partout je porte gravée au milieu de mon cœur l'image de ton ame sainte et douce , et que le son merveilleux de tes sages discours retentit sans cesse à mes oreilles.

» Lorsque je revins de l'Egypte dans ma patrie , et que je lus tout à la fois tes lettres de deux années , quelle abondance de larmes je versai sur ces écrits , car je ne me réjouis-

(1) *Hymnes* , pag. 53.

(2) *De Insomniis* , pag. 148.

(3) *Epist.* XCIV , pag. 235.

sais point tant de jouir de toi, par ces lettres, que je ne m'affligeais en me ressouvenant par elles de nos vivants rapports, et en songeant de quel ami, de quel père véritablement vivant je me trouvais privé ! Certes, j'entreprendrais volontiers en faveur de la patrie de plus graves luttes, pour avoir occasion encore de retourner vers toi. Te reverrai-je quelque jour, père véritablement légitime ? Embrasserai-je quelque jour ta tête sacrée ? Me trouverai-je à cette réunion, qui est heureuse de toi ? Si ce bonheur m'est donné, je ferai voir alors qu'il n'y a rien de fabuleux dans ce que l'on raconte d'*Eson* (1) le Thessalien qui, suivant les poètes, fut pubère deux fois, et, de vieillard devint jeune (2). »

Synésius quitta Constantinople en l'année 400, et ce fut sans doute peu de temps après son retour qu'il écrivit la lettre suivante à Pylémènes :

« Le tachygraphe Astérius ayant vu le grand tapis égyptien destiné à être mis non point sur un matelas, mais à en être un lui-même, me le demanda, au temps où il me fallait dormir devant le grand palais. Je lui promis de le lui laisser en présent, lorsque je m'en irais, car il ne convenait point à un homme qui luttait avec la neige des Thraces de faire largesse d'un pareil objet. Je l'envoie donc maintenant, car alors je ne le laissai point ; tu le lui donneras avec une excuse pour laquelle toi-même seras témoin, si tu rappelles et le temps où je m'éloignai de la ville, et la manière dont je m'éloignai ; car plusieurs fois par jour Dieu ébranlait la terre, et ça et là les hommes se prosternaient pour des supplications, parce que le sol tremblait. Comme je pensai que la mer et les flots seraient plus sûrs que la terre, je courus à la hâte vers le port, ne parlant à personne, excepté au bienheureux Photius, et en-

(1) Jason.

(2) *Epist.* CXXIII.

core l'appelant de loin , puis lui faisant signe de la main que je parlais. Or maintenant , celui qui laissa sans adieu son ami Aurélianus , son cher consul , celui-là fait ses excuses pour le même sujet à l'officier Astérius. Voilà comment alors la chose se passa.

« Bien que , depuis mon retour , ce soit la troisième fois déjà qu'un navire est envoyé dans les contrées de la Thrace , néanmoins c'est la première fois que je l'envoie. Aussitôt donc que je le peux , je paie ma dette par ton entremise. Fais-moi l'amitié de trouver cet homme , dont je t'ai fait connaître déjà le nom et la profession. Mais il faut ajouter encore d'autres renseignements , car il peut se faire qu'il y ait quelqu'un de même nom et de même métier ; toutes les mêmes choses néanmoins ne sauraient facilement convenir au même personnage. Celui-ci donc est Syrien de nation , il a la peau noire , le visage maigre , la stature médiocre ; il réside près du palais impérial , non point du palais public , mais de celui qui en est voisin et qui appartenait jadis à Ablavius , puis qui appartient maintenant à Placidie , sœur des empereurs. Que s'il a émigré , car c'est une chose possible , cherche alors Marcus , personnage très-connu , et qui est de la cohorte de l'hyparque (1) ; il était en ce temps-là chef de la classe des tachygraphes , dans laquelle se trouvait Astérius. Ainsi , par le moyen de Marcus , tu trouveras la classe même , dont Astérius était non pas le dernier , mais le troisième ou le quatrième , et dont maintenant peut-être il est le premier. Tu lui donneras ce lourd tapis et tu lui diras ce que je t'ai dit sur le temps ; si même tu veux , tu lui liras cette lettre , car la guerre ne me laisse pas le temps de lui écrire , mais rien n'empêche d'être juste. A Dieu ne plaise que les armes aient jamais tant d'empire (2) ! »

(1) Autrement , de la garde préfectorienne.

(2) *Epist.* LXI.



Les écrivains qui ont repoussé jusqu'à l'année 403 l'époque de son mariage, supposent qu'il fit un second voyage à Alexandrie, et qu'il y demeura plusieurs années.

Depuis que Synésius était de retour de Constantinople, la Pentapole avait ses espérances et ses regards fixés sur lui, et le protecteur d'une province infortunée devait encore être un jour sa gloire, en devenant le premier et le plus noble de ses représentants.

Ici donc s'ouvre une carrière toute nouvelle, et de sublimes destinées se révèlent soudain au philosophe par les acclamations d'une église éplorée. Ptolémaïs, capitale de la Cyrénaïque, vint à perdre son évêque et fit choix de Synésius pour le remplacer. Synésius n'avait pas reçu la consécration baptismale (1), mais ses vertus et son aménité le faisaient également chérir des païens, dont il évitait les sanctuaires, et des chrétiens dont il n'avait point encore abordé les autels. On connaît sa longue et vive résistance, aussi bien que les motifs de son refus. C'était sa vie de loisirs et de fêtes; c'étaient quelques opinions particulières sur la création des âmes, qu'il supposait antérieures à celle des corps; sur le monde et ses éléments, qu'il pensait ne devoir jamais périr; sur la résurrection de la chair, qu'il interprétait dans un sens mystique; c'était enfin son mariage, dont il ne voulait pas briser les nœuds aimés, preuve irrécusable de la discipline constamment en usage dans l'Eglise grecque au sujet de la continence épiscopale, puisque Synésius présente comme un obstacle à son ordination le désir de continuer la vie conjugale.

Ces trois motifs de sa résistance, il les formule d'une manière expresse à l'évêque Théophile de qui dépendait le siège de la métropole Cyrénaïque, et au clergé de Ptolémaïs, puis à son frère Evoptius. Il développe longuement à celui-ci tout l'état de son âme.

(1) Evag. I, 15.

« Je serais un insensé, dit-il, si je ne rendais de grandes actions de grâces aux habitants de Ptolémaïs, qui me jugent digne de plus d'honneur que je ne m'en juge digne moi-même. Toutefois il s'agit de considérer non point quelle dignité ils me défèrent, mais s'il m'est possible de l'accepter, car lorsqu'un homme arrive à des honneurs presque divins, il goûte un extrême plaisir, s'il en est digne; mais s'il est bien loin de les mériter, ils lui deviennent une cruelle sollicitude pour l'avenir. C'était chez moi une appréhension non point nouvelle, mais fort ancienne, au contraire, que, si j'offensais Dieu en quelque chose, je ne fusse honoré par les hommes. Or, quand je m'étudie moi-même, je me trouve tout-à-fait incapable de répondre à la dignité du sacerdoce, et je veux conférer avec toi des sentiments de mon âme, car je n'ai personne autre qui puisse mieux en recevoir le secret que ta tête chérie et avec moi élevée. Il est juste que tu partages les mêmes soins, que tu veilles la nuit, que tu penses le jour, afin qu'il m'arrive quelque chose de bien, ou que j'évite quelque chose de mal. Ecoute donc où en sont mes affaires; au surplus, tu les connais déjà en grande partie.

« J'avais pris un léger fardeau, qu'il me semble avoir dignement porté jusqu'à ce jour; c'est la philosophie. Comme je parais ne point m'être trop éloigné d'elle, je me vois loué par quelques personnes, et jugé digne de plus grands honneurs par d'autres qui ne peuvent pas prononcer sur l'aptitude de l'âme. Je crains donc que, devenant vain en acceptant ces honneurs, je ne perde deux choses : l'une, pour l'avoir méprisée; l'autre, pour n'en avoir pas la dignité. Vois un peu, en effet. Chaque jour je partage mon temps entre deux occupations, le jeu et l'étude. Quand j'étudie, surtout les choses divines, alors je suis seul; mais quand je joue, je suis visible à tous, car tu sais que lorsque je relève les yeux de dessus les livres, je suis disposé à toutes sortes de jeux. Mais il faut que le prêtre soit un homme divin, un

homme étranger à tout jeu , comme la Divinité , et que des milliers d'yeux observent, afin qu'il garde son genre de vie un homme qui est inutile , ou utile à peu de choses , s'il ne se trouve fait de telle nature qu'il soit grave , recueilli et inaccessible à toute volupté. Dans ce qui regarde Dieu, il doit n'être pas seul , mais être avec tous, puisqu'il est le docteur de la loi , et qu'il en parle le langage. Or , il lui faut , à lui seul , gérer autant d'affaires , que tous les autres ensemble , car il est dans l'obligation de gérer seul les affaires de tous , ou bien d'être en butte à toutes les accusations. Comment donc , sans une ame grande et forte , supporter le poids de tant de soins , ne pas y abîmer son intelligence , et ne pas voir s'éteindre en l'esprit la divine parcelle , quand il est distrait par une si grande variété d'occupations ? Je sais bien que plusieurs personnes peuvent remplir une si pénible tâche , et j'estime bienheureuses de telles natures , et je regarde comme véritablement divins des hommes que l'assidu maniement des affaires humaines ne détourne pas de Dieu ; mais je sals que je vais en ville , moi , que je reviens de la ville , que je m'implique dans des choses qui entraînent vers la terre , et que je suis couvert d'une souillure que nul ne saurait dire , car la moindre tache ajoutée à mes souillures anciennes vient y mettre le comble.

» Je n'ai point de forces , et l'intérieur n'est pas sain , et je ne puis suffire aux choses extérieures , et je suis loin de pouvoir supporter les angoisses de la conscience, et lorsque quelqu'un m'interpelle , je n'hésite point à dire qu'il faut qu'un prêtre soit en tout beaucoup plus pur que tous les autres , comme étant destiné à laver leurs souillures , et il faut que cela s'ajoute aux lettres que j'envoie à mon frère.

» Or, bien des gens liront celle-ci , car je l'ai surtout écrite pour qu'il soit manifeste à tous que j'ai appréhendé ce fardeau , et afin que , quelque chose qu'il advienne , je sois innocent devant Dieu et devant les hommes , principalement devant le père Théophile. En effet , puisque je mets en vue

tout ce qui me concerne , et que je lui donne en tout plein pouvoir de décider de moi , en quoi serais-je blâmable ?

« Dieu donc , et la loi et la main sacrée de Théophile m'ont donné une épouse. Ainsi j'annonce à tous et je leur atteste que je ne m'éloignerai nullement d'elle, et que je ne vivrai point en secret avec elle comme un adultère, car la première de ces deux choses n'est point pieuse , et celle-ci n'est point légale ; mais je veux et je désire en avoir des enfants nombreux et bons. Il ne faut pas qu'il en ignore , celui qui est le maître de la consécration....

« Comparé à tout le reste, ceci n'est rien, car il est difficile, pour ne pas dire impossible, que des dogmes qui , à l'aide de la science, sont passés dans mon esprit à l'état de démonstration, viennent à en être arrachés. Or, vous savez que la philosophie est en opposition avec beaucoup de ces dogmes divulgués. Et, par exemple, je ne me persuaderai jamais que la naissance de l'ame soit postérieure à celle du corps ; je ne dirai jamais que le monde et ses diverses parties périssent avec lui. Cette résurrection dont on parle tant, je la regarde comme quelque chose de sacré et d'ineffable, et je suis loin d'approuver les opinions du vulgaire. Un esprit philosophique et spectateur du vrai souscrit à l'utilité du mensonge, car il y a du rapport de la lumière au vrai, de l'œil au vulgaire, puis, de même qu'une lumière trop abondante nuirait à l'œil, et que les ténèbres sont plus utiles à une ophthalmie que la clarté, de même, je le pense, le mensonge est utile au peuple, tandis que la vérité nuit à ceux qui ne peuvent tenir les yeux fixés sur la clarté des choses.

« Si les lois de notre sacerdoce m'accordent cela, je puis être prêtre, de manière à philosopher dans mon intérieur, et à m'occuper de fables au dehors, ne désenseignant rien, si je n'enseigne rien non plus, et permettant de rester dans une opinion préconçue. Si l'on me dit qu'un pontife doit aller ainsi, et être populaire par ses opinions, je ne m'y

opposerai pas, et me ferai connaître de tous, car que peut-il y avoir de commun entre le vulgaire et la philosophie ? Il faut que la vérité des choses divines reste cachée ; le peuple a besoin d'être affecté d'autre chose. Je dirai et je dirai souvent que, s'il n'y a aucune nécessité, il n'est pas d'un sage de reprendre, ni d'être repris ; mais appelé au sacerdoce, je n'irai pas dissimuler les dogmes. C'est Dieu, ce sont les hommes que j'en prends à témoin. La vérité est la familière de Dieu, auprès de qui je veux être affranchi de toute faute. Voilà la seule chose que je ne puisse pas dissimuler ; car, étant ami du plaisir, comme je le suis, moi à qui l'on a fait un crime du goût immodéré que, dès mon enfance, j'ai eu pour les armes et pour les chevaux, je serai certainement affligé. Comment, en effet, pourrai-je voir que mes chiens si fort aimés soient déshérités de la chasse, et que mes arcs soient rongés par les vers ? Je le supporterai cependant, si Dieu l'ordonne. Quoique je haïsse les embarras, je saurai, malgré la peine, supporter encore des procès et des affaires, remplissant pour Dieu cet office, quelque pénible qu'il soit. Je ne cacherai point mes opinions, et mes paroles ne différeront pas de mes pensées. Avec de tels sentiments et un tel langage, je pense plaire à Dieu. Je ne veux donner à personne le sujet de dire que j'ai brusquement enlevé cette élection sans être connu ; mais je veux que le père Théophile, chéri de Dieu, et qui est instruit de tout, me fasse savoir qu'il en est instruit parfaitement, et décide de moi. En effet, ou bien il me permettra de rester dans ma situation et de philosopher avec moi-même ; ou bien il ne se laissera nulle raison de me juger ensuite ni de m'ôter du chœur des évêques. En face de ceci, tout le reste n'est qu'un badinage, car je sais que la vérité surtout est aimée de Dieu. Ainsi, je jure par ta tête sacrée, et qui plus est, par ce Dieu qui préside à la vérité, que je supporte ceci avec peine ; et comment en serait-il autrement, lorsqu'il faut que je passe d'un genre de vie à un autre ? Mais quand seront une fois manifestes

toutes ces choses que je ne veux nullement cacher, si celui à qui le pouvoir en a été donné de Dieu, me met au nombre des évêques, je céderai à la nécessité, et je recevrai une sorte d'injonction divine. Je me dis, en effet, que si un empereur ou quelque malheureux Augustal me donnait un ordre, et que je n'y obéisse pas, je serais puni; mais il faut obéir à Dieu spontanément. Si Dieu m'accepte pour son ministre (1), il me faut, dès le principe, aimer la vertu la plus divine, la vérité, et ne point vouloir par la chose qui lui est le plus opposée, comme le mensonge, me glisser à son service. Fais donc en sorte que les scholastiques comprennent ceci, et qu'on en instruisse Théophile (2). »

On ne voit pas dans l'histoire, non plus que dans les lettres de Synésius comment l'on satisfait à ses difficultés. La première n'en était pas une. L'évêque réformerait assez de lui-même et par le secours divin les mondaines habitudes du philosophe. Un ancien dans l'épiscopat lui disait en souriant : « L'Esprit saint est un esprit de joie, et il donne la joie à ceux qui participent de lui (3). » Ce saint vieillard ajoutait à Synésius que les démons avaient lutté avec Dieu à son sujet, et qu'il les attristait en embrassant le meilleur parti.

Les deux dernières allégations étaient plus graves. Malgré cela, suivant M. Villemain, « on eut égard à tous les scrupules de Synésius; on lui permit de garder sa femme et ses opinions (4). » Certes, ce n'est évidemment là ni le langage des historiens ecclésiastiques, ni celui de la vérité. La continence épiscopale était d'une discipline trop rigoureuse et trop constamment suivie dans les deux Eglises pour qu'on

(1) Au lieu de *ei δὲ μὴ προσέταται*, qui constitue une négation dans le P. Pétan, j'ai adopté *ei δὲ δῆ* de l'édition de Cl. Morel; Paris, 1805, in-8.

(2) *Epist.* CV.

(3) *Epist.* LVII, pag. 195.

(4) *Mélanges*, tom. III, pag. 397.

passât légèrement sur ce point regardé comme capital. Quant aux dogmes et à la croyance, c'eût été une énormité sans exemple. Baronius soutient avec force que Synésius n'alléguait ce dernier motif que par une pieuse fraude et par un artifice d'humilité mal entendue, ce qui était assez commun à cette époque, chez ceux qui fuyaient l'épiscopat. Milan ne vlt-il pas Ambroise, placé dans la même alternative, employer les mêmes déguisements, et s'accuser lui-même d'adultère et d'assassinat? Synésius, en acceptant le joug sacré, n'aurait eu à sacrifier, dans cette hypothèse, que ses goûts de retraite et ses loisirs trop prolongés.

La foule des historiens et des critiques en a jugé tout autrement, et le P. Pagi me semble réfuter avec assez de solidité le cardinal Baronius. « Mais il y a bien de l'apparence, dit le sage Tillemont, que la grâce de Dieu qui le voulait évêque, agissant dans son cœur et dans son esprit, les instructions qu'il reçut de Théophile ou d'autres, avant son ordination, levèrent bientôt toutes les difficultés qui l'arrêtaient soit sur le dogme, soit sur la continence et les autres points de la conduite épiscopale (1). » — Sans doute, poursuit Dom Ceillier, on ne l'ordonna qu'après s'être assuré de sa foi dans les points essentiels (2).

Il se pourrait absolument que, dans une circonstance difficile, et vu la rigueur des temps, l'adoption d'un si grand homme eût pu faire relâcher quelque chose des rigueurs de la discipline (3). C'était une si noble conquête ! D'ailleurs la malheureuse Pentapole attendait tout de sa réputation, de sa fortune, de son éloquence, de son crédit à la cour, de la beauté de son génie, de l'élévation et de l'aménité de son caractère. L'exception serait la confirmation de la règle, et pourtant il est difficile de l'admettre, car rien ne la prouve.

(1) *Mém.* tom. XII, pag. 520.

(2) *Hist. des auteurs eccl.* tom. X, pag. 500.

(3) Flenry, *Hist. eccl.* liv. XXII.

Le mandement de Synésius à ses prêtres, après son ordination, mandement dans lequel il ne fait aucune mention de cette étonnante dispense ; le nom de sa femme, de cette femme si chère, lequel disparaît et fait place, dans ses lettres, au nom de ses enfants, dont il déplore la perte avec tendresse ; le silence des historiens, des Pères, tout cela ne semble-t-il pas démontrer que la règle fut suivie, et que le néophyte accepta, sans humaine réserve, le joug épiscopal. Vers le même temps, un concile d'Antioche, présidé par saint Jean Chrysostome, déposait l'évêque Antoninus, qui était accusé en particulier d'être retourné à sa femme après l'épiscopat.

Quant à ses opinions, la chose est plus avérée encore. Quel schisme n'eût pas fait éclater dans la Pentapole et dans toute l'Eglise d'Alexandrie l'ordination d'un hérétique, d'un philosophe demi-païen, et connu comme tel ? Les ennemis de Théophile, — et ils étaient nombreux, c'étaient les partisans de Chrysostome, — eussent-ils manqué de porter contre le patriarche et à la face de l'Eglise catholique une si terrible accusation ? Quelle soumission Synésius eût-il pu exiger de ses prêtres et de son peuple, qui cependant le chérissait et le vénérât ? On voit en outre par le récit de l'abbé Moschus, auteur d'un livre fort célèbre dans l'antiquité, que l'évêque de Ptolémaïs convertit le philosophe Evagrius, et lui fit embrasser la foi chrétienne sur la résurrection des corps. Indépendamment de leur valeur historique, ces pages respirent un singulier parfum de poésie religieuse, que nous chercherons à leur conserver dans notre version.

« Comme nous étions à Alexandrie, Léontius d'Apamée, homme ami du Christ et fort religieux, arriva de la Pentapole ; il faisait depuis assez long-temps sa résidence à Cyrène. Or, il arriva aux jours du saint Eulogius, pape Alexandrin, et était destiné à devenir évêque de cette même ville de Cyrène ; puis, comme nous nous trouvions réunis, il nous raconta les choses suivantes :



» Au temps du bienheureux Théophile , pape d'Alexandrie, il y eut à Cyrène pour évêque le philosophe Synésius. Etant donc venu à Cyrène, il trouva là un certain philosophe, du nom d'Evagrius, qui avait été son condisciple dans ses études, qui était son ami très-cher, et qui vivait grandement adonné au culte des idoles. L'évêque Synésius voulut le convertir, et non-seulement le voulut, mais encore s'efforça de le faire, et y apporta beaucoup de soins et d'efforts, à cause de l'ancienne affection qu'il avait pour lui. Celui-ci toutefois n'y consentait point, et ne pouvait admettre sa doctrine. L'évêque néanmoins, dans sa vive amitié pour lui, ne reculait pas, et ne cessait chaque jour de l'instruire, de l'exhorter, puis de le disposer à croire au Christ et à le connaître enfin.

Comme tous les jours il répétait au philosophe le même langage : — « Véritablement, seigneur évêque, dit celui-ci, entre autres choses qui me déplaisent, il y a ce que vous dites, vous chrétiens, que la fin de ce monde arrivera, et qu'après cette fin, tous les hommes qui furent dès le commencement se lèveront dans ce corps, reprendront cette chair incorruptible et immortelle, vivront dans tous les siècles, recevront leurs récompenses ; que celui qui a pitié du pauvre, prête à intérêt au Seigneur même ; que celui qui est libéral envers les malheureux et les indigents, thésaurise dans les cieus, et que, à la régénération, le Christ lui rendra au centuple avec la vie éternelle ce qu'il aura donné : toutes choses qui me semblent, à moi, une dérision, une plaisanterie, une fable. »

» L'évêque Synésius affirmait, au contraire, que toute la doctrine des chrétiens est véritable, qu'elle n'a rien de faux ni d'opposé à la vérité, puis il s'efforçait de montrer par plusieurs preuves qu'il en est ainsi. L'ayant enfin amené, après bien du temps, à se faire chrétien, il le baptisa, lui et ses enfants, et tous ceux qui étaient dans sa maison. Peu de temps après son baptême, il donna à l'évêque trois cents pièces d'or pour les pauvres, et lui dit : « Prends ces trois cents

» pièces, donne-les aux pauvres, et fais-moi par écrit la  
 » promesse que le Christ me rendra cela dans le siècle futur.»  
 L'Evêque ayant pris l'or, lui fit aussitôt un billet comme il le  
 voulait. Le philosophe vécut quelques années encore après  
 avoir reçu le saint baptême, et tomba dans une maladie mor-  
 telle. Se voyant près de mourir, il dit à ses enfants : « Lorsque  
 » vous ferez mes funérailles, mettez dans mes mains cet  
 » écrit, et inhumerez-le avec moi. » Quand donc il fut mort, ses  
 enfants exécutèrent ce qu'il avait ordonné, et l'inhumèrent  
 avec le billet. Le troisième jour après qu'il eut été inhumé,  
 le philosophe apparut à l'évêque Synésius, la nuit, pendant  
 qu'il reposait, et lui dit : « Viens au tombeau où je suis cou-  
 » ché, et prends ton billet, car j'ai reçu ce qui m'était dû,  
 » et il m'a été fait satisfaction, et je n'ai aucune réclamation  
 » à élever contre toi, et pour que tu sois plus sûr de la chose,  
 » j'ai souscrit de ma propre main. »

» Or l'évêque ignorait que le billet du philosophe eût été  
 inhumé avec lui. Le matin, il manda les fils d'Evagrius, et  
 leur dit : « Est-ce que vous avez mis quelque chose avec le  
 » philosophe dans son tombeau ? » Ceux-ci, croyant qu'il  
 leur parlait d'argent, répondirent : « Nous n'avons rien mis,  
 » seigneur, excepté le linceul. » — « Quoi ! donc ? n'avez-  
 » vous point enseveli avec lui quelque billet ? » Ceux-ci donc,  
 reprenant souvenir, car ils ignoraient qu'il leur parlât du  
 billet : « Oui, seigneur, répliquèrent-ils, car, en mourant,  
 » il nous donna certain écrit, et nous dit : Quand vous m'en-  
 » sevelirez, mettez-moi ce billet entre les mains, sans que  
 » personne en sache rien. »

» Alors l'évêque leur raconta le songe qu'il avait eu cette  
 nuit-là; puis, les emmenant avec les clercs et les principaux  
 habitants de la cité, il se rendit au tombeau du philosophe.  
 Ils ouvrirent ce tombeau, trouvèrent le philosophe là gisant,  
 et tenant entre ses mains le billet écrit par l'évêque même.  
 Prenant donc ce billet, ils l'ouvrirent et trouvèrent qu'il por-  
 tait ces mots récemment écrits de la main du philosophe :

*Moi, le philosophe Evagrius, au très-religieux seigneur, à l'évêque Synésius, salut. J'ai reçu la dette écrite sur ce billet, il m'a été fait satisfaction, je n'ai aucune réclamation à élever contre toi, au sujet de l'or que je t'ai donné, et que j'ai donné par toi au Christ-Dieu, à notre Sauveur. Ceux qui étaient là furent saisis d'étonnement, et, durant plusieurs heures, ne cessant de faire retentir ces mots: Kyrie, eleison (1), glorifièrent le Dieu qui opère des prodiges, et qui donne toujours à ses serviteurs une si large manifestation.*

» Le même seigneur Léontius assurait que le billet qui porte la souscription du philosophe subsiste aujourd'hui encore, qu'on le conserve dans le trésor de l'Eglise de Cyrène, et que, quel que soit le gardien préposé là au soin des vases sacrés, il est chargé de garder avec la plus grande attention cet écrit, puis de le livrer sain et sauf à son successeur (2). »

Le bibliothécaire Photius (3), et l'historien Evagrius le Scholastique ont écrit que l'on baptisa Synésius faible encore dans la croyance, mais qu'on avait l'espoir que la grâce de Dieu ne manquerait pas d'ajouter à tant d'autres vertus dont il était orné l'ineffable présent de la foi. En effet, disent-ils, Synésius ne fut pas plus tôt baptisé qu'il crut et professa la doctrine de la résurrection des corps, inadmissible récit, mais dont ne se prévaudront, pas sans doute, les lecteurs de M. Villemain, qui affirme que l'évêque garda les opinions du philosophe.

Il était trop pénétré de la sublimité de son état, le noble pontife, pour oser en aborder les fonctions avec l'empressement d'un indiscret néophytisme. Sept mois entiers séparèrent son ordination du premier acte qui constate l'exercice de sa dignité. Il avait voulu voir dans sa retraite si le sacerdoce, au lieu de le faire descendre des hauteurs de la philo-

(1) Seigneur, pitié.

(2) Joannis Moschi *Pratum spirituale*, cap. CXCV.

(3) *Biblioth.* n. XXVI.

philosophie, ne lui dresserait pas vers elle un degré d'ascension (1), et il était si préoccupé de cette pensée, qu'il écrivait à Olympeus : « J'en prends Dieu à témoin, j'eusse mieux aimé plusieurs morts que l'épiscopat ; mais puisque le Seigneur m'a imposé ce que je ne voulais pas, et non point ce que je voulais, je le prie, lui qui est l'auteur de cette nouvelle vie, d'en être aussi le guide, afin qu'elle me semble non point une descente de la philosophie, mais une ascension vers elle.

« En attendant, de même que s'il m'était arrivé quelque chose d'agréable, je t'en aurais averti, toi, la plus aimée de toutes les têtes, de même je te ferai part de mes ennuis, afin que tu me plains, et que si, après avoir envisagé l'affaire d'après ma nature, tu peux quelque chose, alors tu me révéles ton sentiment et me dises ce qu'il faut que je fasse. Je sens maintenant de loin cette fonction pénible, car m'y trouvant engagé déjà depuis sept mois, je vis éloigné de ceux dont je dois être l'évêque, attendant que j'aie parfaitement compris quelle est la nature de cet office, et, s'il est conciliable avec la philosophie, je m'en chargerai. Que s'il est contraire à mon genre de vie et à mes habitudes, quel autre parti me restera-t-il que de sortir d'ici et de naviguer tout droit vers l'illustre Grèce ; car, dès que j'aurai refusé l'épiscopat, il me faut renoncer aussi à la patrie, si je ne veux être le plus déshonoré et le plus exécré de tous les hommes en vivant assidument au milieu de gens qui me haïront (2). »

Dieu, qui a l'intelligence des cœurs et qui récompense les hommes de désir, ne manqua point à son ministre. Affermi par la grâce, Synésius marcha le front haut et le cœur dégagé dans les nouvelles routes que l'Eglise avait ouvertes devant lui. Les vieux évêques qui l'avaient demandé pour col-

(1) Εἰ γὰρ μὴ ἔρημος ἀποδιψήσας θεῶν, τότε γνώσονται τὴν ἱερωτικὴν οὐκ ἀπόβατον εὐσυνφροσύνης, ἀλλ' ἰκανοτάτην, *Epist.* XI.

(2) *Epist.* XCV.

lègue, se réjouirent de trouver en Synésius un modèle. Il sut toutefois, sans renoncer à ses goûts, les allier avec ses devoirs. On le vit associer dans une libre, mais sainte indépendance, la méditation des vérités métaphysiques à la sévère rigidité de la foi, la culture des arts et de la poésie à l'étude du code sacré, la douce amabilité du caractère aux nobles soins et à la majesté de l'épiscopat. Ce n'est plus un philosophe oisif et contemplatif, c'est un pontife de Jésus-Christ. Qu'on lise ses lettres, que l'on parcoure son histoire; tout vient rendre témoignage à la dignité de ses mœurs et à l'intégrité de sa foi.

D'une part, en effet, il ne se met plus en peine ni des honneurs ni du mépris des hommes (1); il rend grâces à ceux qui le persécutent, et il regarde comme un martyr pour lui-même les injures que l'on fait à Dieu (2). De l'autre, il enseigne qu'il faut repousser sans pitié ceux qui nuisent à l'Eglise, et il appuie son opinion sur un proverbe bien expressif: *Clarus clavo pellitur* (3); il extirpe dans la Ptolémaïde jusqu'aux dernières semences de l'Arianisme; il chasse de son diocèse les Eunomiens qui, sous prétexte d'affaires, étaient venus en Libye pour y répandre le venin de leur impiété (4). En face de tels faits et de tels souvenirs, tous retracés de la main de Synésius, comprendra-t-on que M. Villemain le loue d'avoir conservé dans cet état nouveau les habitudes de sa première vie, d'être resté indifférent à ces controverses de théologie si épineuses et si subtiles, dont le sacerdoce chrétien fatiguait l'esprit des peuples (5)? Et remarquez-le bien, le sacerdoce qu'on traite de la sorte était représenté alors par Athanase, par Chrysostome, par Augustin, par Jérôme, c'est-à-dire par les

(1) *Epist.* LVII, pag. 198.

(2) *Ibid.* pag. 197.

(3) *Epist.* XLV. Οἱ κατὰ τοὺς γὰρ κατὰ τοὺς λατρεύοντες.

(4) *Epist.* γ.

(5) *Mélanges*, *Ibid.*

plus hautes intelligences qui aient rayonné dans nos dix-huit siècles chrétiens ! Passons ; aussi bien ces lignes sont-elles déjà vieilles de date , et que savons-nous ? écrites peut-être sous une inspiration que l'on ne suivrait pas aujourd'hui.

S'il fallait entasser encore une fois des faits pour venger Synésius des éloges de son panégyriste , les faits viendraient en grand nombre à l'appui de notre assertion. N'est-ce pas dans un esprit de fermeté vraiment épiscopale qu'il propose de réadopter à la communion laïque les évêques qui se promenaient sans motif d'église en église , de province en province ? N'est-ce pas avec la pensée de maintenir l'intégrité de la hiérarchie que, dans l'exécution d'un ordre de Théophile, il frappe de malédictions terribles ceux qui oseraient parler contre l'obéissance due à l'Eglise (1) ? N'est-ce pas avec la même vigueur apostolique qu'il s'arme du glaive de l'excommunication contre le tyran de la Pentapole, et que, en tête de son clergé, il prononce contre lui cet effrayant anathème :

« A Andronicus et aux siens , à Thoas et aux siens , que nul temple de Dieu ne soit ouvert. Qu'on leur ferme tout lieu sacré , toute chapelle , toute enceinte religieuse. Le diable n'a point de part au paradis. S'il y entre en cachette , il en est chassé. J'engage tout particulier et tout magistrat à ne se trouver avec eux ni sous le même toit ni à la même table ; que les prêtres surtout ne leur adressent pas la parole , de leur vivant , et qu'après leur mort ils ne les accompagnent point. Que si quelqu'un méprise cette Eglise comme étant celle d'une petite ville , et si , ne croyant pas qu'il soit nécessaire de lui obéir , parce qu'elle est pauvre , il vient à recevoir ceux qu'elle a excommuniés , que celui-là sache bien qu'il déchire l'Eglise qui , suivant la volonté du Christ , doit être une. Celui-là , soit lévite , soit prêtre , soit évêque , nous le mettrons au rang d'Andronicus , et nous ne lui don-

(1) *Epist.* LXVII, pag. 216.

nerons point la droite , et jamais nous ne mangerons à la même table que lui (1). »

Sans doute , et Synésius l'avoue , cette sentence n'avait rien de politique , mais , de l'homme qui la proclame il y a loin , ce nous semble , à un *indifférent* ; il ne suffit pas du patriotisme que pouvaient inspirer à un Grec les vexations d'un barbare proconsul ; la foi même du chrétien devait être relevée par la sainte et généreuse liberté de l'évêque catholique.

A côté de ces traits où brillent la foi de Synésius , son respect pour la discipline , son zèle intrépide , on aime à retrouver son cœur si aimant , si généreux , si compatissant et si dévoué. Quelle grandeur il déploya dans les calamités de sa patrie !

La Cyrénaïque , ainsi que la Libye , avait été long-temps gouvernée par le préfet d'Egypte ; mais le commandement militaire varia dans les différents temps. D'abord , ce fut le même commandant pour l'Egypte et pour la Libye ; ensuite les fréquentes incursions des Barbares engagèrent à créer un duc particulier pour la Libye et pour la Cyrénaïque , et ce duc fut en même temps chargé du recouvrement des impôts. Le syrien Gennadius , revêtu de ce titre , s'était comporté avec justice et intelligence (2).

Andronicus lui succéda , après avoir acheté la recommandation des eunuques de la cour. Il était fils d'un pécheur de Bérénice (3), et ne s'étant avancé que par intrigues , il avait porté dans les grands emplois la bassesse d'esprit et la grossièreté qu'il tenait de sa naissance. Comme la conduite de son prédécesseur devait former un fâcheux contraste avec celle qu'il avait dessein de tenir , il tâcha de la noircir d'abord ; il voulut faire condamner Gennadius comme coupable de péculat , et fit mettre en prison un avocat parce qu'il refusait

(1) *Epist.* LVIII , pag. 203.

(2) *Epist.* LXXIII , pag. 221.

(3) *Epist.* LVII , pag. 197. — LVIII,

son ministère à cette odieuse accusation. Ses efforts furent inutiles ; il fallut laisser à Gennadius sa réputation d'intégrité ; mais Andronicus suivit sans honte et sans remords son penchant naturel à la rapine et à l'injustice. Il enlevait les deniers publics , et faisait mourir de faim dans des cachots les officiers chargés de les recueillir. Ce pays avait déjà beaucoup souffert ; Andronicus fut un autre fléau. Il inventait des supplices inouïs. Un scélérat nommé Thoas , qui, de geôlier était devenu receveur des impôts, lui servait de conseil. Ce Thoas fit un voyage à Constantinople, et , voulant perdre deux honnêtes citoyens de Cyrène, Maximinus et Clinias , il rapporta , à son retour , comme un secret fort important , qu'Anthémios , alors préfet du Prétoire , étant malade, avait été averti en songe qu'il ne guérirait pas qu'on ne fit mourir Clinias et Maximinus. Aussitôt Andronicus , affectant un zèle ardent pour la santé du ministre , fit pendre ces deux citoyens ; mais ce qui prouve dans son procédé moins d'illusion que de méchanceté , c'est qu'il ne les mit pas à mort sur-le-champ ; ils furent cruellement maltraités à plusieurs reprises ; c'était le passe-temps d'Andronicus ; il revenait à eux , lorsqu'il n'avait personne à tourmenter (1).

Ce commandant inhumain n'était redoutable qu'aux peuples ; il n'avait ni courage , ni expérience militaire. Les Ausuriens entrèrent dans le pays , ruinèrent les villages , et osèrent même attaquer les villes. Quatre centuries auraient suffi pour leur résister, mais les soldats désertaient et laissaient la province sans défense. Le mépris que les Ausuriens avaient pour Andronicus et pour ses troupes était tel que leurs femmes mêmes prirent les armes ; elles vinrent partager avec leurs maris l'honneur et le butin. Les barbares traversèrent les montagnes , se rendirent maîtres des forteresses , emmenèrent cinq mille chameaux chargés de butin , et

(1) *Epist.* LXXIX.



un nombre de prisonniers trois fois plus grand que n'était le leur.

Synésius tâchait de protéger la province contre la cruauté du commandant et des barbares. Il armait les habitants, donnait les ordres, distribuait les postes et faisait les fonctions de général. Il implora le secours d'Anthémios, afin de réprimer le tyran; il demanda l'exécution de la loi qui excluait du commandement dans les provinces ceux qui y étaient nés ou établis. Il menaça d'excommunication Andronicus; les prélats de la province obtinrent un délai en faveur de ce méchant homme, qui promit tout ce qu'on voulut, et ne tint aucune de ses promesses. Andronicus continua de proscrire, de piller, de faire périr les citoyens. Il fit mourir Magnus, un des principaux, des plus vertueux habitants de la Cyrénaïque, et dont les grands biens étaient le seul crime. Enfin, Synésius lança la terrible excommunication. Andronicus put encore se soutenir quelque temps, malgré la droiture d'Anthémios. Toujours d'intelligence avec les corrupteurs dont ils étaient pensionnaires, les eunuques de la cour fermaient toutes les avenues à la vérité. On ne pouvait se plaindre impunément, et si l'extrême nécessité forçait les sujets à porter leurs gémissements au pied du trône, ils étaient épuisés par les frais de ces députations éloignées, souvent inutiles et toujours ruineuses. La cour cependant finit par ouvrir les yeux. Synésius eut recours à Troilus (1), qui obtint que la province fût délivrée de ce monstre. Andronicus fut destitué de sa charge; on établit une commission pour lui faire son procès. Synésius alors se conduisit tout autrement que les amis d'Andronicus; ceux-ci s'éloignèrent, l'évêque se rapprocha de lui. « C'est, disait-il, c'est le caractère de l'Eglise, d'abaisser les superbes, et de relever ceux qui sont abattus (2). » Il le sauva de la condamnation qu'il méritait;

(1) *Epist.* LXXIII.

(2) *Epist.* LXXXIX.

il l'assista dant sa misère , et par cette charité vraiment épiscopale , il offensa même quelques personnes puissantes, que la vengeance animait à poursuivre la punition du criminel.

Jean, appuyé du crédit de l'eunuque Antiochus, alors tout puissant à la cour , prit la place d'Andronicus. C'était un fanfaron , qui , après plusieurs bravades, se cacha à l'arrivée des Ausuriens. Lorsqu'il les crut retirés , il revint se mettre à la tête des troupes , et s'enfuit dès qu'il aperçut les ennemis (1). Synésius , né pour réparer les fautes de la cour , se chargea encore de la défense du pays. Il n'avait rien à espérer des troupes réglées ; c'était un corps de Marcomans auxiliaires, énervés par la chaleur du climat, et conduits par un lieutenant sans courage et sans honneur , nommé Chilas , qui ne devait sa fortune qu'au honteux talent de séduire les femmes , et de fournir aux débauches du général (2). L'évêque fit forger des armes ; il se mit à la tête des habitants. Il paraît qu'on lui faisait un reproche d'entreprendre un métier si peu conforme au caractère de son emploi ; il s'en justifiait par la nécessité. « Quoi ! disait-il, on ne nous permet donc que de mourir et de voir égorger notre troupeau ? »

Enfin, la Pentapole respira sous le commandement d'Anysius. Il était jeune , mais plein de sagesse et de courage. Il commença par arrêter les pillages des soldats et des officiers. Vigilant , juste , pieux , mettant en Dieu sa confiance, incorruptible , il rejetait même les présents qu'il pouvait légitimement accepter. Les Ausuriens entrèrent dans le pays avec mille chevaux. Anysius trouvait un nombre suffisant de troupes , mais il comptait peu sur leur valeur. Il ne fit usage que de quarante soldats , que Synésius appelle Unnigardes. On

(1) Dans une lettre à son frère , la CV du recueil , Synésius fait un plaisant récit de toutes les lâches fourberies de ce soldat Phrygien.

(2) *Epist.* CX.

ne les connaît que par la bravoure qu'ils montrèrent sous la conduite d'Anysius. A la tête de cette petite troupe qu'il animait par son exemple, il voltigeait dans toute la province, et se trouvait toujours où paraissait l'ennemi. Il battit trois fois les barbares, leur tua plus de huit cents hommes, les chassa du pays et les empêcha d'y rentrer (1). S'il eût eu seulement deux cents soldats aussi vaillants, dit Synésius, il eût porté la guerre chez les Ausuriens, et leur eût arraché les prisonniers qu'ils tenaient dans les fers (2).

Un si bon commandant méritait d'être continué dans sa charge, et la province le demandait avec instance, mais la cabale l'emporta. Au bout d'une année, il fut remplacé par un vieillard infirme, nommé Innocentius. Les Ausuriens revinrent dans la Cyrénaïque. Ils y firent d'effroyables ravages, et, s'étendant du côté de l'Égypte, portèrent la terreur jusque dans Alexandrie.

Marcellinus eut plus de succès, l'année suivante, 413. Il défit les Ausuriens dans un grand combat, et délivra les villes qu'ils tenaient assiégées. Au sortir de sa charge, il fut accusé; mais le pontife, qui avait sauvé du péril le coupable Andronicus, se porta avec beaucoup plus d'ardeur à défendre la probité de Marcellinus (3).

Tout cela se passait de la fin de 410 à l'an 413, suivant les calculs de Tillemont (4). Ce fut dans cet intervalle, et la première année de son épiscopat que Synésius écrivit à Théophile d'Alexandrie, au sujet d'Alexandre, évêque de Basinopolis en Bithynie. Cet Alexandre, qui était de Cyrène, et

(1) *Epist.* LXXVIII.

(2) *Syn.* pag. 305.

(3) L'histoire de ces gouverneurs de la Cyrénaïque occupe une grande place dans les *Lettres* de Synésius; le tableau raccourci que nous venons d'en présenter est emprunté presque littéralement à l'*Hist. du Bas-Empire*, par Le Beau, livre XXIX, chap. XLII.

(4) *Mém.* tom. XII, pag. 726.

d'une famille sénatoriale , avait passé par la vie monastique, avant d'arriver au sacerdoce , et avait été fait évêque par Jean Chrysostome. Quand une étrange persécution vint s'acharner à ce noble pontife , Alexandre fut du nombre de ceux qui lui demeurèrent fidèles. Il se vit contraint de quitter son diocèse , et se retira à Ptolémaïs. Synésius trouva qu'on était loin d'avoir pour Alexandre les égards obligés ; quelques prêtres n'eussent pas même voulu le recevoir chez eux , de peur de violer les canons de l'Eglise , et ils avouaient néanmoins ne pas savoir quelle était la faute du pontife. Comme Synésius était peu instruit encore des choses ecclésiastiques , il n'osait pas blâmer ces prêtres , mais il ne les imitait pas non plus. Ainsi , pour ne point violer ce qu'on lui disait être une règle canonique , il ne le recevait pas à l'Eglise , et ne communiquait point avec lui à l'autel. S'il le rencontrait en se rendant à l'Eglise , il détournait les yeux pour ne pas le voir , ce qu'il ne pouvait faire néanmoins sans rougeur au front , mais dans sa demeure épiscopale , il le recevait avec tous les honneurs dus à son rang. Il agissait ainsi par un naturel penchant à la douceur , par une inclination qu'il ne pouvait plier aux lois de l'Eglise. Toutefois , cette lutte le brisa , et il écrivit à Théophile pour savoir s'il devait ou non traiter Alexandre en évêque. Ce doute de Synésius , qui avait toujours vécu sous Théophile , et qui témoigne pour lui une religieuse déférence , nous révèle un caractère d'une grande équité ; il savait bien quelle avait été l'animosité de Théophile contre Chrysostome , et il ne l'en appelle pas moins le bienheureux Jean , « car il faut , dit-il , que nous honorions la mémoire d'un homme mort ; toute haine s'abdicque avec cette vie (1). »

Théophile ne jugea pas à propos de répondre à cette missive , ni à une seconde lettre que Synésius lui écrivit sur le même sujet. Il lui rendait compte , dans celle-ci , de diverses

(1) *Epist.* LXVI.

commissions que Théophile lui avait données pour la Pentapole.

La première concernait l'Eglise de Palébisca et celle d'Hydrax, bourgades situées sur la frontière des déserts de Libye. Théophile désirait que Synésius mit un évêque à Palébisca, et voulait ainsi arracher ces deux bourgades à la dépendance de l'évêque d'Erythre. Synésius, s'étant transporté sur les lieux, assembla le peuple, leur remit les lettres de Théophile, et leur voulut persuader d'élire un évêque; mais il ne put, malgré ses efforts, triompher de l'affection que le clergé et le peuple de Palébisca avaient pour Paulus, évêque d'Erythre, duquel ils dépendaient. Ainsi, cette bourgade, comme celle d'Hydrax, demeura soumise à l'évêque d'Erythre (1).

La seconde commission de Théophile concernait un différend qui avait été poursuivi entre l'évêque d'Erythre et celui de Dardanis, au sujet d'une ancienne forteresse située sur les confins de ces deux diocèses. Synésius accommoda les parties, en amenant Dioscorus, évêque de Dardanis, à vendre à Paulus d'Erythre cette forteresse et toutes les terres qui s'y trouvaient annexées (2).

La troisième commission de Théophile était relative à un démêlé survenu entre deux prêtres, l'un nommé Jason, et l'autre Lamponianus. Celui-ci avoir reçu quelques injures de son collègue, et l'avait frappé. Il en témoigna son repentir par des larmes, et Synésius le sépara de la communion de l'Eglise, le renvoyant à la chaire pontificale, c'est-à-dire à Théophile, et déclara seulement que tout prêtre serait admis à lui donner la communion, s'il se trouvait en danger de mort (3).

Anysius avait protégé la Pentapole, tant qu'il y était de-

(1) *Epist.* LXVII.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*

meuré , mais , lorsqu'il ne fut plus là pour la défendre, elle fut envahie et sillonnée par les hordes barbares. Synésius , qui fut assiégé dans Ptolémaïs , ou qui du moins s'attendait à voir la cité pressée entre les rangs ennemis , écrivit alors cette lamentable élégie sur le triste état et sur la ruine entière de la province.

« Je ne sais ce qu'il faut dire des calamités que nous avons sous les yeux , car ils n'ont pas le temps de discourir , ceux qui sont dans la nécessité de pleurer , et ils ne sauraient trouver un langage en harmonie avec les choses. Quelques-uns même , frappés de la grandeur des maux présents , ont perdu la faculté de pleurer. Mais comme Dieu comprend ceux qui pleurent , et qu'il faut que ceci soit connu de ceux qui gouvernent l'empire romain , écris , autant que tu le peux , aux personnes capables d'en parler dans le conseil impérial. Fais en sorte que quelqu'un leur annonce au plus tôt que la Pentapole , il y a trois jours seulement , était encore une excellente possession , et que si elle le cédait aux autres en puissance , elle les surpassait toutefois en intentions bienveillantes. Ils le savent bien , ceux qui se sont appliqués avec soin au maniement des affaires publiques , et j'en suis tout-à-fait persuadé lorsque j'apprends que le grand Anthémius tient parmi eux le premier rang. Il sait donc , lui , combien dans tous les temps et surtout dans ceux-ci , où il s'est trouvé tant de tyrans , nous avons été , sans tergiversation , dévoués à l'empereur. Jusqu'à ce jour , hier et avant-hier , la Pentapole est restée au pouvoir des Romains , qui , ayant perdu cette nation , ne l'ont pas comptée dans leurs préfectures.

» C'en est fait maintenant de la Pentapole , c'en est fini d'elle. Depuis sept ans déjà elle souffrait d'étranges douleurs , mais pareille à un animal qui se meurt difficilement , elle recueillait et ramassait un dernier souffle. Bénie soit la mémoire d'Anysius , car il a ajouté une année au temps de la Pentapole , en employant les boucliers de tous , et avec op-

portunité les mains des Unnigardes ! Par là le mal a été différé de quelque temps, et toute leur multitude n'a point couru encore à travers le pays. Ils se sont appliqués au brigandage, fuyant et revenant. Mais depuis qu'ils se sont battus trois fois en bataille rangée, ils ont changé d'avis ; tantôt leurs cavaliers occupent la campagne, tantôt ils tiennent nos soldats prisonniers dans leurs murailles, dispersés çà et là, calamité qui remonte à Céréalis, et ils ne peuvent être utiles les uns aux autres, parce qu'ils ne sont pas réunis. Ainsi les affaires des ennemis sont brillantes. Eux qui, l'an passé, étaient agiles et dispos à la fuite, les voilà maintenant assiégeurs de villes ; et après qu'ils ont renversé les murs des bourgs, ils mettent de nombreuses armées autour des villes. Quelle entreprise ne leur réussit pas ? Les Ausuriens ont revêtu les cuirasses des cavaliers thraces, non pas par besoin, mais pour se moquer de cet objet. Ils se sont ensuite servis des houcliers des Marcomans. La légion romaine en est réduite à ses soldats armés à la légère, et qui n'ont dû leur salut qu'à la pitié de l'ennemi. Je pleure sur de tels hommes, je ne leur reproche pas leur malheur. Que pouvaient contre une foule beaucoup plus nombreuse les Unnigardes qui avaient affaire par détachements à une masse compacte ? Ainsi donc, autant qu'il a plu à Dieu, et qu'il a dépendu de leur force et de leur habileté dans les armes, ils sont sains et saufs. Quant aux chefs, quel grand mal pouvaient-ils faire à un ennemi contre lequel ils ne menaient pas volontiers leurs soldats, les retirant aussitôt, s'ils se lançaient comme des chiens timides, et les rappelant déjà avant qu'ils fussent rassasiés de la course et d'une féroce tuerie ?

» Du reste, il faudrait aux Unnigardes une queue d'armée et des troupes rangées en bon ordre, car il est nécessaire, je le crois, que, semblable à une forte épée, la plus vive portion de la phalange soit en avant, et que la plus vigoureuse survienne ensuite, car la plaie pénètre ainsi plus profonde. En un mot, ils sont trop peu nombreux pour pouvoir soutenir

cette guerre , qui ne saurait même se faire aisément dans nos contrées. Si quelqu'un n'envoie pas les Unnigardes contre l'armée des ennemis , il faudra lui opposer quatre centurries ; ou plutôt , il fallait ce nombre-là , il fallait un chef , avant que nous fussions entièrement perdus , avant que les affaires de l'ennemi en fussent venues à ce degré de force.

» Dans cette dernière guerre, des femmes même ont combattu. J'ai vu, j'ai vu souvent une femme porter le glaive tout à la fois et allaiter son enfant. Qui donc ne regarderait pas comme heureuse une guerre où se trouve tant de sécurité ? J'ai honte d'avoir craint pour moi , pour les temps , pour la république. Oh ! la fierté de ces anciens Romains qui triomphaient partout , qui unissaient par leurs trophées les terres éloignées les unes des autres , et qui maintenant sont en danger de se voir arracher par une nation malheureuse et nomade les villes de la Grèce , celles de la Libye , et l'Alexandrie d'Egypte ! Ce qui regarde l'or , a , sans doute , beaucoup d'importance , mais il n'y a pas moins de gloire à savoir rougir et à tenir quelque compte de l'honneur.

» Oh ! avec quelle audace ils ont embrassé tout le pays ! Nulle montagne ne leur a été inaccessible , nulle citadelle n'a été assez forte contre eux. Ils ont parcouru toute la province , ils l'ont fouillée tout entière ; ils ont asservi tous les âges. J'entends des historiens grecs de jadis disant qu'on laissait les femmes et les enfants pour témoignages des dévastations , mais il est arrivé bien autre chose à la Pentapole. Et quelle possession plus belle pour un Ausurien qu'une femme et un enfant : celle-là , afin qu'elle enfante ; celui-ci , afin que , une fois grandi , il aille au combat , car les Ausuriens sont plus portés pour ceux qu'ils nourrissent que ne le sont les parents ?

» Oh ! la misérable colonie que nous étendons ! La jeunesse est emmenée captive pour augmenter les armées ennemies. Ce peuple viendra un jour hostile contre la terre qui le porta. Le jeune homme ravagera le champ que tout



petit encore il cultivait avec son père. Il est maintenant en route , maintenant on l'emmène ; maintenant la jeunesse de la Pentapole est encore dans les fers. Nul ne s'arme pour la sauver , nul ne peut la secourir , et ils ne le permettent pas ces Alexandrins qui , par un triste sort de la Pentapole , ont combattu sur son territoire. Pourquoi accuserait-on l'innocent , celui à qui une extrême vieillesse et une continuelle maladie ont valu son pardon ? Il eût été facile , en ayant de bons chefs , de punir de son impiété une insolente armée contre laquelle Dieu était irrité. Quelle chose sainte , quel lieu sacré ont-ils épargné ? N'ont-ils pas , en plusieurs endroits du territoire Barcéen , fouillé des tombes récentes ? N'est-ce pas par eux que dans toute l'Ampélis , qui est en notre pouvoir , toutes les églises ont été incendiées et ruinées de fond en comble ? N'ont-ils pas dressé , pour se partager les viandes , nos tables sacrées comme les tables profanes ? Et les vases mystiques qui servaient aux sacrifices publics , aux libations saintes , n'ont-ils pas été emportés pour le culte des démons dans un culte ennemi ? Qu'y a-t-il de leurs actes que puisse entendre une oreille pieuse ? Et , en effet , celui qui voudrait dire combien de forteresses ils ont démolies , combien de meubles , d'ustensiles ils ont emmenés , combien encore de brebis et de bœufs , étant échappés à la proie des Barbares , furent cachés dans les creux des montagnes , celui-là , en énumérant de tels maux , ne manquerait pas d'être accusé de minutie. Au reste , ils ont emmené du butin pour la charge de cinq mille chameaux. Ils reviennent en nombre triple , augmentés qu'ils sont par la foule des captifs. La Pentapole est morte , elle est éteinte , elle a pris fin , elle est tuée , elle a péri ; elle ne vit plus ni pour nous ni pour l'empereur. On ne peut même appeler possession de l'empereur une chose qui ne lui est d'aucune utilité. Quel fruit retirer du désert ?

» Il ne me reste pas de patrie à fuir , moi ; c'est par le manque seul de navire que je ne vogue point encore en pleine

mer, que je n'aborde point dans quelque Ile. Je me méfie de l'Égypte, car le chameau peut y arriver, chargé d'un soldat Ausurien. J'habiterai donc dans les Iles; je vivrai pauvre, de riche que j'étais, et je serai étranger, plus méprisé qu'un citoyen de Cythère, car j'ai cherché avec curiosité, et je vois que Cythère est au-delà de la Pentapole. C'est là peut-être que me portera le vent du midi; c'est chez eux que je vivrai étranger, fugitif, et si j'ose dire quelque chose de ma noblesse, ils ne me croiront pas. O Cyrène, dont les tables publiques font remonter mon origine jusqu'à la race des Héraclides, car je ne suis point un insensé lorsque, aux yeux de ceux qui savent, je pleure sur ma noblesse venant de là! O tombeaux, tombeaux Doriques, où je n'entrerai point! O malheureuse Ptolémaïs, dont j'aurai été le dernier pontife! Mais tant de calamité pèse trop sur mon âme. Je ne puis en dire davantage; les larmes retiennent ma langue; je suis tout entier à cette pensée qu'il me faut laisser le sanctuaire. Je devrais fuir d'ici et m'embarquer; mais quand on m'appellera sur le navire, je demanderai que l'on attende un peu, car j'irai d'abord au temple du Seigneur, puis je ferai le tour de l'autel, je baignerai de mes pleurs l'auguste pavé, et je ne m'éloignerai pas que je n'aie baisé cette porte et ce trône. Oh! combien de fois j'appellerai Dieu, et retournerai la tête! Oh! combien je jetterai les mains sur les barreaux! Mais c'est quelque chose de fort et de violent que la nécessité. Je désire accorder à mes yeux un sommeil qui ne vienne pas interrompre le bruit de la trompette. Jusques à quand me tiendrai-je debout sur les remparts? Jusques à quand défendrai-je les passages de nos tours? Je suis fatigué à force de placer des sentinelles nocturnes, et de garder à mon tour ceux qui me gardent moi-même. Moi qui souvent jadis passai des nuits sans sommeil, afin d'espier le lever des astres, je suis ennuyé maintenant de veiller pour nous défendre des incursions ennemies (1). Nous dormons les moments

(1) Le texte présente une antithèse et une allitération que le fran

que nous mesure l'eau de la clepsydre, et ma part de sommeil m'est enlevée souvent par la sonnette vigilante. Si je ferme un instant les yeux, oh! dans quels tristes songes viennent me jeter les soucieuses pensées du jour! la cessation du travail chez les autres, c'est le commencement du travail chez moi. Nous fuyons; nous sommes saisis, nous sommes blessés, chargés de liens et vendus. Combien de fois je me suis réveillé content, parce que j'avais laissé mon maître! combien de fois je me suis réveillé hors d'haleine, tout mouillé de sueur; cessant tout à la fois et le sommeil, et la course par laquelle je m'efforçais d'échapper à un ennemi armé! C'est pour nous seuls qu'Hésiode ne dit rien, quand il réserve l'espérance dans un tonneau, car tous nous sommes tremblants et sans espoir.

Cette vie passée en proverbe, cette vie où l'on ne vit pas n'est autre chose, mes auditeurs, que celle que nous menons. Que tardons-nous? Qu'attendons-nous encore? La Pentapole est maudite de Dieu; nous sommes livrés aux châtimens. Le mal le plus affreux, ce ne sont pas les sauterelles, mais c'est le feu qui, même avant les ennemis, a dévoré les blés de trois villes. Quelle sera la fin de nos calamités? Si les îles en sont exemptes, moi, dès que la mer sera calme, je m'embarquerai, mais je crains que le mal ne me prévienne, car il est proche le jour fixé pour l'incursion, le jour annoncé, dit-on, par un message ailé, qui conduit l'armée ennemie. C'est ce temps-là surtout qui exigera que les prêtres courent aux sanctuaires de Dieu, puisque le danger se trouvera près de la ville.

» Pour moi, je resterai à mon poste, dans l'église; je placerai devant moi les sacrés vases d'eau lustrale; j'embrasserai les saintes colonnes qui soutiennent la table et l'éloignent du contact de la terre. Là, je m'assiérai vivant, là je tom-

çais ne peut rendre. *Ἐπιτολαῖς*, le lever des astres; *ἐπιβολαῖς*, les incursions de l'ennemi.

berai mort. Je suis ministre de Dieu , et peut-être faut-il que je lui fasse l'oblation de ma vie. Le Seigneur sera attendri de voir souillé du sang d'un pontife un autel où on ne lui offre point de sang (1). »

Voilà de la véritable éloquence et un généreux amour de la patrie. Synésius n'avait pas attendu l'heure suprême , et il était près du moment où les Barbares se mirent à sillonner la Cyrénaïque. Il écrit de pressantes lettres à Théophile (2), à Evoptius ; il fait fabriquer des lances , forger des épées , des boucliers, des bâches et des massues (3). Il n'appréhende pas la mort , pourvu qu'il voie la patrie reprendre son ancien lustre (4) ; il veut combattre comme s'il devait mourir, mais il ne doute pas qu'il ne doive survivre , car il descend des Lacédémoniens , et il sait, dit-il , la lettre des magistrats à Léonidas : *Qu'ils combattent comme devant mourir , et ils ne mourront pas* (5).

Il comble d'éloges ces prêtres Auxidites qui , voyant les soldats se cacher dans les creux des montagnes , s'étaient mis à la tête des paysans , les avaient guidés contre l'ennemi , et , après des prières adressées au Seigneur , avaient élevé un trophée dans la vaste plaine de Myrsinitis , où le diacre Faustus tua avec une pierre un Barbare qu'il dépouilla de ses armes , pour frapper à mort d'autres soldats , car il n'était pas armé , le courageux lévite. « Quant à moi , disait Synésius , je couronnerais volontiers et je proclamerais tous ceux qui succombèrent en cette circonstance (1). » Il ne se bornait point à une facile admiration. « Ne cessons-nous

(1) Pag. 304-304.

(2) *Epist.* LXIX.

(3) *Epist.* CVIII.

(4) *Epist.* CVII.

(5) *Epist.* CXIII.

(6) *Epist.* CXVII. Synésius avec tout cela , reconnaît que les Clercs ne doivent pas prêter leurs bras à la justice , et qu'ils doivent se borner à la prière. *Epist.* CXX

pas de nous occuper de futilités, disait-il encore ? N'aurons-nous pas enfin un peu de sagesse, et n'irons-nous pas, après avoir réuni les laboureurs qui travaillent la glèbe, nous opposer aux ennemis, défendre nos enfants, nos femmes, notre pays, les soldats eux-mêmes ? Moi, c'est au moment de monter à cheval que j'écris cette lettre, car j'ai formé des cohortes et des chefs de cohortes avec les hommes qui se trouvaient là présents (1). » Il n'a pas assez de regrets pour la belle jeunesse perdue dans les combats, pour ce gracieux printemps de l'année, et quand l'amitié lui demande des vers au milieu de ces désastres, il répond : « Si tu veux les poèmes que tu m'as demandés, et je n'y vois de bon que le sujet, prie pour que les Cyrénéens respirent un peu de leurs fatigues sous les armes ; car, dans l'état où nous sommes à présent, il ne m'est pas loisible de tirer des livres de mes coffrets (2). »

De trois enfants qu'avait eus Synésius, il ne lui en restait qu'un lorsqu'il écrivit à son frère la lettre LXXXVIII<sup>e</sup>, lettre relative aux déplorables calamités de la patrie et à ces assauts ennemis qui souvent par mois le poussaient aux remparts, lui, évêque, comme s'il eût été mis en place pour combattre, dit-il, et non pas pour prier. On voit, par la lettre CXXVI<sup>e</sup>, qu'il ne tarda point à perdre son dernier fils. Mais il dut le perdre peu de temps avant que Ptolémaïs fût pressée par les rangs ennemis, car dans la lettre CVII<sup>e</sup> il recommande ses enfants à son frère. Nous ne savons à quelle époque il mourut lui-même, et c'est une destinée touchante que celle de ce noble pontife qui disparaît mystérieusement derrière les ruines d'un pays qu'il a défendu jusqu'au bout. Toutefois, on ne peut différer sa mort au delà de l'année 430, puisque son frère Evoplius, qui lui succéda sur le siège de Ptolémaïs, assistait en cette qualité au concile

(1) *Epist.* CXXV.

(2) *Epist.* CXXX.

SYNÉSIUS.

d'Ephèse en 431 (1), et y fut député avec d'autres évêques pour défendre la cause de la foi et l'innocence de saint Cyrille.

Synésius avait une sœur nommée Stratonice, et pour laquelle il professait une tendre amitié. Un jour, on lui annonça qu'elle souffrait des yeux, et ce fut aussitôt une lettre d'aimables reproches. Pourquoi apprenait-il par d'autres que par elle ce qui la concernait? Pourquoi, si elle ne venait pas lui rendre visite, ne lui écrivait-elle pas, du moins (2)? Il avait poussé plus loin encore l'amitié pour elle, comme on le voit par sa lettre à Nicandre :

« Ton illustre épigramme, — car comment ne serait point illustre ce qu'a vanté le grand Nicandre, — l'épigramme :

C'est le portrait de la belle Cypris ou de Stratonice.

tu sais parfaitement que je l'écrivis un jour au sujet de ma sœur, et tu as pu comprendre cela à mes vers. Cette sœur, la plus chère des sœurs, et pour qui j'ai voulu une statue et des vers, elle est l'épouse de Théodose, garde-du-corps de l'empereur, lequel, en raison de ses longs services et de son zèle assidu, mérite depuis bien du temps la première place; mais la brigue est plus puissante que les années. Tâche donc de lui être utile en ce point, comme aussi dans ses causes, s'il en a quelques-unes auprès d'Anthémios. Que le grand Nicandre lui devienne de quelque secours (3). »

C'est dans les *Lettres* de Synésius qu'il faut étudier le noble caractère et la belle ame de cet ingénieux écrivain, de ce dévoué pontife. On y voit à chaque page une nature élevée, un esprit aimable et fin, mais ce qui s'y fait jour principalement, c'est un grand amour de la philosophie, un goût déclaré pour les lettres, un continuel désir d'indépendance et

(1) *Concil.* tom. IV, pag. 285.

(2) *Epist.* VII. — (3) *Epist.* LXXV;

de vie libre. Il se complait dans un doux *rien faire*, et témoigne de la mauvaise humeur quand on le dérange, quand on l'arrache à ses loisirs philosophiques. C'est une sorte de paresse friande, qui n'est point sans un peu de mignardise et d'afféterie, et qui nous rappelle Sidoine par bien des endroits.

Evoptius lui avait donné, dans une lettre, quelques détails sur ce qui se passait à Cyrène. Le poète, se trouvant bien de son éloignement, ne prêtait qu'une paresseuse oreille à toutes ces causeries fraternelles. « Je ne veux rien avoir à faire avec aucun de ces gens-là, répondait-il; les inclinations nous ont séparés avant que nous fussions séparés par les lieux. Au reste, je m'afflige sur l'illustre sol de Cyrène, qu'avaient autrefois les Carnéades et les Aristippe, et que possèdent maintenant les Jean et les Jules, avec lesquels je n'ai pu vivre, et loin de qui je me trouve bien. Mais toi, ne m'écris plus dorénavant sur aucune des choses qui se passent là, et ne me recommande point ceux qui ont des procès, car désormais je ne me remuerai pour aucun d'eux. Je serais très-malheureux, en vérité, si, me voyant privé des biens de ma chère patrie, il me fallait prendre part à des contentions et à des affaires qui m'arracheraient au repos de la philosophie, et si, ayant renoncé à toute occupation pour embrasser la pauvreté comme un gain, je travaillais gratuitement aux embarras d'autrui (1). »

Ces goûts paisibles et contemplatifs, il les avait toujours sentis et écoutés; ils le prirent au berceau et l'accompagnèrent jusqu'à la tombe. « Pour moi, ajoute-t-il, dès l'enfance il me vint en l'idée que le repos est une chose divine, ainsi que la tranquillité de la vie. C'est un état qui convient aux natures divines, a dit quelqu'un; un état qui nourrit l'âme, et qui unit à Dieu le possesseur de cette tranquillité (2). »

(1) *Epist.* L.

(2) *Epist.* LVII.

Ainsi, dans son enfance, dans sa jeunesse, quand il eut atteint déjà l'âge viril, Synésius ne se mêla en rien au tracas des affaires, et il put conserver à l'abri des flots le paisible calme de son esprit. Donc jusqu'à l'époque de son épiscopat, il vécut libre au milieu du monde comme dans une sorte d'enceinte sacrée, partageant sa vie entre la prière, les livres et la chasse, car, pour que l'esprit et le corps se portent bien, dit-il, il faut travailler et prier (1).

Néanmoins il sut, à l'heure venue, se montrer homme d'action et de courage. Nous l'avons vu chargé d'ambassades; nous l'avons suivi dans un épiscopat fort occupé et dans cette généreuse lutte pour sa ville assiégée. Il comprenait à merveille la dignité pontificale, et, sans condamner les évêques qui s'immisçaient au choses mondaines, il disait toutefois qu'il faut au prêtre le repos et la contemplation philosophique. Il ne se sentait pas, lui personnellement, la force de servir deux maîtres, et admirait ceux qui pouvaient le faire. Synésius pensait aussi très-sagement sur la délimitation du pouvoir civil et du pouvoir religieux; il ne voulait pas d'un mélange qui finit par altérer l'une des deux puissances. « Tu as besoin d'un protecteur ? va trouver le dépositaire des lois de la République. — Tu as besoin de Dieu en quelque chose ? va au prêtre de la cité. » Et plus loin : « De même que je n'ai pas été philosophe public, que je ne me suis pas montré sur les théâtres, que je n'ai point ouvert d'école, — que néanmoins j'étais alors philosophe, et puissé-je l'être aujourd'hui encore; — de même je ne veux pas devenir évêque public. Tout homme ne peut pas tout (2). »

Son âme affectueuse et bonne s'épanche à travers toutes ses lettres, soit qu'il s'attriste de la mort de ses enfants et se plaigne à sa chère Hypatia (3), soit qu'il prenne la défense

(1) *Epist.* LVII.

(2) *Epist.* LVII, pag. 200.

(3) *Epist.* X.



de quelque malheureux (1), soit qu'il rappelle à son devoir quelque prêtre égaré de la bonne route (2), soit qu'il traite d'affaires, soit qu'il échange des causeries avec son frère, ou de simples politesses avec des amis et des lettrés. Il a le droit de dire à Olympius : « Tu pourras trouver beaucoup d'hommes meilleurs que Synésius, mais des hommes qui aiment plus, tu n'en trouveras pas (3). »

L'une des plus curieuses lettres de Synésius et des plus spirituelles aussi, c'est la quatrième, dans laquelle il raconte une tempête qu'il avait essuyée en revenant d'Alexandrie, où était son frère Evoptius. La peinture de l'équipage, celle des matelots qui sont tous plus ou moins disgraciés de la nature et s'appellent par des sobriquets en rapport avec leurs infirmités; ce pilote juif qui, par une rigide observation de la Loi, abandonne le gouvernail la veille du samedi, après le coucher du soleil, et, malgré toutes les menaces, ne se remet à l'œuvre que vers minuit, quand le navire est près de sombrer, mais toutefois se croit obligé de dire qu'il lui est permis de reprendre le gouvernail, parce qu'il y a danger de mort pour les passagers; cet état de trouble et d'appréhension, d'espérance et de joie, l'abordage enfin, puis la description des lieux où l'on est forcé de relâcher, et des habitants, des femmes qui accueillent l'équipage, tout cela constitue un drame saisissant et original. Synésius ne fut pas exempt de crainte, au milieu de l'effroi général; il redoutait le sort d'Ajx :

Qui périt pour avoir bu l'onde salée,

et, avec ce souvenir d'Homère, il appréhendait que le trépas dans les flots ne fût réellement la mort de l'âme. Ce trait nous montre où il en était de l'idée religieuse.

(1) *Epist.* XXIX, CLIV.

(2) *Epist.* XII.

(3) *Epist.* XCVL

La correspondance de Synésius nous paraît être pour les Grecs ce que fut pour les Latins celle de Sidonius ; ces deux écrivains présentent d'étonnantes ressemblances , mais le goût est plus pur chez l'évêque de Ptolémaïs. Du reste , tous deux reviennent fréquemment au culte des lettres et de la philosophie ; ce sont des sujets qui les préoccupent. Nous voyons que les contemporains de Synésius, comme ceux de Sidoine , se lisaient les missives des hommes quelque peu écrivains , et en raffolaient d'admiration. Il y a parmi les correspondants de Synésius un avocat nommé Pylémènes , qui était d'Héraclée , et qui avait un talent distingué ; Synésius échangeait avec lui d'intimes rapports ; eh ! bien , il va jusqu'à lui dire : « Maintenant , Pylémènes est célèbre dans nos cités , Pylémènes , le démiurge d'une lettre divine (1). » Mais , il faut ne pas l'oublier , Synésius cherchait à trouver quelques âmes d'élite , et à les introduire dans sa solitude , où il avait la philosophie pour aide , mais où il n'avait aucun homme , car en Libye jamais il ne lui était arrivé d'ouïr , disait-il , une voix philosophique , excepté l'écho répondant à la sienne. Toutefois , il se consolait avec le proverbe : *Embellis la Sparte que tu as adoptée*, et il apprenait à se contenter de son sort , en travaillant pour la gloire de sa patrie (2).

La lettre cent quarante-septième est précieuse comme tableau de la vie que l'on menait dans la Cyrénaïque , à l'époque où Synésius écrivait. Il parle amplement des productions de la terre , de la venaison , des viandes qui se mangeaient chez eux ; il insiste sur leur musique pastorale , qui lui sert de transition pour arriver aux impôts. « Nous savons peut-être fort bien , dit-il , qu'il existe un empereur , car chaque année les exacteurs d'impôts nous en font souvenir , mais quel est cet empereur , tous ne le savent pas aussi bien. » En général , dans cette lettre comme dans les autres , Syné-

(1) *Epist. C.*

(2) *Ibid.*

sus, qui possède son antiquité, ses historiens et ses poètes, leur emprunte des citations et des allusions fréquentes; la douleur même ne met pas de bornes à cet étalage d'érudition et de bel-esprit. Il ne faut pas s'étonner s'il y a tant de vague souvent dans ses expressions et dans sa pensée.

Il satisfaisait à ses goûts de retraite, et jouissait de la vie des champs. Nous avons de lui une petite lettre où il révèle cet amour de la nature et cette douce passion pour les vivantes scènes de la campagne.

« Ainsi donc, écrivait-il à son frère, toi qui demeures chez les Phycuntes hâlés (1), te voilà surpris de voir que tu te dessèches et que ton sang se vicie ! Mais il faudrait s'étonner, au contraire, si ton corps était plus puissant que la chaleur de ces lieux. Or, si tu viens vers nous, tu peux, Dieu aidant, recouvrer la santé, quand tu seras délivré d'un air infecté par des exhalaisons marécageuses; que tu seras délivré aussi de ces eaux salées et tièdes, et tout-à-fait stagnantes, ce qui est dire la même chose que mortes.

« Quel plaisir y a-t-il donc à se coucher sur le sable du rivage, qui fait votre seule retraite ? De quel côté vous tourneriez-vous enfin ? Chez nous, du moins, on peut se réfugier sous l'ombre d'un arbre; si l'ennui s'en mêle, on peut aller d'un arbre à l'autre, ou d'un bois à un autre bois. Et quel charme de passer un petit ruisseau ! Combien est agréable le zéphyre qui agite doucement les branches ! là encore et les divers chants des oiseaux, et l'émail des fleurs, et les arbustes des prés, et les travaux de l'agriculture, et les présents de la nature; toutes choses pleines de parfum, et sucs précieux d'une terre salubre. Je ne vanterai pas l'ancre des nymphes, car il faudrait Théocrite. Outre cela, il est d'autres choses encore (2). »

(1) Phycunte était un port de mer de la Cyrénaïque. *Epist. C.*

(2) *Epist. CXIV.*

Dans la CXX<sup>e</sup> Lettre, Synésius parle de l'eau bénite que l'on mettait à la porte des églises pour servir de purification à ceux qui entraient.

Nous voyons, par la CXXVI<sup>e</sup>, qu'il avait le projet de bâtir un monastère sur les bords du fleuve Asclépius, et qu'il préparait déjà les vases sacrés.

Dans sa XV<sup>e</sup> lettre, Synésius dit à Hypatia : « Je me trouve si mal (1) que j'ai besoin d'un hydroscope, » et en même temps il ajoute : « Je te prie d'en faire fabriquer un en cuivre et de me l'acheter. » Comme nous ne connaissons ni la forme ni l'usage de cet hydroscope des anciens, nos savants et nos curieux se sont donné beaucoup de peine pour comprendre quel était l'instrument dont parle Synésius. Le P. Pétau avoue qu'il l'ignore; il soupçonne toutefois que c'était un instrument qui servait à niveler les eaux, ce qui n'est pas l'affaire d'un malade; mais Pierre de Fermat nous semble avoir trouvé le véritable sens de Synésius, lorsqu'il dit que l'hydroscope était un instrument fait en cylindre et destiné à examiner, à connaître le poids des différentes eaux pour l'usage des malades, car, en le plaçant dans l'eau, il s'y enfonce plus ou moins, et alors, aux lignes horizontales marquées le long du cylindre, on voit si les eaux sont plus ou moins légères (2).

Synésius avait composé un assez grand nombre d'ouvrages qui sont presque tous venus jusqu'à nous.

Il était marié depuis peu de temps, lorsqu'il écrivit le *Dion*, ou traité de sa propre Vie, et que déjà, selon ses expressions, il voulait folâtrer et agir sérieusement avec l'enfant que Dieu lui promettait pour l'année suivante, mais qui lui était si présent par l'affection (3). Synésius parle de cet ouvrage,

(1) Οὕτω πάλιν πένοντα ποιήσας, ce que le P. Pétau traduit par : *Eo sum infortunati redactus*; nous suivons le *Journal des Sav.*

(2) *Journal des Sav.* ann. 1679, pag. 78.

(3) *Dion*, pag. 58 et 41.

dans son épître CLIII<sup>e</sup>, et dit à Hypatia qu'il le composa pour répondre à certains sophistes ignorants et envieux, qui lui faisaient un reproche de s'appliquer à la culture des lettres, de polir son style, d'exprimer ses pensées avec nombre et élégance, puis de citer fréquemment les poètes et les orateurs. Nous pensons qu'en ce dernier point les détracteurs de Synésius avaient quelquefois raison. Ces mêmes sophistes prétendaient ensuite que les exemplaires des livres dont il se servait n'étaient pas corrects. Synésius réfute la première de ces accusations en montrant avec une vive éloquence que l'étude des lettres, que la poésie et la rhétorique sont d'une grande utilité (1). Il répond à la seconde, en faisant voir qu'il est bon quelquefois, pour exercer l'esprit, de n'avoir pas des exemplaires si corrects; et enfin il justifie aussi la libre course et les fantaisies de son discours, en disant qu'il ne parle point devant un de ces juges qui sommeillent, tandis que l'avare clepsydre emporte les heures; qu'il n'est pas non plus dans la triste condition des orateurs de théâtre qui ont affaire à un auditoire morose, difficile, moqueur, et il trace un plaisant tableau de ces pauvres sophistes qui, propres et pimpants, se drapent, se gourment, dispersent les gracieux sourires, plient la voix à toute sa mélodie, et demandent, pour humecter le gosier, une coupe d'avance préparée (2). Tout ce tableau est tracé de main de maître.

Synésius, ami fervent de la contemplation et de la recherche du vrai, décerne les plus grandes louanges à ces philosophes chrétiens, à ces moines qui, voulant abandonner leurs âmes au souffle du Seigneur et à l'inspiration du silence, fuyaient les cités et les hommes; chantaient des hymnes graves et religieux, avaient des symboles sacrés, des heures fixes pour s'approcher de Dieu et s'arracher ainsi à l'empire de la matière, puis rejetaient loin d'eux tout ce qui pouvait flat-

(1) Pag. 47.

(2) Pag. 55.

ter les yeux , l'ouïe , le goût (1). Il parle avec éloge de saint Antoine (2) et de saint Amon (3). Il eût bien voulu que la nature humaine pût s'appliquer incessamment à la contemplation de la vérité , et qu'elle n'eût pas besoin d'un peu de repos ; mais il ajoute que , n'étant pas exempt de besoins , comme l'est Dieu , ni réduit à chercher sa joie dans les plaisirs du corps , comme la brute , il ne connaissait pas de délassément plus simple et plus pur que la poésie et l'éloquence (4). Il reconnaît que l'âme ne peut être le souverain bien , car , si cela était , elle ne serait jamais dans le mal , et qu'ainsi il faut qu'elle s'élève au-dessus d'elle-même pour trouver le bien.

On a donné à ce traité le nom de *Dion* , parce que Synésius y montre comment , dans la vue de devenir , non point un sophiste , mais un philosophe , il s'était proposé l'exemple de Dion *Chrysostome* , né à Prusium en Bithynie , et contemporain de Trajan. Les premières pages de cette apologie philosophique concernent Dion Bouche-d'Or , et renferment une judicieuse appréciation de son caractère et de son genre. Synésius compare ingénieusement le style de Dion à un paon qui se mire et se rengorge en lui-même (5).

Vers la fin , il revient encore à ces sophistes dont il donnerait trois pour une obole (6) , à ces détracteurs des lettres , et déclare qu'il veut , lui Synésius , diriger vers la rhétorique et la poésie son jeune nourrisson , qu'il veut au moins lui léguer ce trésor ; car , ajoute-t-il , comment pourrait mon enfant user des biens paternels ?

« J'ai rendu mes champs bien moins nombreux que je ne

(1) Pag. 45.

(2) Pag. 51.

(3) Pag. 48 , 51.

(4) Pag. 46, 47.

(5) Pag. 39.

(6) Pag. 53.

les reçus, et plusieurs de mes serviteurs jouissent du même droit de cité que moi. Je n'ai de l'or ni en ornements de femme, ni en monnaies, car tout ce que je possédais, je l'ai dépensé comme Périclès, en choses nécessaires. Mais j'ai beaucoup plus de livres qu'il ne m'en avait été laissé, et il faut que tu puisses te servir d'eux tous (1). »

Dion avait écrit un *Eloge des cheveux*, ouvrage perdu aujourd'hui, à l'exception du commencement que Synésius a inséré dans sa réfutation. Cet *Eloge de la Calvitie*, est un morceau spirituel, rempli d'allusion mythologiques et historiques, ainsi que d'observations morales; mais la thèse qu'il soutient nous paraît fort mal défendue. Synésius dit à peu près comme Dromio, dans Shakspeare: « C'est un bien dont le temps est prodigue envers les animaux; quant aux hommes, ce qu'il leur a refusé en poil, il le leur a donné en intelligence. — Le temps est chauve, et, tant que le monde sera monde, ses sujets seront chauves comme lui (2). » Synésius a beau montrer au lecteur le théâtre des Chauves, l'auguste assemblée des Socrate, des Diogènes, dont on gardait les images dans le Musée, et qui tous avaient la tête dépouillée de cheveux; il a beau dire que la calvitie était regardée d'ordinaire comme une preuve de mérite; que les peintres, lorsqu'ils voulaient représenter un comédien, lui prêtaient une belle chevelure, tandis qu'ils donnaient aux philosophes, aux prêtres et aux personnes de distinction une tête chauve (3), ce n'en est pas moins un pauvre paradoxe où il dépense beaucoup d'inutile peine.

*L'Egyptien*, ou livre de la Providence, est divisé en deux

(1) Pag. 59.

(2) It is a blessing that he bestows on beasts, and what he hath scantied men in hair, he hath given them in wit. — Time himself is bald, and therefore to the world's end wille have bald followers. *Comedy of Errors*, act. II, Sc. 2.

(3) Pag. 68.

parties. C'est un ouvrage assez obscur, et que Schœll analyse de la manière suivante : « Sous la fable d'Osiris et de Typhon, deux frères d'un caractère opposé, Synésius a peint l'état où se trouvait alors l'empire romain. Dans une petite préface qui est en tête de l'ouvrage, il dit que, au premier livre, il a eu en vue le fils de Taurus, et que, à la demande de ses amis, il a ajouté la seconde partie, afin que l'esprit du lecteur y fût consolé des sentiments douloureux dont le premier devait l'avoir affecté. On ne connaît qu'un seul fils de Taurus qui avait été préfet du prétoire sous Valens; ce fils s'appelait Aurélianus, et fut consul en 400(1). Le fameux Gainas le fit exiler, mais Aurélianus fut bientôt rappelé d'une manière honorable. Les commentateurs supposent en conséquence que, sous le masque d'Osiris, Synésius a peint Taurus, et que Gainas est Typhon, le mauvais génie. L'objet moral que Synésius s'est proposé en écrivant cet ouvrage, c'est de faire voir que les calamités de l'état n'autorisent pas les plaintes contre la Providence. Au reste, il existe quelques lettres de Synésius, adressées à Aurélianus, et qui prouvent la haute idée que l'auteur avait de l'administration de ce fonctionnaire (2). »

Le traité des *Songes* « est une manière antique et vraiment platonique de donner à ce que la philosophie enseigne de plus grave la forme d'une bagatelle, afin que les vérités, découvertes à la suite de longues recherches, ne tombent pas tout-à-fait dans l'oubli, mais pourtant ne soient pas jetées au profane vulgaire, qui ne ferait que les altérer et les corrompre. Tel a été, dit Synésius, le but que s'est proposé l'auteur de cette composition (3). » Cet opuscule présente sur l'origine et sur la significations des rêves, quelques observations le plus souvent ingénieuses, et d'autres fois triviales.

(1) *Fasti Consulares*, dans l'*Onomasticon* du Cicéron d'Orelli.

(2) *Hist. de la Littérature grecque profane*, tom. VII, pag. 83.

(3) Pag. 130.



On y trouve des expressions qui respirent encore la mythologie dont le semi-christianisme de l'auteur n'avait pas su repousser tous les prestiges. Synésius y parle de son ambassade de Constantinople comme d'une chose arrivée depuis assez long-temps. Ainsi cet ouvrage dut être écrit après l'an 400. Avant de le rendre public, il l'envoya avec son *Dion* à Hypatia, pour avoir son jugement, puis afin, lui disait-il, que le nombre fût parfait, — le nombre trois était mystérieux, — il ajouta un troisième ouvrage qui concernait un présent qu'il avait fait pendant sa légation (1). Ce présent, c'était un astrolabe d'argent, et nous pouvons juger, d'après le discours à Pæon, qu'il s'agit d'un globe céleste, bien que ce globe ne fût pas, ce semble, d'une figure ronde. Nous avons le commentaire que Nicéphore Grégoras, patriarche de Constantinople, composa sur le livre des *Songes* (2). Synésius prétendait être fort habile dans l'énypniomancie, et témoigne le désir de transmettre à ses enfants cet instinct divinatoire (3).

L'*Homélie* de Synésius sur le *psaume* LXXIV n'est pas entière. L'auteur y fait voir que l'on doit passer les fêtes dans la piété et dans la sobriété; que c'est le même esprit qui a parlé en l'un et l'autre Testament, et que, semblable à un peintre habile, il a d'abord ébauché son ouvrage, puis ensuite l'a rendu parfait. Il ajoute que Dieu ne s'est nullement inquiété du style dans les Ecritures, ni d'une minutieuse exactitude dans les choses de peu d'importance.

Le fragment d'une *Homélie* pour la veille de la naissance du Sauveur n'offre rien de remarquable.

Dans sa lettre CLIII<sup>e</sup>, Synésius dit quelques mots d'un ouvrage philosophique qu'il avait intitulé *Cynégétique*, et qui

(1) Pag. 293.

(2) Synesii opp. pag. 351;

(3) Pag. 143.

était extrêmement goûté des jeunes gens. Il n'est pas venu jusqu'à nous.

Restent maintenant les *Hymnes*, son titre le plus imposant. Ces hymnes semblent être le fruit de ses prières et sont eux-mêmes des prières, car ils s'adressent tous à Dieu, avec des mouvements chaleureux et élevés; mais, après avoir méprisé les honneurs, les emplois et toutes les choses de la terre pour ne posséder que Dieu, le poète redescend aussitôt, et demande avec lui une vie douce, paisible, tranquille, exempte de maladie, de peine, d'affliction, de pauvreté, d'ennui et de traverses. Il composa les premiers et le huitième avant son épiscopat, pendant son séjour à Constantinople, et les autres, soit dans sa belle retraite de Libye, soit à l'ombre des autels de Ptolémaïs. Certes, il faut applaudir à l'inspiration qui les dicta, car il était bon de montrer que la foi chrétienne peut, non moins qu'une menteuse mythologie, accorder une lyre, et enfanter de sublimes concerts. Si les noms de Synésius, de Grégoire de Nazianze, de Prudence, de Fortunatus, de Coffin, de Santeul n'ont point fait pâlir la vieille renommée des chantres d'Eolie, ils ne sont pas toutefois restés sans gloire, et la harpe de David, après tout, a soupiré des accords inconnus aux sanctuaires païens.

Dans son *Histoire universelle de l'Eglise chrétienne*, M. Matter émet, à l'occasion de Synésius, deux réflexions qui nous semblent l'une et l'autre dénuées de fondement. *L'Hymne sur le Sauveur, par saint Clément d'Alexandrie, ne fut pas reçu dans les recueils adoptés pour le culte. L'Hymne analogue et la plupart des poésies sacrées de Grégoire de Nazianze et de Synésius ne furent pas plus heureux* (1). Mais qui donc a jamais pensé que Synésius eût destiné au culte des poèmes dont quelques-uns excèdent le nombre de six cents vers; des poèmes dont il composa plus d'un tiers avant d'être chrétien; des poèmes qu'il n'assujettit point aux règles ordinaires

(1) Tom. I, pag. 380.

du chœur, et qui ne sont point divisés en versets, en strophes; des poèmes où il parle de lui-même, de sa patrie, de sa femme, de ses enfants?

La seconde observation porte sur le mérite intrinsèque des *Hymnes* et du chantre inspiré qui, selon M. Matter, *étant plus ouvrier que poète, prend chez les anciens des phrases et des tournures toutes faites*. Laissons répondre un oracle en cette matière, M. Villemain. « Synésius, dit-il, célébrait, dans ses vers pleins d'élégance et d'harmonie, les mystères de la foi chrétienne, la grandeur de Dieu, son ineffable puissance, sa triple unité, la rédemption des âmes, la fin des sacrifices sanglants, et le commencement d'une loi plus douce pour l'univers. Telles sont les idées qui remplissent les chants du poète philosophe et chrétien. » Il est aisé de voir, par cette simple exposition, que Synésius n'a pu trouver ses idées, ses expressions qu'en lui-même. Il avoue qu'il a inventé des rythmes nouveaux. « On sent le disciple de Platon et l'imitateur des anciens poètes de la Grèce, continue M. Villemain; mais cette couleur de métaphysique religieuse, qui est la poésie de la pensée, donne à ses accents un charme d'originalité sans lequel il n'y a point de génie. »

Un juge non moins compétent, M. Boissonade, s'exprime ainsi : « Nam Synesius in primis valde dignus est qui legatur ob magnam orationis poeticæ copiam, verborum venustatem, sublimes sensus ac splendidos; in quo tamen et illud videri possit non indignum reprehensione, quod profluentius et cum sterili quadam abundantia luxurietur, atque ænigmata de Trinitate *μυστικώτερον* inculcet frequentius, theologo homini convenientius quam lyrico; non quod illæ ipsæ absconditi dogmatis obscuritates lyricam orationem decere nequeant, sed est in talibus modus adhibendus, nec sunt *ἐλαφὲς τῷ θυλάκιον* effundenda. » Préface des *Lyrici Græci*.

Synésius reconnaît que les ministres de Dieu, c'est-à-dire les anges, lui portent nos prières; il reconnaît en Dieu une tri-

unité de personnes en unité de substance (1). Il donne au Saint-Esprit le nom de centre du Père et du Fils (2), et parle assez clairement de l'intercession des saints, comme aussi de la protection que les anges accordent aux hommes (3). Il s'exprime avec beaucoup de clarté sur l'incarnation (4), sur l'union des deux natures en Jésus-Christ (5) et sur le pardon des péchés comme naturels au cœur de l'homme, et nés avec lui dans une âme souillée (6).

D'un autre côté, soit erreur, soit vieille habitude, Synésius emploie souvent des expressions inexactes. Il parle de dieux, pour dire des anges (7). Il semble dire que toutes les âmes sont des parties d'une âme universelle, répandue dans tout le monde, même dans les astres, et que cette âme est une émanation de Dieu (8). Il semble quelquefois dire que le Fils est inférieur au Père; que l'Esprit saint est la volonté du Père, volonté moyenne entre le Père et le Fils (9). Il semble enfin reconnaître deux Verbes (10). On trouve ainsi dans Synésius beaucoup d'expressions qui peuvent être vraies, mais qui sont tirées plutôt des philosophes païens que de l'Écriture. Brucker s'est occupé surtout à montrer chez le poète le dogme Valentinien de l'émanation (11), et il est aisé de l'y remarquer à plus d'un endroit.

Au surplus, nous considérons ici le poète, bien plutôt que le théologien; il ne faut pas lui demander la rigoureuse précision que l'on trouve dans Grégoire de Nazianze. Lorsque nous abordâmes Synésius, ses chants harmonieux nous ravissaient à l'égal d'une céleste mélodie. Quelle ne fut point notre joie, notre admiration, en entrant dans ce monde nou-

(1) Hymne III, Hymne IV. — (2) Hymne IV. — (3) Hymne III, Hymne IV. — (4) Hymne V, Hymn. VII. — (5) Hymne III, Hymne VIII. — (6) Hymne X. — (7) Hymne III. — (8) Hymne I. — (9) Hymne III, Hymne V. — (10) Hymne IV.

(11) *Historia critica Philosophiæ*, tom. III, pag. 55 et seqq.

veau , nouveau pour tant d'autres comme pour nous ! L'évêque de Ptolémaïs , le chantre Libyen ressemble , par bien des endroits , au chantre des *Harmonies*. Placés l'un et l'autre dans une sphère dont la métaphysique du christianisme est le centre , ils parcourent incessamment le même cercle , et vivent dans un même ordre de conceptions et d'idées. Le monde matériel n'est devenu devant eux qu'un échelon pour remonter à la source des êtres. Malgré la différence des idiomes , vous retrouvez plus d'une fois les mêmes mouvements , l'emploi des mêmes formes rythmiques. Synésius dit :

« Tu es le père , tu es la mère , tu es la voix , tu es le silence , tu es la nature féconde de la nature. »

Et Lamartine :

Tout vit , tout s'écrie :  
C'est lui , c'est le jour !  
C'est lui , c'est , la vie ,  
C'est lui , c'est l'amour ! !

Ecoutez le début de l'hymne deuxième , dans Synésius :

« Encore la lumière , encore l'aurore , encore le jour qui brille après les sombres ténèbres. »

Voici celui de la première Harmonie du livre troisième :

Encore un hymne , ô mon ame ,  
Un hymne pour le Seigneur ;  
Un hymne dans mon délire ,  
Un hymne dans le Seigneur.

Il serait aisé d'étendre ces rapprochements , et l'on verrait s'il n'y a pas , entre ces deux voix qui ont chanté à quinze siècles de distance , comme s'est exprimé M. de Lamartine , on verrait s'il n'y a pas une ressemblance frappante. De plus habiles que nous l'ont aperçue ; ils ont cru entendre

SYNÉSIUS.

Platon touchant la lyre sacrée, et l'auteur des *Harmonies* a vu dans cette poétique fraternité un grand éloge, car il est le sincère admirateur de Synésius.

On peut être surpris que, depuis plus de deux siècles, aucun savant n'ait eu la pensée de donner une nouvelle édition des ouvrages de Synésius, ouvrages peu volumineux, et qui, par la variété de leur ensemble, présentent un si grand attrait. C'est pour les Lettres principalement que nous réclamerions une publicité accordée à tant de futilités écrites.

*F.-J. Collobet.*



TITI FLAVII CLEMENTIS ALEXANDRINI

## HYMNUS

IN

Christum Salvatorem,

INTERPRETE

FERDINANDO PIPER. <sup>1</sup>



Frenum pullorum indocilium  
Ala volucrum non errantium  
Clave navium vere,  
Pastor agnorum regalum !  
Tuos integros  
Coge pueros,  
Ad sancte laudandum,  
Sincere canendum

Ore innoxio  
Infantium ducem Christum.  
Rex sanctorum,  
Verbum omnipotens  
Patris supremi,  
Sapientiæ fons,  
Columen laborum  
Ævo gaudens ,

(1) Nous donnons ici une version latine de l'Hymne au Christ Sauveur; sa place naturelle était à côté de celle de Synésius, par Fr. Portus, mais nous réparons un oubli.

Generis mortalis  
 Salvator Jesu,  
 Pastor, arator,  
 Clave, frenum,  
 Ala cœlestis  
 Sanctissimi gregis,  
 Piscator animantium,  
 Qui servantur,  
 Pelagi vituli  
 Pisces sacros  
 Unda ex infesta  
 Jucunda vita inescans!  
 Duc oves  
 Spiritales, pastor,  
 Duc, o sancte,  
 Rex pueros intactos.  
 Vestigia Christi,  
 Via cœlestis:  
 Verbum æternum,  
 Ævum infinitum,  
 Lux sempiterna,  
 Misericordiæ fons,  
 Actor virtutis,  
 Honesta vita  
 Deum laudantium,

Christe Jesu;  
 Lac æthereum,  
 Dulcibus uberibus  
 Sponsæ gratiarum,  
 Sapientiæ tuæ,  
 Fusum!  
 Nos infantes  
 Ore tenero  
 Nutriti,  
 Mammæ spiritalis  
 Flamine roscido  
 Impleti,  
 Laudes simplices,  
 Hymnos veros  
 Regi Christo,  
 Mercedem plam  
 Doctrinæ vitæ  
 Canamus simul;  
 Canamus pure  
 Filium valentem:  
 Chorus pacis  
 Christo geniti,  
 Populus modestus,  
 Celebremus simul  
 Deum pacis!





**HYMNES**  
**DE SYNÉSIUS.**

## ΣΥΝΕΣΙΟΥ ΥΜΝΟΙ.

### ΥΜΝΟΣ Α.

Ἄγε μοι, λίγεια φόρμυξ,  
μετὰ Τηῆαν ἀοιδάν,  
μετὰ Λεσβίαν τε μολπᾶν,  
γεραρωτέροις ἐφ' ὕμνοις  
κελάδει Δωρίον ᾠδᾶν,  
ἀπαλαῖς οὐκ ἐπὶ νύμφαις  
ἀφροδίσιον γελώσαις,  
θαλερῶν οὐδ' ἐπὶ κούρων  
πολυηράτοιτιν ἥδαις.  
Θεονύμῳ γὰρ ἀγνά  
σοφίας ἄχραντος ᾠδῆς  
μέλος ἐς θεῖον ἐπέγει  
κιθάρας μίτους ἐρέσσειν,  
μελιχρᾶν δ' ἄνωγεν ἄταν

# HYMNES DE SYNÉSIUS.



## HYMNE I.

Viens donc , lyre harmonieuse , et , après les chansons du vieillard de Téos <sup>1</sup> , après les accents de la Lesbienne <sup>2</sup> , fais entendre sur le mode Dorien des hymnes augustes qui ne célèbrent ni les jeunes filles au voluptueux sourire , ni les charmes séducteurs des jeunes hommes.

La pure inspiration de la divine Sagesse me presse de disposer les cordes de la lyre pour de pieux cantiques ; elle m'ordonne de fuir la

(1) Anacréon I. — (2) Sappho.

χθονίων φυγεῖν ἐρώτων.  
 Τί γὰρ ἀλκα, τί δὲ κάλλος,  
 τί δὲ χρυσὸς, τί δὲ φάμα,  
 βασιλῆϊοί τε τιμαί,  
 παρὰ τὰς θεοῦ μερίμνας;  
 Ο μὲν ἵππον εὖ διώκοι,  
 ὃ δὲ τόξον εὖ τιταίνοι,  
 ὃ δὲ θημῶνας φυλάσσοι  
 κτεάνων, χρύσειον ὄλβον·  
 ἐτέρῳ δ' ἄγαλμα χαίτη  
 καταειμένη τενόντων,  
 πολυῦμνος δέ κεν εἴη  
 παρὰ κούροις, παρὰ κούραις,  
 ἀμαρύγμασιν προσώπων·  
 ἐμὲ δ' ἀψόφητον εἴη  
 βιοτὰν ἄσημον ἔλκειν,  
 τὰ μὲν εἰς ἄλλους ἄσημον,  
 τὰ δὲ πρὸς θεὸν εἰδότα.  
 Σοφία δέ μοι παρεῖη  
 ἀγαθὰ μὲν νεότατα,  
 ἀγαθὰ δὲ γῆρας ἔλκειν,  
 ἀγαθὰ δ' ἄνασσα πλούτου.  
 Πενίαν δ' ἄμοχθος οὔσει  
 σοφία γελῶσα, πικραῖς  
 ἄβατον βίου μερίμναις·  
 μόνον εἰ τόσον παρεῖη  
 ὅσον ἄρκιον καλιῆς  
 ἀπὸ γειτόνων ἐρύκειν,

douceur empoisonnée des terrestres cupidités. Qu'est-ce, en effet, que la force, la beauté, l'or, la réputation, les pompes des rois, qu'est-ce donc au prix de la pensée de Dieu ?

Qu'un autre dirige avec art un coursier; qu'un autre tende habilement un arc; qu'un autre garde des monceaux d'or, et nage dans l'abondance; qu'un autre se pare d'une chevelure flottant sur ses épaules; qu'un autre soit célébré parmi les jeunes hommes et les jeunes filles pour la beauté de son visage !

Quant à moi, qu'il me soit donné de couler en paix une vie obscure, inconnue de tous les mortels, pourvu qu'elle connaisse les choses de Dieu !

Puisse venir à moi la sagesse, excellente compagne du jeune âge comme des vieux ans, et prudente reine des richesses ! La sagesse supporte en riant et sans effort la pauvreté, la pauvreté inaccessible aux amers soucis de la vie. Que j'aie seulement assez pour n'avoir pas besoin de la

ἵνα μὴ χρεώ με κάμπτει  
 ἐπὶ φροντίδας μελαίνας.  
 Κλύε καὶ τέττιγος ὦδ' ἄν ,  
 δρόσον ὀρθρίαν πιόντος·  
 ἴδε μοι βοῶσι νευραὶ  
 ἀκέλευσα , καὶ τις ὁμφὴ  
 περὶ τ' ἀμφὶ τέ με ποτᾶται.  
 Τί ποτ' ἄρα τέξεταί μοι  
 μέλος ἄ θέσκελος ὠδὴς ;  
 Ο μὲν , αὐτόστυτος ἀρχᾶ ,  
 ταμίας πατήρ τ' ἐόντων ,  
 ἀλόχευτος ; ὑψιθώκων  
 ὑπὲρ οὐρανοῦ καρήνων  
 ἀλύτῳ κύδει γαίῳν ,  
 Θεὸς ἔμπεδος θαάσσει ,  
 ἐνονήτων ἐνὰς ἀγνὴ ,  
 μονάδων μονὰς τε πρώτη ,  
 ἀπλότητας ἀκροτήτων  
 ἐνώσασα καὶ τεκοῦσα  
 ὑπερουσίῳις λοχεΐαις·  
 ὅθεν αὐτὴ προθοροῦσα  
 διὰ πρωτόσπορον εἶδος ,  
 μονὰς ἄβρῆτα χυθεῖσα  
 τρικόρυμβον ἔσχεν ἀλκάν.  
 Ὑπερούσιος δὲ παγὰ  
 σέφεται κάλλει παίδων  
 ἀπὸ κέντρου τε θορόντων ,  
 περὶ κέντρον τε ρυέντων.

chaumière du voisin, et pour que la nécessité ne me réduise pas à de sombres inquiétudes.

Entends le chant de la cigale qui boit la rosée du matin. Regarde; les cordes de ma lyre ont retenti d'elles-mêmes. Un souffle harmonieux vole partout autour de moi. Quel va donc être l'enfantement céleste de mes chants ?

Celui qui est à lui-même son commencement, le père et le conservateur des êtres, sur les hauts sommets du ciel, couronné d'une gloire immortelle, Dieu repose inébranlable.

Unité pure des unités, monade primitive, qui engendre dans un enfantement sublime et rassemble en un faisceau les simples sommités. De là, jaillissant sous sa forme originelle, la monade mystérieusement répandue reçoit une triple puissance.

La source suprême se couronne de la beauté des enfants qui, du centre sortis, roulent autour du centre divin.

Μένε μοι , θρασεῖα φόρμιγξ ,  
 μένε , μηδὲ φαῖνε δήμοις  
 τελετὰς ἀνοργιάτους.  
 Ἴθι , καὶ τὰ νέρθε φώνει·  
 τὰ δ' ἄνω σιγὰ καλύπτει.  
 Ὁ δὲ νοῦς οἷοισιν ἤδη  
 μέλειται νόοισι κόσμοις.  
 Ἀγαθὰ γὰρ ἔνθεν ἦδη  
 βροτέου πνεύματος ἀρχὰ  
 ἀμερίστως ἐμερίσθη ,  
 ὁ καταιβάτας ἐς ὕλαν  
 νόος ἄφθιτος , τοκῆων  
 θεοκοιράνων ἀπορρώξ ,  
 ὀλίγα μὲν , ἀλλ' ἐκείνων.  
 Ὅλος οὗτος εἰς τε πάντα  
 ὅλος εἰς ὅλον θεδυκῶς ,  
 κύτος οὐρανῶν ἐλίσσει.  
 Τὸ δ' ἔλον τοῦτο φυλάσσω  
 νενεμημέναισι μορφαῖς  
 μεμερισμένος παρέσθῃ.  
 ὁ μὲν ἀσέρων διφρεῖαις ,  
 ὁ δ' ἐς Ἀγγέλων χορείας·  
 ὁ δὲ καὶ βέποντι δεσμῶ  
 χθονίαν εὔρετο μορφᾶν ,  
 ἀπὸ δ' ἐς ἄβη τοκῆων.  
 Δνοφερὰν ἤρυσε λάθαν ,  
 ἀλαωπῆσι μερίμναις  
 χθόνα θαυμάσας ἀτερπῇ ,



Arrête, lyre audacieuse, arrête; ne montre pas au vulgaire les arcanes très-saints. Chante les choses d'ici-bas, et que le silence couvre les merveilles d'en haut.

Mais déjà mon ame ne s'occupe plus que des mondes intellectuels, car c'est de là qu'est venu sans mélange le souffle de l'humaine pensée.

Cette ame, tombée dans la matière, cette ame immortelle est une parcelle de ses divins auteurs, bien faible, il est vrai; mais l'ame qui les anime eux-mêmes, unique, inépuisable, tout entière partout, fait mouvoir la vaste profondeur des cieux; et, tandis qu'elle conserve cet univers, elle existe sous mille formes diverses.

Une partie de cette ame anime le cours des étoiles; une autre le chœur des anges; une autre, ployant sous des chaînes pesantes, a reçu la forme terrestre, puis, séparée de sa source, elle a bu l'oubli de son origine, et s'est prise d'admi-

θεὸς ἐς θνητὰ θεθορκῶς.  
 Ἐνι μᾶν ἔνι τι φέγγος  
 κεκαλυμμέναισι γλῆναις·  
 ἔνι καὶ θεῦρο πεσόντων  
 ἀναγῶγίος τις ἀλκὰ,  
 ὅτε κυμάτων φυγόντες  
 βιοτησίων, ἀκηδεῖς  
 ἀγίας ἔσειλαν οἴμους  
 πρὸς ἀνάκτορον τοκῆος.  
 Μάκαρ, ὅσις βορὸν ὕλας  
 προφυγῶν ὕλαγμα, καὶ γὰρ  
 ἀναδύς, ἄλματι κούφῳ  
 ἵχνος ἐς θεὸν τιταίνει.  
 Μάκαρ ὅσις μετὰ μοίρας,  
 μετὰ μόχθους, μετὰ πικρὰς  
 χθονογηθεῖς μελεδῶνας,  
 ἐπιβὰς νέου κελεύθων,  
 βυθὸν εἶδεν θεολαμπῇ.  
 Πόνος εἰς ὅλαν τανῦσαι  
 κραδίαν ὅλοισι ταρσοῖς  
 ἀναγωγίων ἐρώτων  
 Μόνον ἐμπέδωσον ὄρμον  
 νοερηφόροισιν ὄρμαϊς·  
 ὃ δέ τοι πέλας φανεῖται  
 γενέτας χεῖρας ὀρεγνύς.  
 Προθέοισα γάρ τις ἀκτίς  
 καταλάμψει μὲν ἀταρπούς,  
 πετάσει δέ τοι νοητὸν

ration pour le triste séjour des noirs soucis ,  
elle , dieu rabaissé vers la terre.

Il reste cependant, il reste toujours quelque  
lumière dans ses yeux voilés ; il reste dans ceux  
qui sont tombés ici, une force qui les rappelle  
aux cieux, lorsque, échappés des flots de la vie,  
ils entrent dans la voie sainte qui conduit au  
palais du Père.

Heureux qui, fuyant les cris affamés de la  
matière, et s'échappant d'ici-bas, monte vers  
Dieu d'une course rapide ! Heureux qui, libre  
des travaux et des cruelles peines de la terre ,  
s'élançant sur les routes de l'ame, a vu les hau-  
teurs du ciel briller d'une lumière divine !

C'est un grand effort que de livrer toute son  
ame à toutes les ailes des célestes désirs.

Pour toi , soutiens cet effort par l'ardeur qui  
te porte aux choses intellectuelles. Le Père céleste  
se montrera de plus près à toi, te tendant la main.  
Quelque rayon précurseur brillera sur la route ,

πεδῖον , κάλλεος ἀρχάν.  
Ἀγε μοι , ψυχὰ , πισῖσα  
ἀγαθοῦ ῥύτοιο παγᾶς ,  
ἱκετεύσασα τοκῆα ,  
ἀνάβαινε , μηδὲ μέλλε ,  
χθονὶ τὰ χθονὸς λιποῖσα·  
τάχα δ' ἂν μιγείσῃ πατρὶ  
θεὸς ἐν Θεῷ χορεύσῃς.



et t'ouvrira l'horizon idéal, source de la beauté.

Courage, ô mon ame, abreuve-toi dans les sources éternelles ; monte par la prière vers le Père ; monte , et que rien ne t'arrête. Abandonne tous les soucis de la terre. Bientôt , unie au Père céleste , et Dieu dans Dieu même , tu goûteras une joie éternelle.



## ΥΜΝΟΣ Β΄.

Πάλι φέγγος, πάλιν ἄως,  
 πάλιν ἀμέρα προλάμπει  
 μετὰ νυκτίφοιτον ὀρφνάν.  
 Πάλι μοι λίταινε, θυμὲ,  
 θεὸν ἐρθρίοισιν ὕμνοις,  
 ὅς ἔδωκε φέγγος αὐτῷ,  
 ὅς ἔδωκεν ἄσρα νυκτὶ,  
 περικοσμίαν χορείαν.  
 Πολυκύμονος μὲν ὕλας  
 ἐκάλυψε νῶτον αἰθὴρ  
 πυρρὸς ἐμβεδῶς αὔτῳ,  
 ἵνα κυδίμα σελάνα  
 πυριάταν ἄντυγα τέμνει.  
 Ὑπὲρ ὀγδόαν δὲ δῖαν  
 ἐλίκων ἀσροφορήτων  
 ῥόος ἀσέρων ἔρημος  
 ὑποκολπίους ἐλαύνων  
 πτύχας ἀντίον θεοίσας,  
 μέγαν ἀμφὶ νοῦν χορεῦει,

## HYMNE II.

Encore la lumière, encore l'aurore, encore le jour qui brille après les sombres ténèbres.

Chante encore , ô mon ame , chante en un hymne matinal , ce Dieu qui a donné la lumière au jour , qui a donné à la nuit les étoiles , chœur harmonieux se déroulant autour des mondes.

Placé sur le feu le plus pur, l'éther a voilé la surface de la matière flottante, aux lieux où la majestueuse lune élève son disque d'argent.

Par delà la huitième sphère des cercles constellés, un espace dépeuplé d'astres, agitant en son sein des orbes qui se croisent en leur cours, se déploie autour de la grande intelligence dont



ὃς ἄνακτος ἄκρα κόσμου  
 πολλοῖς ἔρεψε ταρσοῖς.  
 Τὰ πρόσω μάκαιρα σιγα  
 νοερῶν τε καὶ νοητῶν  
 ἄτομον τομᾶν καλύπτει.  
 Μία παγὰ , μία ρίζα ,  
 τριφαῆς ἔλαμψε μορφά.  
 Ἰνα γὰρ βυθὸς πατρῶος ,  
 τότε καὶ κύδιμος υἱὸς ,  
 κραδιαῖόν τι λόχευμα ,  
 σοφία κοσμοτεχνίτις ,  
 ἐνοτήσιόν τε φέγγος  
 ἀγίας ἔλαμψε πνοιάς.  
 Μία παγὰ , μία ρίζα  
 ἀγαθῶν ἀνέσχεν ὄλβον ,  
 ὑπερούσιόν τε βλάσαν  
 γονίμοις ζέοισαν ὀρμαῖς ,  
 τὰ δ' ἐνουσίων προλάμπει  
 μακάρων ἀγῆτ' ἀφ' ἡγῆ.  
 Οθεν ἐγκόσμιος ἦδη  
 χορὸς ἀφθίτων ἀνάκτων  
 γενετήριόν τε κύδος  
 τό τε πρωτόσπορον εἶδος  
 νοεροῖς ἔμελψεν ὕμνοις.  
 Πέλας εὐμενῶν τοκῆων ,  
 στρατὸς Ἀγγέλων ἀγήρω  
 τὰ μὲν ἐς νόον δεδορκῶς  
 δρέπεται κάλλεος ἀρχάν ,



les blanches ailes couvrent l'extrémité du monde céleste.

Dans les régions ultérieures, un auguste silence enveloppe les êtres intellectuels unis et pourtant séparés.

Une seule source, un seul principe brille sous une forme trois fois resplendissante. Là où se trouve la profondeur du Père, là se trouve aussi la splendeur du Fils, enfantement ineffable de son cœur; là éclate encore la Sagesse créatrice du monde, et la lumière de l'Esprit saint qui resserre cette unité.

Une seule source, un seul principe produit une riche abondance de biens, un germe mystique puissant et fécond, et les splendeurs éblouissantes des bienheureuses substances.

Le chœur des ministres immortels, qui se rattachent de plus près au monde, célèbre en des hymnes mystérieux la gloire du Père et la personne du premier-né.

Auprès de leurs créateurs bienveillants, les bataillons des anges qui ne connaissent pas la

τὰ δ' ἐς αὐτογας θεδορκῶς  
 διέπει βένθεα κόσμου ,  
 τὸν ὑπερθε κόσμον ἔλκων  
 νεάτας καὶ μέχρις ὕλας ,  
 ἵνα θαιμόνων ὄμιλον  
 φύσις ἰζάνοισα τίκτει  
 πολύθρου καὶ πολυμήταν·  
 ὄθεν ἤρωες, ὄθεν ἤδη  
 περὶ γᾶν σπαρεῖσα πνοιά ,  
 χθονὸς ἐζώσσε μοίρας  
 πολυδαίδαλοισι μορφαῖς.  
 Τὰ δὲ πάντα σεῖο βουλᾶς  
 ἔχεται· σὺ δ' ἐσσι ρίζα  
 παρεόντων, πρό τ' ἐόντων ,  
 μετεόντων, ἐνεόντων.  
 Σὺ πατήρ, σὺ δ' ἐσσι μάτηρ.  
 Σὺ δ' ἄρβην, σὺ δὲ θῆλυς.  
 σὺ δὲ φωνά, σὺ δὲ σιγά ,  
 φύσεως φύσις γονῶσα ,  
 σὺ δ' ἄναξ, αἰῶνος αἰών.  
 Τὸ μὲν ἢ θέμις βοᾶται ,  
 μέγα χαῖρε, ρίζα κόσμου ,  
 μέγα χαῖρε, κέντρον ὄντων ,  
 μονὰς ἀμβρότων ἀριθμῶν  
 προανουσίων ἀνάκτων.  
 Μέγα χαίροις, μέγα χαίροις,  
 ὅτι παρ θεῶ τὸ χαίρειν.  
 Ἐπ' ἐμοῖς ἴλαον οὐας

vieillesse, tantôt plongeant dans les profondeurs intellectuelles, contemplant avec admiration le principe de toute beauté; tantôt regardant les sphères, régissent l'immensité du monde, et abaissent l'éclat céleste jusqu'aux derniers confins de la matière où la nature affaissée enfante la troupe tumultueuse et rusée des démons. C'est du milieu de cet éclat céleste que s'élance le Fils, et que l'Esprit, répandu autour de la terre, en a vivifié les parties, et leur a donné des formes diverses.

Tout dépend de ta volonté; tu es le principe des choses présentes, passées, futures, de tout. Tu es le père, tu es la mère; tu es le mâle, tu es la femelle; tu es la voix, tu es le silence; tu es la nature féconde de la nature. O roi, tu es le siècle du siècle.

Autant qu'une faible voix peut le proclamer, salut donc, salut à toi, centre des êtres, monade des nombres éternels, de ces rois qui n'ont

τάνυσον χοροῖσιν ὕμνων.  
Σοφίας ἄνοιγε φέγγος ,  
κατάχει κύδιμον ὄλβον ,  
κατάχει χάριν λιπώσαν  
βιοτᾶς γαληνιώσας ,  
πενίαν ἐκτὸς ἐλαύνων ,  
χθονίαν τε κῆρα πλούτου.  
Μελέων ἔρκε νούσους.  
παθέων δ' ἄχρσμον ὀρμᾶν ,  
φρενοκηδεῖς τε μερίμνας  
ἀπό μοι ζωᾶς ἐρύκοις ,  
ἵνα μὴ τὸ νοῦ πτέρωμα  
ἐπιβρίσῃ χθονὸς ἄτα ,  
ἄνετον δὲ ταρσὸν αἴρων  
περὶ σᾶς ὄργια βλάσας  
τὰ πανάρβρητα χορεύσω.



pas de substance. Gloire à toi , gloire à toi , car en Dieu réside la gloire. Prête une oreille favorable à la jubilation de mes chants.

Révèle-moi la lumière de la sagesse ; donne-moi une glorieuse félicité ; donne-moi le brillant éclat d'une vie tranquille ; écarte loin de moi l'indigence et le terrestre fléau des richesses ; repousse loin de mon corps les maladies et l'ardeur honteuse des passions ; repousse loin de mes jours les soucis rongeurs ; fais que les ailes de mon ame ne demeurent point retenues pesamment à la terre, mais que, prenant un libre essor, je puisse m'élancer dans les divins secrets de ton fils.



## ΥΜΝΟΣ Γ'.

Ἀγε μοι, ψυχὰ,  
ἱεροῖς ὕμνοις  
ἐπιβαλλομένα  
ὕληγενέας  
εὐνασον οἷς ρους·  
θώρησσε δὲ νοῦ  
ζαμενεῖς ὀρμάς.  
Βασιλῆϊ Σεῶν  
πλέκομεν σέφανον,  
Σὺ μὲν ἀναίμακτον,  
ἐπέων λοιδάς.  
Σὲ μὲν ἐν πελάγει,  
σὲ δ' ὑπὲρ νάσων,  
σὲ δ' ἐν ἀπείροις,  
ἐπὶ τε πτολίων  
κραναῶν τ' ὀρέων,  
καὶ κατὰ κλεινῶν  
ὀπόταν πεδίων

## HYMNE III.

Courage, ô mon ame ! entonne des hymnes sacrés , assoupis les ardeurs qu'enfante la matière, excite les rapides élans de l'intelligence.

Au roi des dieux nous tressons une couronne, nous lui offrons une victime non sanglante, nous lui adressons des chants pour libation.

C'est toi que je célèbre sur la mer, toi que je célèbre dans les îles , toi que je célèbre sur le

ζάσω διδύμους  
 γυνών ταρσοὺς ,  
 σὲ, μάκαρ, μέλπω,  
 γενέτα κόσμου.

Σοὶ νύξ με φέρει  
 τὸν ἀριθὸν, ἄναξ·  
 σοὶ δ' ἀμερίους ,  
 σοὶ δ' αἰώους ,  
 σοὶ δ' ἐσπερίους  
 ὕμνους ἀνάγω.

Ἰσθρες αὐγαὶ  
 πολιῶν ἄσρων ,  
 μάνας τε ὁρόμοι·  
 καὶ μέγας ἵστωρ  
 ἄλιος, ἀγνῶν  
 ἄσρων πρύτανις ,  
 ὁσίαν ψυχᾶν  
 ἄγιος ταμίας.

Ἐπὶ σὰς αὐλὰς ,  
 ἐπὶ σοὺς κάλπους  
 τὸν ἀπόστροφον  
 ταναῶς ὕλας  
 ταρσὸν ἐλαφρίζων,  
 χαίρων ἵνα σου  
 προμολὰν ἰκόμαν ,  
 νῦν ἐπὶ σεμνᾶς  
 τελετηφορίας  
 σηκοὺς ἀγίους



continent, et au sein des villes , et sur le sommet des montagnes , et dans les brillantes plaines, lorsque j'y pose mes pieds, ô Dieu, père du monde.

La nuit m'amène à toi, pour dire tes louanges,  
ô souverain.

A toi le matin , à toi le jour , à toi le soir j'adresse mes hymnes.

J'ai pour témoins l'éclat resplendissant des astres, la paisible course de la lune, et l'immense soleil, qui est le modérateur des astres purs, l'arbitre saint des saintes ames.

Je détache mes ailes de la vaste matière,  
pour m'élancer vers tes parvis, dans ton sein,  
joyeux d'arriver à ton vestibule sacré.

Je vais, en suppliant, tantôt vers les temples saints où l'on célèbre tes mystères, tantôt sur

ἱκέτας ἔμολον·  
 νῦν ἐπὶ κλεινῶν  
 κορυφὰν ὀρέων  
 ἱκέτας ἔμολον·  
 νῦν ἐς ἐρήμας  
 αὐλῶνα μέγαν  
 Λιβύας ἔμολον,  
 πέζαν νοτίαν,  
 τὰν οὐτ' ἄθεον  
 πνεῦμα μολύνει,  
 οὔτε χαράσσει  
 ἶχνος ἀνθρώπων  
 ἀσυμερίμων·  
 ἵνα σοι ψυχὰ  
 καθαρὰ παθέων,  
 λύσασα πόθους,  
 λήξασα πόνων,  
 λήξασα γόων,  
 θυμῶν, ἐρίδων,  
 ὅσα κηριτρεφῇ  
 ἀποσειταμένα,  
 καθαρὰ γλώσσα  
 γνώμη θ' ὅσις,  
 τὸν ὀφειλόμενον  
 ὕμνον ἀποιήσῃ.  
 Εὐφραμεῖτω  
 αἰθῆρ καὶ γᾶ·  
 σάτω πόντος,

la cime des hautes montagnes, tantôt dans les profondes vallées de la déserte Libye, rivage brûlé du Notus, et que ne souille jamais un souffle impie, que ne foule jamais le pied des hommes livrés aux soucis de la ville.

C'est là que mon ame, pure de passions, dégagée de désirs, exempte de travaux, de pleurs, de colère, de querelles, et secouant loin d'elle tous ces funestes enfants du cœur, t'adressera, d'une voix chaste et d'une pensée pieuse, les hymnes qui te sont dus.

Paix dans les cieux et sur la terre ; que l'Océan se calme, que l'air fasse silence. Taisez-

ἑτάω θ' ἀήρ.  
 Λήγετε, πνοιαί  
 βαλίων ἀνέμων·  
 λήγετε, ρίπαι  
 γυρῶν βοθίων,  
 ποταμῶν προχοαί,  
 κρανααὶ λιβάδες·  
 Ἐχέτω σιγὰ  
 κόσμου λαγόνας,  
 ἱερευσομένων  
 ἁγίων ὕμνων.  
 Δύτω κατὰ γᾶς  
 ὀφίων συρμός.  
 θύτω κατὰ γᾶς  
 καὶ πιανὸς ὄφης,  
 θαίμων ὕλας,  
 νεφέλα ψυχᾶς,  
 εἰδωλοχαρῆς,  
 εὐχαῖς σκύλακας  
 ἐπιθωύσων.  
 Σὺ, πάτερ, σὺ, μάκαρ,  
 σὺ ψυχοδόρους  
 ὁπέρυκε κύνας  
 ψυχᾶς ἀπ' ἐμᾶς,  
 εὐχᾶς ἀπ' ἐμᾶς,  
 ζωᾶς ἀπ' ἐμᾶς,  
 ἔργων ἀπ' ἐμῶν.  
 Ἀ θ' ἀμετέρεα

vous, souffle des vents ; arrêtez-vous , tourbillons des flots impétueux , cours des fleuves , sources des fontaines.

Que le silence règne aux diverses régions du monde, pendant que j'adresse en sacrifice des hymnes sacrés.

Qu'ils se cachent sous terre , les serpents sinueux; qu'il se cache sous terre aussi le dragon ailé, ce démon de la matière, ce nuage de l'ame, cet ami des idoles, lui qui excite contre nos prières les aboiements de ses satellites.

Toi, Père ; toi, bienheureux, défends contre les chiens voraces et mon esprit, et mon ame, et ma prière, et ma vie, et mes œuvres.

Mais que l'offrande de mon cœur soit agréée

πραπιδων λαιβὰ  
 σοῖς ἐριτίμοις  
 μελέτω προπέλοις ,  
 πορβμεῦσι σοφοῖς  
 ἀγίων ὕμνων.

Ἡδὴ φέρομαι  
 ἐπὶ βαλβίδας  
 ἱερῶν ἐπέων·  
 ἤδη καναχεῖ  
 ὁμφὰ περὶ νοῦν.  
 Μάκαρ, Ἰλαθί μοι,  
 πάτερ, Ἰλαθί μοι ,  
 εἰ παρὰ κόσμον,  
 εἰ παρὰ μοῖραν  
 τῶν σῶν ἔθιγον.

Τίνος ὄμμα σοφὸν ,  
 τίνος ὄμμα πολὺ ,  
 ταῖς σαῖς σεροπαῖς  
 ἀνακοπτόμενον ,  
 οὐ καταμύσει ;  
 Ἀτενὲς δὲ δρακεῖν  
 ἐπὶ σοὺς πυρσοὺς  
 θέμις οὐδὲ θεοῖς·  
 πίπτων δὲ νόος  
 ἀπὸ σᾶς σκοπιᾶς  
 τὰ πέλας σαίνει ,  
 ἀκίχῃτα κιχεῖν  
 ἐπιβαλλόμενος,

de tes ministres augustes, pieux messagers des hymnes saints.

Me voici déjà au terme de mes chants sacrés;  
déjà retentit dans mon cœur une voix divine.  
O bienheureux, aie pitié de moi; Père, pardonne-moi, si j'ai osé, sans la décence, sans la pureté convenables, toucher à ce qui te regarde.

Quel œil assez sage, quel œil assez perçant ne sera point ébloui de tes splendeurs?

Contempler d'un regard fixe l'éclat de ton visage, c'est ce qui n'est pas donné, même aux immortels.

Mais l'esprit, tombant de tes hauteurs, em-

προσιδεῖν αἴγλαν  
 ἀκάμαντι βυθῷ  
 ἀμαρυσσομέναν ,  
 ἀβάτων θ' ἀποβάς,  
 ἐπὶ πρωτοφανές  
 εἶδος ἐρείδει  
 ὄμματος ἀλλαν·  
 ὅθεν αἰνύμενος  
 ἐπὶ σοὺς ὕμνους  
 ἄνθεα φωτὸς ,  
 ἀορίστοις ἀνέμοις  
 ἀνέπαιψε βολάν,  
 τὰ σὰ σοὶ πάλι θοῦς.  
 Τί γὰρ οὐ σὸν, ἄναξ,  
 πατέρων πάντων  
 πάτερ, αὐτοπάτωρ,  
 προπάτωρ, ἀπάτωρ,  
 υἱὲ σεαυτοῦ,  
 ἔν ἐνὸς πρότερον,  
 ὄντων σπέρμα ,  
 πάντων κέντρον ,  
 προανούσιε νοῦ ,  
 κόσμων ῥίζα ,  
 τῶν ἀρχηγόνων  
 ἀμφιφαῆς φῶς,  
 ἀτρέκεια σοφᾶ,  
 παγὰ σοφίας,  
 κεκαλυμμένη νοῦ



brasse tout ce qui t'environne, essaie de percer des mystères impénétrables , d'envisager la lumière qui brille dans ton immense profondeur.

Puis, abandonnant ce qu'il ne peut atteindre, il pose un regard ferme sur tes œuvres éclatantes, et, s'inspirant à la vue de cette lumière, il entonne tes louanges, fait taire les vents impétueux, te restitue ce qui t'appartient.

Eh!quelle chose n'est pas tienne, ô roi , ô le père de tous les pères, ô le père de toi-même ;

Toi le père antérieur, toi qui es sans père, fils de toi-même ; toi, l'unité qui précède l'unité ;

Toi, le germe des êtres, le centre de tout, esprit éternel et sans substance; racine des mondes, lumière brillante des choses premières, vé-

ἰδίαις αὐγαῖς,  
 ὄμμα σεαυτοῦ,  
 πρῆστηροκράτορ,  
 αἰωνοτόκε,  
 αἰωνόδιε,  
 ἐπέκεινα θεῶν,  
 ἐπέκεινα νόων,  
 ἐπὶ θάτερα νωμῶν,  
 νοερητόκε νοῦ,  
 ὀχετηγὲ θεῶν,  
 πνευματοεργὲ,  
 καὶ ψυχοτρόφε;  
 Παγὰ παγῶν,  
 ἀρχῶν ἀρχὰ,  
 βιζῶν βίζα,  
 μονὰς εἰ μονάδων,  
 ἀριθμῶν ἀριθμὸς,  
 μονὰς ἡδ' ἀριθμὸς,  
 νοῦς καὶ νοερὸς  
 καὶ τὸ νοητὸν,  
 καὶ πρὸ νοητοῦ,  
 ἐν καὶ πάντα,  
 ἐν διὰ πάντων,  
 ἐν τε πρὸ πάντων,  
 σπέρμα τὸ πάντων,  
 βίζα καὶ ὄρφαξ,  
 φύσις ἐν νοεροῖς,  
 θεῶν καὶ ἄρρεν.

rité pleine de sagesse, source de sapience, esprit voilé de tes propres splendeurs, œil de toi-même, maître de la foudre, père des siècles, vie des siècles ;

Toi qui surpasses les dieux, toi qui surpasses les intelligences, toi qui les gouvernes à ton gré ;

Esprit père des esprits, toi qui donnes la naissance aux dieux, toi le créateur des âmes, toi qui les nourris ? Source des sources, principe des principes, racine des racines. Tu es la monade des monades, le nombre des nombres, la monade et le nombre ; tu es l'intelligence, l'être intelligent, l'être intelligible ; tu es avant tout ce qui est intelligible ;

Seul et tout, seul en toutes choses, et seul avant toutes choses ; germe de tout, racine et branche, nature parmi les intelligences, le mâle et la femelle.

Μύσας δὲ νόος  
 τὰ τε καὶ τὰ λέγει,  
 βυθὸν ἄβρῆτον  
 ἀμφιχορεύων.  
 Σὺ τὸ τίκτον ἔφυς,  
 σὺ τὸ τικτόμενον,  
 σὺ τὸ φωτίζον,  
 σὺ τὸ λαμπόμενον,  
 σὺ τὸ φαινόμενον,  
 σὺ τὸ κρυπτόμενον,  
 φῶς κρυπτόμενον  
 ἰδίαις αὐγαῖς,  
 ἐν καὶ πάντα,  
 ἐν καὶ ἑαυτὸ,  
 καὶ διὰ πάντων.  
 Σὺ γὰρ ἐξεχύθης,  
 ἀβρῆτοτόκε,  
 ἵνα παῖδα τέκης,  
 κλεινὰν σοφίαν,  
 δημοεργόν.  
 προχυθεῖς δὲ μένεις  
 ἀτόμοισι τομαῖς  
 μαιευόμενος.  
 Ὑμῶ σε, μονάς  
 ὕμῶ σε, τριάς.  
 Μονάς, εἴ τριάς ὦν·  
 τριάς εἴ, μονάς ὦν.  
 Νοερά δὲ τομὰ

L'ame initiée à tes profondeurs ineffables, et qui se meut autour d'elles, s'exprime en ces termes:

Tu es ce qui enfante, tu es ce qui est enfanté; tu es ce qui illumine, tu es ce qui brille; tu es ce qui paraît, tu es ce qui est caché; lumière voilée dans sa propre splendeur, seul et tout, tout en toi et en toutes choses.

Tu as été épandu, père ineffable, pour engendrer un fils, la divine sagesse, la sagesse créatrice; mais, de la sorte épandu, tu enfantes par une indivisible division.

Je te chante, ô unité; je te chante, ô trinité. Tu es unité, bien que tu sois trinité; tu es trinité, quoique tu sois unité. L'intellectuelle di-

ἄσχιστον ἔτι  
 τὸ μερισθὲν ἔχει.  
 Ἐπὶ παιδὶ χυθεῖς  
 ἰότατι σοφᾶ·  
 αὐτὰ δ' ἰότας  
 βλάστησε μέσα  
 φύσις ἀφθεγκτός,  
 τὸ προσούτιον ὄν.  
 Οὐδέμις εἰπεῖν  
 δεύτερον ἐκ σοῦ·  
 οὐδέμις εἰπεῖν  
 τρίτον ἐκ πρώτου.  
 Ὡδὶς ἱερὰ,  
 ἄρβρητε γονὰ,  
 ὄρος εἴ φύσιων,  
 τὰς τεκτοίσας,  
 καὶ τικτομένας.  
 Σέβομαι νοερῶν  
 κρυφίαν τάξιν.  
 Χωρεῖ τι μέσον  
 οὐ καταχυθέν.  
 Αφθεγκτε γόνε  
 πατρὸς ἀφθέγκτου,  
 ὦδὶς διὰ σέ,  
 διὰ δ' ὠδίνος  
 αὐτὸς ἐφάνθης,  
 ἅμα πατρὶ φανείς,  
 ἰότατι πατρός·

vision conserve indivisé encore ce qui fut divisé.

Tu as été épandu sur le fils par une profonde sagesse, et cette sagesse elle-même est une nature moyenne, nature ineffable, qui est avant toutes les natures.

Il n'est pas permis de dire qu'un second soit sorti de toi ; il n'est pas permis de dire qu'un troisième soit sorti du premier.

Enfantement sacré, génération ineffable, tu es le terme de la nature qui enfante et de celle qui est enfantée.

Je vénère l'ordre secret des choses intellectuelles. Elles renferment quelque chose d'intermédiaire qui n'est point répandu au dehors.

Fils ineffable d'un père ineffable, enfanté pour toi-même, tu as paru à la lumière par cet enfantement ; tu as paru avec le père par la sa-

ἰότας σὺ δ' αἰεὶ  
 πατρὶ σείο πατρί.  
 Οὐδ' ὁ βαθυρόρους  
 χρόνος οἶδε γονὰς  
 τὰς ἀρόρήτους·  
 αἰῶν δὲ γέρω  
 τὸν ἀμήνυτον  
 τόκον οὐκ ἐδάκ.  
 Ἀμα πατρὶ φάνη,  
 υἱὸς γενόμενος  
 ὁ γενησόμενος.  
 Τίς ἐπ' ἀφθέγκτοις  
 ἐβράθειυσε τέλμαν;  
 ἀλαῶν μερόπων  
 θαιδαλογλώσσω  
 ἄθερι τέλμαι·  
 σὺ δὲ φωτοδότας  
 φωτὸς νοεροῦ·  
 σκολιᾶς δ' ἀπάτας  
 ἀνέχεις ὁσίων  
 πραπίδας μερόπων,  
 εἰς ζόφον ὕλας  
 μὴ καταδύναι.  
 Σὲ, πατερ κόσμων,  
 πάτερ αἰώνων,  
 αὐτουργὸν θεῶν,  
 εὐαγὲς αἰνεῖν.  
 Σὲ μὲν οἱ νοεροὶ



gesse du père , et par toi la sagesse réside toujours dans le père.

Le temps aux flots immenses n'a pas connu ta naissance merveilleuse, et les vieux siècles n'ont pas connu le fils dont les âges ne se déroulent point par une série d'années. Il a toujours apparu avec le père, le fils toujours né qui devait naître.

Qui donc, en des choses inénarrables, a proposé un prix à l'audace des hommes? C'est une audace impie que celle des aveugles mortels aux discours subtils. Il n'y a que toi qui puisses donner la lumière, la lumière des intelligences. Tu détournes des obliques sentiers de l'erreur les esprits pieux et saints , pour qu'ils n'aillent pas s'abimer dans les ténèbres de la matière.

C'est toi, père du monde, père des siècles, créateur des dieux, qu'il est permis de louer.

C'est toi que chantent les intelligences, ô roi;

μέλπουσιν, ἄναξ·  
 σὲ δὲ κοσματοῖ  
 ὀμματολαμπεῖς,  
 νόες ἀσέρισι  
 ὑμνοῦσι, μάκαρ,  
 οὓς πέρι κλεινὸν  
 σῶμα χορεύει.  
 Πᾶσά σε μέλπει  
 γενεὰ μακάρων,  
 οἱ περὶ κόσμον,  
 οἱ κατὰ κόσμον,  
 οἱ ζωναῖοι,  
 οἳ τ' ἄζωνοι  
 κόσμου μοίρας  
 ἐφέπουσι σοφοὶ  
 ἀμφιδατῆρες,  
 οἱ παρὰ κλεινοῦς  
 οἰηκοφόρους,  
 οὓς ἀγγελικὰ  
 προχέει σειρὰ,  
 τό τε κυδῆεν  
 γένος ἡρώων,  
 ἔργα τὰ θνητῶν  
 κρυφαῖσιν ὁδοῖς  
 διανιστόμενον,  
 ἔργα βρότεια.  
 Ψυχὰ τ' ἀλλυγὴς  
 καὶ κλεινομένα

c'est toi, bienheureux, que célèbrent les ministres du monde, ces yeux brillants, ces esprits célestes, autour desquels se meut la masse imposante de la création.

C'est toi que chantent les chœurs des bienheureux qui, hors du monde comme dans le monde, hors des zones comme dans les zones, gouvernent, ministres pleins de sagesse, les diverses parties de l'univers, et prennent place à côté des glorieux pilotes sortis de la chaîne des Anges.

C'est toi que célèbre la race illustre des héros qui parcourent par des voies secrètes les œuvres des mortels, mortelles elles-mêmes.

C'est toi que célèbrent l'âme restée debout et

ἐς μελαναυγείς  
 χθονίους ὄγκους ,  
 σὲ, μάκαιρα φύσις ,  
 φύσεώς τε γονὰ ,  
 ὑμνέει σε, μάκαρ ,  
 τὰς ζειδῶροις  
 ἐφέπεις πνοιαῖς ,  
 ἀπὸ σῶν ὀχετῶν  
 κατασυρομέναις  
 προκυλινθομέναις .  
 Σὺ γὰρ, ἀχράντων  
 ἡγέτα κόσμων ,  
 φύσις εἴ φυσίων·  
 σὺ φύσιν θάλπεις  
 γένεσιν θνατῶν ,  
 τὰς ἀενάῳ  
 τὰν ἰνθάλμονα ,  
 ἵνα καὶ πυμάτα  
 μερὶς ἐν κόσμῳ  
 λαλάχη ζωᾷς  
 ἐπαμειβομένας .  
 Οὐ γὰρ θεῖμιν ἦν  
 τρύγα τὰν κόσμου  
 κορυφαῖς ἐρίσαι .  
 Τὸ δὲ ταχθὲν ὅλῳς  
 ἐς χορὸν ὄντων ,  
 εὖν' ἔτ' ὀλεῖται·  
 ἄλλο δ' ἀπ' ἄλλου ,

celle qui se penche vers les épaisses ténèbres de la terre ; c'est toi que la bienheureuse nature et ses enfantements célèbrent, ô roi immortel, car tu gouvernes le monde avec un souffle vital, qui découle et s'élance de tes canaux divins.

Tu es le modérateur des mondes incorruptibles, tu es la nature des natures ; tu vivifies la nature, mère des êtres mortels, et image de la nature immortelle, afin que les bornes mêmes les plus reculées de la création participent à cette vie qui passe d'un être à l'autre.

Car, il ne fallait pas que la lie du monde fût placée au sommet de la création ; mais les choses une fois rangées dans le chœur des êtres ne doivent plus périr, et tous les corps, par

διὰ δ' ἁλλήλων  
 πάντ' ἀπολαύει.  
 Ἐξ ἐλλυμένων  
 κύκλος ἀέθριος,  
 ταῖς σαῖς πνοιαῖς  
 ἀναθάλπόμενος,  
 σοὶ διὰ πάντων  
 ἵσῃσι χοροῦς,  
 μάταιρα φύσις,  
 ἰδίαις χροιαῖς,  
 ἰδίῳις ἔργοις  
 θαιδαλλομένων.  
 Ἐκ δὲ ζώων  
 ἑτεροφθόγγων  
 μίαν ἁρμονίαν  
 ὁμόφωνον ἄγει.  
 Σοὶ πάντα φέρει  
 αἶνον ἀγῆρων,  
 αἶψα καὶ νύξ,  
 σερσπαῖ, νεφάδες,  
 οὐρανός, αἰθήρ,  
 καὶ γᾶς ῥίζαι,  
 ὕδωρ, ἀήρ,  
 σώματα πάντα,  
 πνεύματα πάντα,  
 σπέρματα, καρποί,  
 φυτὰ, καὶ ποίαι,  
 ῥίζαι, βοτάναι,

une admirable vicissitude, jouissent alternativement les uns des autres.

Le cercle éternel, échauffé par ton souffle, fait partout monter en chœur vers toi, mère nature, des hymnes du sein des êtres périssables embellis de tes couleurs, ornés de tes œuvres brillantes, et, par les voix diverses des êtres animés, il t'adresse aussi un concert unanime d'éloges.

Tous les êtres t'envoient des hymnes sans fin : le jour et la nuit, les foudres, les neiges, le ciel, l'éther, le fondement de la terre, les eaux, les airs, tous les corps, tous les esprits, les semences, les fruits, les plantes et les gazons, les ra-

βοτὰ καὶ πτηνὰ ,  
 καὶ νηχομένων  
 νεπόδων ἀγέλαι.  
 Ἴδε καὶ ψυχὰν  
 ὀλιγοδρανέα,  
 ὀλιγηπελέα  
 ἐπὶ σᾶς Λιδύας,  
 ἐπὶ σᾶς σεπτᾶς  
 ἱερηπολίας ,  
 ὀσίαις εὐχαῖς  
 ἐπιμελομέναν,  
 τὰν ἀμφιπολεῖ  
 νέφος ὑλαῖον.  
 Σὺν δ' ὄμμα, πάτερ,  
 κοπτικὸν ὕλας.  
 Νῦν μοι κραδίᾳ,  
 τοῖς σοῖς ὕμνοις  
 παινομένα ,  
 ἐθώσπε νόον  
 πυρίαις ὀρμαῖς.  
 Σὺ δὲ λάμψον, ἄναξ,  
 ἐνάγωγα φάη·  
 νεῦσον δὲ, πάτερ,  
 σῶμα φυγοῖσαν ,  
 μηκέτι δύναι  
 εἰς χθονὸς ἄταν·  
 Οφρα δὲ ζωᾷς!  
 ὕλοδ' αἰτίου



cines, les herbes, les animaux des champs, les oiseaux des cieux, et le peuple des poissons.

Regarde aussi cette ame qui languit épuisée sur ta Libye ; et qui, dans tes fêtes augustes, s'applique à de saintes prières; cette ame qu'entourent les nuages de la matière.

Ton œil, ô père, peut percer cette enveloppe. Maintenant, mon cœur fécondé par tes hymnes, jette une ardeur de feu dans mon intelligence.

Toi donc, ô roi, illumine mes yeux, afin qu'ils contemplent les choses célestes. Fais, ô père , qu'échappée au lien du corps, cette ame n'aille plus désormais se plonger dans la boue de la matière.

Pendant que je demeure assujetti aux liens de

SYNÉSIUS.

4

δεσμοῖσι μένω,  
 πραεῖα, μάκαρ,  
 βόσκει με τύχα,  
 μηδ' ἐμπόδιον  
 πνεύσειε, νόου  
 φροντίσι λυγραῖς  
 δάπτουσα βίον,  
 ἵνα μὴ τὰ Θεοῦ  
 ἄσχυλος εἶην,  
 μηδ' ἔτι τοῖσι  
 ἐναλινδοίμαν,  
 ὅθεν ἐκπροφυγῶν  
 δώροισι τεοῖς,  
 ξέφος εὐαγέων  
 ἀπὸ λειμώνων  
 σοὶ τοῦτο πλέκω,  
 σοὶ τόνδε φέρω  
 αἶνον, ἀχράντων  
 ἡγέτα κόσμων,  
 καὶ παιδὶ σοφῷ,  
 σὺν τᾷ σοφίᾳ,  
 τὸν ἀπ' ἀρβήτων  
 ἔχεας κόλπων.  
 Ἐν σοὶ δὲ μένει,  
 σέθεν ἐκπροβορῶν,  
 ἵνα πάντα σοφαῖς  
 ἐφέπει πνοιαῖς,  
 διέπει πολιῶν

cette vie terrestre, que la fortune, ô père, me sourie favorable, et qu'un souffle ennemi ne vienne pas dessécher ma vie et la livrer aux tristes soucis.

Que je puisse vaquer toujours aux choses divines, et que je n'aie plus me rouler dans cette fange d'où, échappé, grâce à tes faveurs, je tresse pour toi une couronne cueillie dans les saintes prairies, et t'apporte ce tribut de louanges, à toi, prince des mondes purs, et à ton fils, sage de ta propre sagesse, à lui que tu as versé de ton sein ineffable, et qui réside en toi sorti de toi-même.

De là, il régit toutes choses du souffle de sa

βάθος αἰώνων,  
 διέπει ταρσοὺς  
 κραναοῦ κόσμου,  
 μέχρι καὶ νεάτου  
 πυθμένος ὄντων  
 χθονίας μοίρας,  
 ὁσίοις πραπίσιν  
 ἐλλαμπόμενος,  
 λύει δὲ πόνους  
 σὺν τε μερίμνας  
 διερῶν μερόπων,  
 ἀγαθῶν κράντωρ,  
 ἐλατῆρ ἁχέων.  
 Τί δὲ θαῦμα; θεὸν  
 τὸν κοσμοτέχναν,  
 ἰδίων ἔργων  
 κῆρας ἐρύκειν;  
 Τόδε σοι, μεγάλου  
 κοίρανε κόσμου,  
 τίσων ἔμολον  
 χρέος ἐκ Θρήκης,  
 ἵνα τὰν τριέτιν  
 ὦκησα γύαν  
 παρ' ἀνακτόριον  
 γαῖας μέλαθρον  
 ἔτλαν δὲ πόνους,  
 ἔτλαν δ' ὀδύνας  
 πολυδακρύτους,

sagesse; de là, il préside à la longue chaîne des siècles, et de régler la marche du vaste monde, jusque dans la profondeur des êtres qui tiennent à la terre.

Il éclaire de ses feux les âmes pieuses; il délivre de toute peine, de tout souci les malheureux mortels : c'est lui qui est l'auteur de tout bien, lui qui dissipe nos alarmes.

Mais quoi d'étonnant que le Dieu créateur du monde éloigne tout mal de ses œuvres?

O roi du vaste univers, je viens accomplir le vœu que j'ai formé en Thrace, où j'ai habité trois ans, près de la demeure royale de la terre; où j'ai enduré de nombreuses fatigues, de la-

ὤμοισι φέρων  
 ματέρα πάτραν.  
 Ραίνετο μὲν γὰρ  
 ἰδρωτί μελῶν  
 ἀεθλευόντων  
 ἄμαρ ἐπ' ἄμαρ·  
 βαίνετο δ' εὐνὰ  
 κανθῶν λιβάσιν  
 ὀλοφυρομένων  
 νύκτ' ἐπὶ νύκτα.  
 Νηοὶ δ' ὀπότεοι  
 δώμηθεν, ἄναξ,  
 ἐπὶ σαῖς ἀγίαις  
 τελετηφορίαις,  
 ἐπὶ πάντας ἔβαν.  
 Πρηνῆς, ἱκέτας,  
 δάπεδον βλεφάρων  
 δεύων νοτίσι,  
 μή μοι κενεᾶν  
 ὁδὸν ἀντάσαι,  
 ἱκέτευσα Θεοὺς  
 δρηγῆρας, ὅσοι  
 γονόεν Θρήκης  
 κατέχουσι πῆδον,  
 οἳ τ' ἀντιπέρην  
 Χαλκηδονίας  
 ἐφέπουσι γῆας,  
 οὓς ἀγγελικαῖς

mentables tourments, quand je portais en mon cœur la mère patrie.

La terre était arrosée de la sueur de mes membres qui combattaient chaque jour.

Ma couche était inondée des larmes qui sortaient chaque nuit de mes yeux.

Les temples construits pour servir à ton culte, ô roi, je les ai tous visités.

Je m'inclinais suppliant, je baignais le sol de mes pleurs, et, pour que mon voyage ne devint pas inutile, j'implorais tous les esprits immortels, les ministres qui protègent les fécondes régions de la Thrace; qui, sur le continent opposé, président aux champs Chalcédoniens, et que tu

ἔσπεψας, ἄναξ,  
 αὐγαῖσι, τεοῦς  
 ἱεροῦς προπόλους.  
 Σύν μοι μάκαρες  
 ἐλάβοντο λιτᾶν,  
 σὺν μοι πολέων  
 ἐλάβοντο πόνων.  
 Οὐ μοι ζωά  
 τᾶμοσδε φίλα  
 διὰ γᾶν πατρίαν  
 συφελιζομέναν,  
 τὰν ἐξ ἀχέων  
 ἔσπασας, ἄναξ,  
 αὐτὸς ἀγήρω,  
 κοίρανε κόσμου.  
 Ἦδη ψυχᾶς  
 ἀποτροσμένας,  
 ἤδη μελέων  
 κατερειπομένων  
 ὑπέρεισας ἐμᾶν  
 ἄρθρων δύναμιν,  
 τλάμονι ψυχᾷ -  
 μένος ἐμπνεύσας·  
 καμάτων θε γλυκὺ  
 εὖρεο τέκμωρ,  
 κατὰ θυμὸν ἐμὸν,  
 ἔργοισιν, ἄναξ,  
 ὁπάσας θούλιων



as couronnés, ô roi, des rayons angéliques pour  
en faire tes ministres sacrés.

Ce sont ces êtres bienheureux qui ont écouté  
mes prières; ce sont eux qui m'ont aidé, sou-  
lagé dans mes maux.

La vie alors ne m'était point douce, parce  
que ma patrie était opprimée; mais, ô roi, tu  
l'as affranchie de son deuil, toi, qui ne connais  
pas la vieillesse, ô souverain du monde.

Mon ame était défaillante, mes membres lan-  
guissaient; tu as ranimé leur vigueur, tu as  
donné une force nouvelle à mon ame malheu-  
reuse.

Tu as su mettre, selon mes vœux, un doux

ἄμπαυμα πόνων.  
 τὰ σὺ πάντα, μάκαρ,  
 Λιθύεσσι σάου  
 εἰς μηκεδανὸν  
 μήρυμα χρόνου,  
 διὰ σᾶς μνάμαν  
 εὐεργεσίας,  
 διὰ τε ψυχὰν  
 αἰνὰ παθούσαν.  
 Ικέτα δὲ δίδου  
 βιοτὰν ἀσινῇ·  
 λύε με μόχθων,  
 λύε με νόσων,  
 λύε μεριμνᾶν  
 κηριτρεφέων·  
 νεῦσον νοεράν  
 προπόλῳ ζωάν.  
 Μὴ μοι χθονιόυς  
 ὄμβρους ἀφένου  
 κρίνεις, ἄναξ,  
 ἵνα μὴ τὰ θεοῦ  
 ἄσυχλος εἶην,  
 μηδὲ κατηγῆς  
 πενία μελάθροισ  
 ἐγχριμπτομένα,  
 περὶ γὰρ ἔλκει  
 φροντίδα θυμοῦ.  
 Λμφῷ ψυχὰν

terme à mes fatigues; tu m'as accordé, ô roi, le repos après de longues peines.

Conserve long-temps de semblables faveurs aux habitants de Libye, en considération du souvenir que j'ai toujours gardé de tes bienfaits, et en considération des souffrances cruelles que mon ame a endurées.

Je t'en supplie, accorde-moi une vie exempte de maux; préserve-moi des fatigues, préserve-moi des maladies, préserve-moi des soucis rongeurs.

Accorde à ton serviteur une vie intellectuelle; n'épanche point sur moi les torrents des richesses, afin que je puisse vaquer aux choses divines; ne fais pas non plus que la triste pauvreté, s'attachant à ma demeure, entraîne vers la terre les pensées de mon cœur.

Ces deux choses rabaissent l'ame vers la terre;

βρίθει περὶ γᾶν·  
 ἄμφω δὲ νόου  
 ἐπιληθα πέλει,  
 ὅτε μὴ σὺ, μάκαρ,  
 ὀρέγοις ἀλκᾶν.

Ναὶ, πάτερ, ἀγνᾶς  
 παγὰ σοφίας,  
 λάμψον πραπίσιν  
 ἀπὸ σῶν κόλπων  
 νοερὸν φέγγος·  
 σράψον κραδία  
 ἀπὸ σᾶς ἀλκᾶς  
 σοφίας αὐγάν.

Καὶ, τὰν ἐπὶ σοὶ  
 ἱερὰν ἀτραπὸν,  
 σύνθημα δίδου,  
 σφραγίδα τεῶν,  
 κηριτρεφέας  
 δαίμονας ὕλας  
 σεύων ζωᾶς  
 εὐχᾶς τ' ἀπ' ἐμᾶς.

Καὶ σῶμα σάου  
 ἀρτεμὲς, ἐχθραῖς  
 ἄδατον λώβαις·  
 καὶ πνεῦμα σάου  
 ἀμόλυντον, ἄναξ.

Ἡ μὲν ἤδη  
 ὀροφερὰν ὕλας

ces deux choses font oublier l'intelligence, à moins que tu ne viennes, ô roi, nous prêter des forces.

Oui, ô père, ô source de la pure sagesse, fais briller dans mon ame les rayons de ta lumière; illumine mon cœur de l'éclat de ta sagesse; indique-moi d'une manière certaine la route sacrée qui mène à toi ; écarte de ma vie et de mes prières ces esprits matériels qui tourmentent les ames.

Conserve mon corps sain et sauf, et défends-le des cruelles maladies ; conserve encore sans tache mon esprit, ô roi.

Maintenant, il est vrai, je fléchis sous le poids

κηλιδά φέρω·  
 ἔχομαι δὲ πόθοις,  
 χθονίοις δεσμοῖς·  
 σὺ δὲ ῥύσιος εἶ,  
 σὺ καθάρσιος εἶ·  
 ἀπόλυε κακῶν,  
 ἀπόλυε νόσων,  
 ἀπόλυε πένθους.  
 Σὺν σπέρμα φέρω,  
 εὐηγενέος  
 σπινθῆρα νόου,  
 ἐς βάθος ὕλας  
 κατακεκλιμένον.  
 Σὺ γὰρ ἐν κόσμῳ  
 κατέθευ ψυχάν,  
 διὰ δὲ ψυχᾶς  
 ἐν σώματι νοῦν  
 ἔσπειρας, ἄναξ.  
 Τὰν σὰν κούραν  
 ἐλέαιρε, μάκαρ.  
 Κατέβου ἀπὸ σοῦ  
 χθονὶ θητεῦσαι,  
 ἀντὶ δὲ θήσας  
 γενόμεαν δοῦλα.  
 Ὡλα με μάγοις  
 ἐπέδθησε τέχναις.  
 Ἐτι μὲν ἔνι μοι  
 βαιὸν τι μένος

de la ténébreuse matière, et les passions m'étreignent de leurs terrestres liens ; mais tu es le libérateur, tu es le purificateur.

Délivre-moi des maux , délivre-moi des maladies, délivre-moi des entraves.

Je porte un germe de toi, une étincelle d'un esprit divin , caché dans la profondeur de la matière.

Car, tu as déposé une ame dans le monde, et, par cette ame, tu as placé un esprit dans mon corps, ô roi.

Prends pitié de celle qui est ta fille, ô bienheureux.

Je suis descendue de toi, pour être mercenaire sur la terre; mais , de mercenaire, je suis deve-

κρυφίας γλήνας·  
 οὐπω πάσαν  
 ἔσβεσεν ἀλκάν.  
 Κέχυται δὲ πολὺς  
 ἐφύπερθε κλύδων,  
 ἀλαῶπα τιθεῖς  
 τὰν Θεοδερχῇ.  
 Ελέαιρε, πάτερ,  
 κούραν ἰκέτιν,  
 τὰν πολλάκι δὴ  
 νοεραῖς ἀνόδοις  
 ἐπιβαλλομέναν,  
 λαμυρᾶς ὕλας  
 ἥμερος ἄγχει·  
 Σὺ δὲ λάμψον, ἄναξ,  
 ἀνάγωγα φάη,  
 ἄψον δὲ σέλας  
 καὶ πυρκαϊὰν,  
 σπέρμα τὸ βαιὸν  
 αὖξων ἐν ἐμῷ  
 κρατὸς αὐτῷ  
 Θρόνισόν με, πάτερ,  
 φωτὸς ἐν ἀλκᾷ  
 ζωηφορίου,  
 ἵνα χεῖρά φύσις  
 οὐκ ἐπιβάλλει,  
 ὅθεν οὐκ ἔτι γὰ,  
 οὐ μοιραία



une esclave; la matière a su me captiver par ses artifices magiques.

Cependant, il reste encore en moi quelque chose de la pupille spirituelle, qui n'a pas perdu toute sa vigueur; mais d'obscurs nuages sont répandus autour d'elle, et la rendent aveugle, elle, destinée à contempler Dieu.

Père, prends pitié de ta fille suppliante; bien souvent déjà elle a voulu, par des ascensions spirituelles, monter jusques à toi; mais les charmes de la matière l'ont toujours retenue. Toi donc, ô roi, illumine ses yeux, afin qu'ils s'élèvent jusques aux choses célestes.

Allume dans mon cœur un feu et un incendie, pour conserver sur ma tête ce faible dépôt de lumière.

Place-moi, ô père, dans le centre de la lumière salubre, où la nature ne porte pas la main, et

κλῶσις ἀνάγκας  
 παλίνορσον ἄγει.  
 Λιπέτω, φυγέτω  
 δολερὰ γένεσις  
 θεράποντα τεόν·  
 ἐμέθεν δὲ, πάτερ,  
 χθονίου τε κλόνου  
 πῦρ μέσον εἴη.  
 Νεῦσον, γενέτα,  
 νεῦσον προπόλῳ  
 ἤδη νοερούς  
 πετάσαι ταρσεύς.  
 Ἦδη φερέτω  
 σφραγίδα πατρὸς  
 ἱκέτις ψυχᾶ,  
 δεῖμα μὲν ἐχθροῖς  
 δαίμοσιν, οἳ γὰρ  
 ἀπὸ κευθμώνων  
 ἀναπαλλόμενοι  
 πνεύουσι βροτοῖς  
 ἀθέους ἐρμάς,  
 σύνθημα δὲ σοῖς  
 ἄγνοῖς προπόλοις,  
 οἳ κατὰ κλεινοῦ  
 βένθεα κόσμου  
 πυρίων ἀνόδων  
 κληῖτοφόροι,  
 ἵνα μοι φάεος

d'où ne puissent plus me ramener ni la terre ,  
ni la fatale nécessité des destins.

Que ton serviteur se dérobe par la fuite au  
malheur d'une naissance terrestre.

Entre moi, ô père, et entre le tumulte d'ici-  
bas, qu'il s'élève une flamme.

Donne, père, donne à ton serviteur de dé-  
ployer enfin les ailes de l'intelligence.

Que mon ame suppliante porte le signe du pè-  
re , épouvantail des esprits dangereux qui, s'é-  
lançant des profondeurs de la terre, soufflent  
aux mortels de coupables pensées ;

Ce signe, que je montrerai à tes ministres  
saints qui, dans les hauteurs du brillant uni-  
vers, tiennent les clefs des avenues de l'Empy-  
rée , pour qu'ils m'ouvrent les portes de la lu-  
mière.

μετασώσει πύλας.  
 Ἐτι δ' ἀλεμάτας  
 ἐπὶ γᾶς ἔρπων,  
 μὴ χθονὸς εἶην·  
 πυρίων δ' ἔργων  
 καὶ τῇδε δίδου  
 μάρτυρα καρπὸν,  
 ὁμφὰς ἀτρεκεῖς,  
 ὅσα τ' ἐν ψυχαῖς  
 τὰν ἀμβροσίαν  
 ἐλπίδα θάλλει.  
 Μετά μοι μέλεται  
 χθονίας βιοτᾶς.  
 Ἑρῶτε, λῆμαι  
 ἀθέων μερόπων,  
 πτολίων τε κράτη,  
 ἔρῶτε, πᾶται  
 ἄται γλυκεραί,  
 ἀχαρίς τε χάρις,  
 οἷσιν ψυχὰν  
 θωπευομέναν  
 γὰ λάτριν ἔχει·  
 ἃ μέγα θειλᾶ,  
 ἰδίων τ' ἀγαθῶν  
 ἔπειν λάθαν,  
 μέχρ' ἐγκύρῃ  
 φθονεῖα μερίδι.  
 Δοιὰς γὰρ ἔχει

Tandis que je rampe encore sur une terre  
misérable, que je ne sois pas terrestre.

Dès ici-bas , donne-moi le fruit des œuvres  
célestes, des paroles véridiques, et tous ces  
sentiments qui réchauffent dans l'ame la douce  
espérance.

Je me repens d'une vie terrestre; loin de moi,  
fléaux des impies mortels, opulence des villes;  
loin de moi, vices flatteurs, charmes sans at-  
traits, que la terre emploie pour captiver l'ame  
et la retenir en servitude; et la malheureuse  
boit l'oubli de ses biens, jusqu'à ce qu'elle tombe  
dans la mauvaise part, car il est deux parts de  
la séduisante matière.

Celui qui jette la main à table sur les mets

μακροπὸς ὕλα.  
 Ὅς δὲ τραπέζας  
 ἐπορεξάμενος,  
 μελιχρῶν ἔθιγεν,  
 ἢ μέγα κλαῦσει  
 πικρὰν μερίδα,  
 τῶν ἀντίξων  
 συνεφελομένων.  
 Ὅδε γὰρ χθονίης  
 θεσμὸς ἀνάγκης  
 διχόθεν θνατοῖς  
 βίον οἶνοχοεῖ·  
 τὸ δ' ἀκηράσιον  
 ἀμιγές τ' ἀγαθὸν,  
 θεός, ἢ τὰ θεοῦ.  
 Μεθύοισα γλυκεῖ  
 κρητῆρι, γύας  
 ἔψαυσα κακῶν,  
 ἐνέκυρσα πάγα,  
 ἐδάην ἄταν  
 Ἐπιμηθειάδα.  
 Στυγέω δὲ νόμους  
 ἄλλοπροσάλλους.  
 Ἐς τὸν ἀκηδῆ  
 λειμῶνα πατρός  
 σπεύδων, τανύω  
 φυγάδας ταρσοὺς,  
 φυγάδας διδύμων

déliçats se repentira d'avoir pris la part amère,  
lorsque des forces opposées l'entraîneront.

Car c'est la loi de l'humaine nécessité ; elle  
verse de deux coupes la vie aux mortels. Le vin  
pur et le bien pur et sans mélange , c'est Dieu  
ou les choses divines.

Enivré à la douce coupe, j'ai touché de près  
aux choses mauvaises ; je suis tombé dans le  
filet ; j'ai éprouvé le malheur d'Épiméthée, et je  
hais les lois variables et changeantes.

Me hâtant vers les tranquilles prairies du  
père, je précipite mes pas, mes pas fugitifs,  
pour me dérober au double présent de la ma-  
tière.

ὕλας θώρων.  
 Ἴδε με, ζωᾶς  
 νοερᾶς ταμία,  
 ἴδε σὰν ἰκέτιν  
 ψυχὰν ἐπὶ γᾶς  
 νοεραῖς ἀνόδοις  
 ἐπιβαλλομέναν.  
 Σὺ δὲ λάμψον, ἄναξ,  
 ἀνάγωγα φάη,  
 πτερὰ κοῦφα διδούς·  
 ἄμμα δὲ κόψον,  
 χάλασον περόναν  
 διδύμων παθέων,  
 οἷσιν ψυχὰς  
 δολόεσσα φύσις  
 κάμπτει κατὰ γᾶς·  
 δῆς με φυγοῖσαν  
 σώματος ἄταν,  
 θρόν ἄλμα βαλεῖν  
 ἐπὶ σὰς αὐλὰς,  
 ἐπὶ σοὺς κόλπους,  
 ὅθεν ἂ ψυχᾶς  
 προρέει παγά·  
 Λιθᾶς οὐρανία  
 κέχυμαι κατὰ γᾶς·  
 παγᾶ με δίδου,  
 ὅθεν ἐξεχύθην  
 φυγὰς ἀλητίας.



Regarde-moi, ô arbitre de la vie intellectuelle ; vois une ame suppliante s'efforcer sur la terre de former de saintes ascensions.

O roi, illumine ces yeux qui se dirigent vers le ciel ; donne-moi des ailes légères ;

Coupe les chaînes, relâche les liens des doubles passions, ces liens avec lesquels la trompeuse nature incline les ames vers la terre.

Fais que, me déroband aux dangers du corps, je puisse, d'un vol rapide, m'élancer jusque dans ton palais, jusque dans ton sein, d'où l'ame tire son origine.

Goutte céleste, j'ai été répandue sur la terre ; rends-moi à la source d'où je suis sortie, fugitive et vagabonde.

Νεῦσον προγόνω  
 φωτὶ μιγῆναι·  
 νεῦσον δ' ὑπὸ σοὶ  
 ταμειευμέναν ,  
 σὺν ἄνακτι χορῶ  
 ἀνάγειν ὁσίως  
 νοερούς ὕμνους.  
 Νεῦσον δὲ , πάτερ ,  
 φωτὶ μιγεῖσσαν  
 μηκέτι δύναι  
 εἰς χθονὸς ἄταν·  
 ὄφρα δὲ ζωᾷς  
 ὑλοδιαίτου  
 δεσμοῖσι μένω ,  
 πραεῖα , μάκαρ ,  
 βόσκει με τύχα.



Permets que je sois unie à la lumière créatrice.

Permets que, dirigée par toi, ô père, je t'offre solennellement, avec le chœur des esprits célestes, des hymnes spirituels.

Permets, ô père, qu'unie à la lumière, je n'aie plus me plonger désormais dans la fange terrestre.

Et pendant que je demeure assujetti aux liens de cette vie matérielle, que la fortune, ô père, vienne me sourire favorable.



## ΥΜΝΟΣ Δ'.

Σὲ μὲν ἀρχομένας,  
σὲ δ' ἀεξομένας,  
σὲ δὲ μεσοίσας,  
σὲ δὲ παυομένας  
αἰὺς ἱερᾶς,  
ζαθέας νυκτὸς,  
μέλπω, γενέτα,  
παίων ψυχῶν,  
παίων γυναικῶν,  
δῶτορ σοφίας,  
εἰλατήρ νοῦσων,  
δῶτορ ψυχαῖς  
ἀπόνου βιοτᾶς,  
ἂν μὴ σείβει  
χθονία φροντίς,  
μάτηρ ἀχέων,  
μάτηρ παθέων,  
ὣν μοι ζωὰ  
καθαρά μενέτω,

## HYMNE IV.

C'est toi qu'à l'aurore, toi qu'aux rayons  
croissants de la lumière, toi qu'au milieu du  
jour, toi que vers le coucher du soleil sacré,  
toi que dans la nuit mystérieuse, je célèbre, ô  
Père ;

Toi , le médecin des âmes , le médecin des  
corps , le distributeur de la sagesse ; toi qui  
éloignes les maladies , toi qui donnes aux  
cœurs une vie tranquille , une vie que ne trou-  
blent point les soucis de la terre , pères des  
douleurs , pères des souffrances.

Puissent mes années être à l'abri des cha-

ἵνα τὰν πάντων  
 κρυφίαν βίξαν  
 ὑμνοῖσα λέγω ,  
 μηδ' ἀπαγωγοῖς  
 ἄτῃσι Θεοῦ  
 νοσφιζοίμαν.  
 Σὲ, μάκαρ , μέλπω ,  
 κοίρανε κόσμου.  
 Γὰ σιγάτω·  
 ἐπὶ σοῖς ὕμνοις ,  
 ἐπὶ σαῖς εὐχαῖς  
 εὐφαιμείτω  
 ὅσα κόσμος ἔχει·  
 σὰ γὰρ ἔργ', ὦ πάτερ ,  
 Καταπαυέσθω  
 ἀνέμων βοῆς ,  
 ἦχος δένδρων ,  
 θρόνος ὀρνιθων .  
 Ἥσυχος αἰθὴρ ,  
 ἥσυχος ἀήρ  
 κλυέτω μολπᾶς·  
 ὑδάτων δὲ χύσις  
 ἄψοφος ἦδη  
 σήτω κατὰ γᾶς·  
 Οἱ δ' ἐμπόδιοι  
 ἁγίων ὕμνων  
 κευθμωνοχαρεῖς  
 καὶ τυμβονόμοι

grins cruels, afin que je célèbre, dans mes hymnes, la mystérieuse origine de toutes choses, et que les péchés rebelles ne me séparent jamais de Dieu !

C'est toi que je chante, immortel souverain du monde. Que la terre fasse silence, quand je célèbre ta gloire. Quand je t'adresse des prières, que l'univers se taise, car il est ton ouvrage, ô Père.

Que l'on n'entende ni le sifflement des vents, ni le murmure des arbres, ni le chant des oiseaux ;

Que l'éther, que les régions aériennes écoutent mes chants en silence ;

Que les courants des eaux, apaisant leur bruit, s'arrêtent dans leur marche.

Ceux qui troublent les hymnes sacrés, ces démons qui se plaisent au sein des ténèbres, qui habitent au milieu des tombeaux, qu'ils

δαίμονες ἤδη  
 φυγέτωσαν ἐμὸν  
 ὅτιόν εὐχάιν·  
 ἀγαθοὶ δ' ὅποσοι  
 μάκαρες νοεροῦ  
 πρόπολοι γενέτου  
 κατέχουσι βάρη  
 ἄκρα τε κόσμου,  
 ὕμνων ἴλιον  
 πεύθουσιν πατρὸς,  
 ἴλιον δὲ λιτὰς  
 ἀνάγοιεν ἐμὰς.  
 Μονὰς ὦ μονάδων,  
 πατέρ ὦ πατέρων,  
 ἀρχῶν ἀρχά,  
 παγῶν παγὰ,  
 ριζῶν ρίζα,  
 ἀγαθῶν ἀγαθόν,  
 ἄσρων ἄσρον,  
 κόσμων κόσμε,  
 ἰδεῶν ἰδέα,  
 βύθιον κάλλος,  
 κρύφειν σπέρμα,  
 πατέρ αἰώνων,  
 πατέρ ἀφθέγκτων  
 νοερῶν κόσμων,  
 ἔθεν ἀμβροσία  
 ζαλάοισα πνοά,



fuient mes saintes prières ; mais ces ministres bienfaisants du Père céleste, qui habitent les profondeurs et les extrémités du monde, qu'ils entendent avec bienveillance ces hymnes adressés au Père, et qu'ils daignent lui porter mes supplications.

Unité des unités, Père des pères, principe des principes, source des sources, racine des racines, bien des biens, astre des astres, monde des mondes, idée des idées, beauté immense, semence mystérieuse, père des siècles, père des mondes intellectuels, que ne peut décrire la parole, et duquel s'échappe un souffle parfumé

SYNÉSIUS.

6

σώματος ὄγκοις  
 ἐπινηξαμένα ,  
 δεύτερον ἤδη  
 κόσμον ἀνάπτει ,  
 ὕμνῳ σε, μάκαρ ,  
 καὶ διὰ φωνᾶς ,  
 ὕμνῳ σε, μάκαρ ,  
 καὶ διὰ σιγᾶς.  
 Οσα γὰρ φωνᾶς ,  
 τόσα καὶ σιγᾶς  
 αἶψαι νοεράς.  
 Ὑμνῶ δὲ γόνον  
 τὸν πρωτόγονον  
 καὶ πρωτοφαῖ.  
 Γόνε κύδιζε  
 πατρὸς ἀφθέγκτου,  
 σὲ, μάκαρ , μεγάλῳ  
 πατρὶ συνυμνῶ  
 καὶ τὰν ἐπὶ σοὶ  
 ὠδῶνα πατρός ,  
 γόνιμον βουλὰν ,  
 μεσάταν ἀρχάν ,  
 ἀγίαν πνοιάν ,  
 κέντρον γενέτου,  
 κέντρον δὲ κόρου.  
 Αὐτὰ μάτηρ ,  
 αὐτὰ γνωτὰ ,  
 αὐτὰ θυγάτηρ ,

qui, planant sur la masse du corps, vient y créer un autre monde !

C'est toi que je chante par ma voix, ô immortel ; toi que je chante par mon silence ; car, si tu entends le son de la voix, tu n'entends pas moins le silence de l'âme.

Je chante aussi le fils premier né, premier flambeau.

Fils glorieux d'un père ineffable, je te célèbre, ô immortel, toi et ton père suprême.

Je chante cet enfantement sublime, cette sagesse féconde, ce principe médiateur, cet esprit saint, ce centre du père, ce centre du fils.

Tu es la mère, tu es la sœur, tu es la fille ;

μαιωσαμένα  
 κρυφίαν ρίζαν.  
 Ἰνα γὰρ προχυθῇ  
 ἐπὶ παιδὶ πατὴρ,  
 αὐτὰ πρόχυσις  
 εὔρετο βλάσαν.  
 Ἐση δὲ μέσα  
 Θεὸς ἔκ τε Θεοῦ,  
 διὰ παῖδά τε  
 καὶ διὰ κλεινὰν  
 πατρὸς ἀθανάτου  
 πρόχυσιν υἱὸς  
 εὔρετο βλάσαν.  
 Μονὰς εἴ τριάς ὦν,  
 μονὰς ἃ δὴ μένει,  
 καὶ τριάς εἴ δὴ.  
 Νοερὰ δὲ τομὰ  
 ἄσχιζον ἔτι  
 τὸ μερισθὲν ἔχει·  
 προθορῶν δὲ μένει  
 γόνος ἐς γενέταν,  
 καὶ πάλιν ἔξω  
 τὰ πατρὸς διέπει,  
 κόσμοις κατάγων  
 ὄλθον ζωᾶς,  
 ὅθεν αὐτὸς ἔχει.  
 Λόγος, ὃν μέγαλῳ  
 πατρὶ συνυμνῶ,

c'est toi qui as présidé à la naissance de cette racine mystérieuse.

Car, pour qu'il y eût communication du père au fils, la communication elle-même a trouvé un germe ;

Elle s'est vue, elle troisième, Dieu de Dieu, et par cette sublime communication du père immortel, le fils a trouvé naissance.

Tu es unité, bien que trinité ; unité qui demeure, et trinité permanente ; mais cette division intellectuelle conserve encore indivisible, ce qui est divisé.

Le fils demeure dans le père, et ne laisse pas de gouverner au dehors tout ce qui est du père, communiquant au monde cette félicité de vie puisée à la source où il la puise lui-même.

Verbe que je chante ainsi que le père souve-

νόος ἄρβήτου  
τίκτει σε πατρός·  
καὶ σὺ κυηθεῖς  
λόγος εἴ γενέτου,  
πρῶτος πρῶτας  
προθορῶν ρίζας,  
ρίζα δὲ πάντων  
τῶν μετὰ κλεινὰν  
τὰν σὰν γένναν·  
μονὰς ἄρβήτος,  
σπέρμα τὸ παντων,  
σπέρμα σε παντων  
ἐσπέρμηνε.  
Σὺ γὰρ ἐν πᾶσι·  
διὰ σοῦ δὲ φύσις,  
ἡπάτα, μεσάτα,  
νεάτα τε, Θεοῦ  
ἐπέλαυσε πατρός  
ἱγαθῶν δώρων  
γονίμου ζωᾶς.  
Σοὶ μὲν ἀγήρως  
ἄπονον τροχιάν  
σφαῖρα κυλίνθει·  
ὑπὸ σὰν ταξιν  
κύτεος μεγάλου  
βριαραῖς δίναις  
ἐβδομάς ἄσρων  
ἀντιχορεύει.

rain, c'est l'ineffable pensée du père qui te donne le jour, et tu es le Verbe conçu du Père.

Tu es le premier engendré de la première racine; tu es la racine de toutes les choses qui furent créées depuis ta glorieuse naissance.

L'ineffable unité, la semence universelle t'a semé, toi qui es aussi la semence de tout; car tu es en toutes choses.

C'est par toi que la nature suprême, moyenne et inférieure, jouit des dons précieux de Dieu le père, d'une vie féconde.

C'est pour toi que les sphères, qui ne connaissent pas la vieillesse, roulent dans leur mouvement infatigable.

C'est d'après ta direction que les sept astres sont emportés d'un mouvement contraire dans les rapides révolutions de leurs globes immenses.

Τὰ δὲ πολλὰ μίαν,  
 πτύχα καλλύνει  
 φέγγεα κόσμου  
 διὰ σάν βουλάν,  
 γόνε κύδισε,  
 Σὺ γὰρ ἀμφιθέων  
 κύτος οὐράνιον,  
 δρόμον αἰώνων  
 ἄλυτον συνέχεις.  
 Ὑπὸ σσις δὲ, μακαρ,  
 ἁγίοις θεσμοῖς  
 ἐν ἀπειροδαβοῦς  
 αἴθρας λαγόσι  
 πολιῶν ἄσρων  
 ἀγέλα νέμεται.  
 Σὺ μὲν οὐρανόις  
 σὺ δ' ἐν ηερίοις  
 σὺ δ' ἐπιχθονίοις,  
 σὺ δ' ὑποχθονίοις,  
 ἔργα μερίζεις,  
 ζωάν τε νέμεις.  
 Σὺ νόου πρύτανις  
 ταμίας τε θεοῖς,  
 θνατῶν θ' ὁπόσοι  
 νοερᾶς μοίρας  
 ἔσπασαν ὁμβροῦς.  
 Σὺ ψυχοδότας  
 εἶς ἐκ ψυχᾶς



C'est par ta volonté que des étoiles nombreuses décorent un seul monde, ô fils glorieux.

Parcourant les régions célestes, tu retiens indissoluble la course des siècles.

C'est d'après tes saintes lois, ô immortel, que, dans les hauteurs immenses des espaces aériens, se meuvent les chœurs des astres étincelants.

C'est toi qui, aux habitants des cieux, aux habitants de l'air, aux habitants de la terre, aux habitants des enfers, assignes leur tâche et distribue la vie.

C'est toi qui dispenses l'intelligence aux êtres divins et à ceux des êtres mortels qui ont été trempés de la rosée intellectuelle.

C'est toi qui donnes l'âme aux êtres dont la

τίταται ζωά,  
 καὶ φύσις ἀκμής.  
 Ἀλαὸν ψυχᾶς  
 βλάστημα τεᾶς  
 κρέμαται σειρᾶς.  
 Χωπόσα πάσας  
 σέρεται πνοιᾶς  
 ἀπὸ σῶν κόλπων,  
 ὀρέπεται συνοχάν,  
 πορθιμενομένην,  
 διὰ σᾶς ἀλκᾶς  
 ἐξ ἀρβήτων  
 πατρικῶν κόλπων  
 κρυφίας μοναδος.  
 ὄθεν ὁ ζωᾶς  
 ὀχετὸς προρέων  
 φέρεται μέχρι γᾶς  
 διὰ σᾶς ἀλκᾶς,  
 δι' ἀτεκμάρτων  
 νοερῶν κόσμων.  
 ἔνθεν δέχεται  
 καταβαίνουσιν  
 ἀγαθῶν κράναν  
 νοεροῦ μορφᾶ  
 κόσμος ὁρατός.  
 Ἄλιον οὗτος  
 δεύτερον ἔσχεν  
 ὑπεροφeguοῦς

vie, dont la nature infatigable, dépendent de l'ame.

Les aveugles rejetons de l'ame sont suspendus à ta chaîne; et toutes les créatures qui sont dépourvues d'intelligence puisent dans ton sein la force qui les conserve, force que ta puissance leur communique du sein mystérieux du père, la monade mystérieuse,

C'est de là que le ruisseau de vie s'échappe et se répand, grâce à ta puissance, jusque sur la terre, à travers les mondes incompréhensibles des intelligences;

C'est par là que le monde visible, image du

φωτὸς γενέται ,  
 ὀμματολαμπή  
 τὰς γινόμενας  
 καὶ φθειρομένας  
 ταμίαν ὕλας,  
 υἱὸν, νοερου  
 τύπου αἰσθητὸν ,  
 ἀγαθῶν παροχὰν  
 ἐγκοσμογενῶν ·  
 διὰ σὰν βουλὰν ,  
 γόνε κῦθιζε ,  
 πᾶτερ ἄγνωσε ,  
 πᾶτερ ἄρρητε ,  
 ἄγνωσε νόῳ ,  
 ἄρρητε λόγῳ .  
 Νόος ἐσσι νούου ,  
 ψυχᾶν ψυχᾶ ·  
 φύσις εἴ φύσιν .  
 Γόνυ σοι κάμπτων ,  
 ἴδε τοῦτο, λάτρεις  
 πίπτω κατὰ γᾶς  
 ἱκέτας ἀλάως .  
 Σὺ δὲ φωτοδότας  
 φωτὸς νοεροῦ ,  
 ἐλέαιρε, μάκαρ ,  
 ἱκέτην ψυχᾶν .  
 Σεῦ δὲ νούσους ,  
 σεῦ μερίμνας

monde intellectuel, recueille la source des biens qui descend d'en haut.

Ce monde a eu pour second soleil le père de la seconde lumière, soleil qui illumine les yeux, le dispensateur de la matière qui naît et meurt, le fils, type sensible du soleil intellectuel, le distributeur des biens qui sont dans le monde ; tout cela par ta volonté, fils glorieux, ô Père, que l'on ne peut connaître, père ineffable, toi que l'esprit ne peut concevoir, que la parole ne peut exprimer. Tu es l'intelligence de l'intelligence, l'ame des ames ; tu es la nature des natures.

Voilà que, fléchissant le genou, moi ton serviteur, je me prosterne contre terre, et te supplie, les yeux privés de lumière.

Toi qui distribues la lumière intellectuelle, prends pitié, ô immortel, d'une ame suppliante ;

Chasse les maladies, chasse les soucis qui rongent le cœur ;



τὰς ψυχοδόρους·  
 σεῦ δ' ἀναιδῆ  
 κύνα τὸν χθόνιον ,  
 δαίμουα γαίας ,  
 ψυχᾶς ἀπ' ἐμᾶς ,  
 εὐχᾶς ἀπ' ἐμᾶς ,  
 ζωᾶς ἀπ' ἐμᾶς ,  
 ἔργων ἀπ' ἐμῶν .  
 Σώματος ἔξω ,  
 πνεύματος ἔξω ,  
 πάντων ἔξω  
 τῶν ἀμετέρων ,  
 δαίμων μενέτω ,  
 λιπέτω , φυγέτω  
 δαίμων ὕλας ,  
 παθέων ἀλκᾶ ,  
 ἀνάγωγον ὁδὸν  
 διατειχίζων ,  
 τὰς Θεοδιφείας  
 βλάπτων ὁρμάς .  
 Ἑταρον δὲ δίδου  
 ξυνωνόν , ἄναξ ,  
 ἀγίας ἄγιον  
 ἄγγελον ἀλκᾶς ,  
 ἄγγελον εὐχᾶς  
 τᾶς Θεολαμποῦς ,  
 φίλον ἐσθλοδόταν ,  
 φύλακα ψυχᾶς

Ce monstre audacieux de l'enfer, démon de la terre, éloigne-le de mon ame, de mes prières, de ma vie, de mes actions;

Qu'il habite loin du corps, loin de l'esprit, loin de tout ce qui est à nous;

Qu'il me laisse, qu'il me fuie, lui qui est la force des passions de la matière, qui mure la route des cieux, qui s'oppose aux efforts que l'on fait pour aller à Dieu.

Donne-moi pour compagnon, pour ami, ô roi, l'ange saint de la force sainte; l'ange qui inspire, doux et bienveillant, de célestes prières;

φύλακα ζωᾶς,  
 εὐχᾶν φρουρόν,  
 ἔργων φρουρόν.  
 Σῶμα δὲ σώζοι  
 καθαρὸν νούσων·  
 πνεῦμα δὲ σώζοι  
 καθαρὸν λώβας·  
 ψυχᾷ δ' ἐπάγοι  
 παθείων λάθαν,  
 ἵνα καὶ ζωᾶν  
 τᾶν γαιοτρεφῇ  
 τοῖς σοῖς ὕμνοις  
 πιαίνηται  
 ταρσὸς ψυχᾶς·  
 ἵνα καὶ ζωᾶν  
 τᾶν μετὰ μοίρας,  
 τᾶν μετὰ δεσμοῦς  
 τοὺς χθονοβριθεῖς,  
 καθαρὰν ὕλας  
 ὅσον ἐξανύω  
 ἐπὶ σὰς αὐλὰς  
 ἐπὶ σοὺς κόλπους,  
 ὅθεν ἂ ψυχᾶς  
 προρέει παγὰ.  
 Σὺ δὲ χεῖρα δίδου·  
 σὺ κἄλει, σὺ, μάκαρ,  
 ὕλας ἄναγε  
 ἱκέτιν ψυχάν.



l'ange, gardien de l'ame, gardien de la vie, gardien des prières, gardien des actions;

Afin qu'il préserve mon corps des maladies, mon esprit de toute souillure, et qu'il me fasse oublier les passions;

Afin que, durant la vie que je mène ici-bas , les ailes de mon ame se fortifient par tes louanges;

Afin que cette vie qui suit le trépas, et qui succède aux chaines terrestres, je la mène dégagée, autant que possible , de toute matière, dans tes palais, dans ton sein, d'où s'échappe la source de l'ame.

Toi donc, ô immortel, tends-moi la main; rappelle vers toi, arrache à la matière une ame suppliante.

SYNÉSIUS.

7

## ΥΜΝΟΣ Ε΄.

Ὑμῶμεν κοῦρον νύμφας ,  
 νύμφας οὐ νυμφευθείσας  
 ἀνδρῶν μοιραίαις κοίταις ·  
 ἄρρήτοι πατρὸς βουλαὶ  
 ἔσπειραν Χριστοῦ γένναν.  
 Ἀ σεμνά νύμφας ὡδὶς  
 ἀνθρώπου φῆεν μορφάν ,  
 ὃς θνατοῖσιν πορθημευτὰς  
 ἤλθεν φωτὸς παγαίου.  
 Ἀ δ' ἄρρήτός σευ βλάβας  
 αἰώνων οἶδεν ρίζαν.  
 Αὐτὸς φῶς εἰ παγαῖον ,  
 συλλάμψας ἄκτις πατρὶ ,  
 ρήξας δ' ὀρφναίαν ὕλαν ,  
 ψυχαῖς ἐλλάμψεις ἀγναῖς.  
 Αὐτὸς μὲν κόσμου κτίσας ,  
 κλεινῶν σφαιρωτὰς ἄστρων  
 κέντρων γαίας ριζωτὰς ,  
 αὐτὸς δ' ἀνθρώπων σωτήρ.

## HYMNE V.

Chantons le fils de l'épouse, de l'épouse qui n'a pas connu les liens d'un hyménée mortel; les conseils ineffables du Père ont présidé à la naissance du Christ, et les flanes sacrés d'une Vierge ont enfanté, sous la forme d'un homme, celui qui est venu communiquer aux mortels la source de la véritable lumière.

Ta naissance ineffable, ô Christ, a devancé l'origine des siècles; tu es la lumière primitive, le rayon qui brille avec le Père; dissipant les ténèbres d'ici-bas, tu éclaires les âmes saintes.

C'est toi qui as créé le monde, qui as arrondi les astres éclatants, qui as affermi le centre de la terre. Tu es le sauveur des hommes; c'est pour toi que le soleil, source éternelle du jour, s'a-

Σοὶ μὲν τιτάν ἱππεύει ,  
 ἥσυχ' ἄσβεστος παγᾶ ,  
 σοὶ δ' ἅ ταυρῶπις μήνα  
 τὰν νυκτῶν ὄργανον λύει.  
 Σοὶ καὶ τίκονται καρπαὶ ,  
 σοὶ καὶ βόσκονται ποιῖμαι.  
 Ἐκ σᾶς ὀρώρητον παγᾶς  
 ζεῖδωρον πέμπων αἴγλαν ,  
 πιαίνεις κόσμων ταρσούς.  
 Ἐκ σῶν βλάστησεν κόλπων  
 καὶ φῶς καὶ νοῦς καὶ ψυχά.  
 Ἴτ' ἂν σὺν οἴκτειρον κύρην  
 γυίοις εἰρχθεῖσαν θνατοῖς ,  
 μοῖρας δ' ὕλαιοις μέτροις.  
 Νούτων ἐκσώζεις λώβης  
 ἀσκηθῇ γυίων ἀλκάν.  
 Νεῦσεν μὲν μύθοις πειθῶ  
 νεῦσεν δ' ἔργοισιν κύθος ,  
 ἀρχαίοις πρέψαι φάμαις  
 τᾶς Κυράνας καὶ Σπάρτας.  
 Λύπαις δ' ἄστιπτος ψυχὰ  
 πραεῖαν ζωὴν ἔλκει ,  
 θρέπτειραν , δισσὰς γλήνας  
 εἰς σὸν φέγγος τείνεισα ,  
 ὥς ἐξ ὕλης φοιβαθεῖς  
 ἄσρέπτους οἴμους σπεύσω ,  
 φύξηλιν γαίης μόχθων ,  
 μεχθῆναι ψυχᾶς παγᾶ.

vance sur son char, pour toi que la lune au front paré de cornes d'argent dissipe l'ombre des nuits; pour toi que mûrissent les fruits, pour toi que paissent les troupeaux; c'est toi qui, de tes ineffables trésors, faisant jaillir une splendeur vivifiante, fécondes les contrées du monde. C'est de ton sein que sont sorties brillantes, et la lumière, et l'intelligence et l'ame.

Prends pitié de ta fille, que retiennent captive des membres mortels, et qui gémit dans l'espace borné de la vie. Préserve des atteintes de la maladie nos membres sains et vigoureux. Donne à nos discours la persuasion; donne de la gloire à nos actions, pour que nous brillions de l'ancien éclat de Cyrène et de Sparte. Que mon ame, exempte de douleurs, coule des jours tranquilles, des jours fortunés, et qu'elle ne cesse de contempler ta splendeur, afin que, dégagé de la matière, je marche d'un pas ferme, en ma route, sans regarder derrière moi, fuyant les soucis de ce monde, pour aller me confondre dans la source de l'ame.

Τοίαν ἄχραντον ζωὴν  
 τῷ σῷ κραίνουσι φορμικτῇ,  
 εὖτ' αὖ σοι σέλλων μολπᾶν.  
 τὰν τὰν κυθαίνων ρίζαν,  
 μήμισον πατρός κῦθος,  
 καὶ τὰν σύνθωκον πνοιάν,  
 μέσσαν ρίζας καὶ βλάσας,  
 καὶ πατρός μέλπων ἀλκάν,  
 τοῖς σοῖς ὕμνοις ἀμπαῦω  
 κλεινὰν ὠδὴν ψυχᾶς.  
 Χαίροις, ὦ παιδὸς παγὰ,  
 χαίροις, ὦ πατρός μορφά·  
 χαίροις, ὦ παιδὸς κρηπὶς,  
 χαίροις, ὦ πατρός σφρηγίς·  
 χαίροις, ὦ παιδὸς κάρτος,  
 χαίροις, ὦ πατρός κάλλος·  
 χαίροις δ' ἄχραντος πνοιά,  
 κέντρον κούρου καὶ πατρός.  
 Τὰν μοι πέμπεις σὺν πατρὶ  
 ἄρθουσαν ψυχᾶς ταρσούς,  
 κρύπτειραν θείων δώρων.



Donne à ton poète une vie ainsi exempte de souillures, à moi qui, faisant monter mes chants vers toi; qui, célébrant ton origine, éternelle gloire du Père, et l'Esprit saint qui partage le même trône, entre la racine et le germe; à moi qui, redisant la puissance du Père, charme les nobles pensées de mon ame par les hymnes que je t'adresse. Salut, ô source du Fils, salut, ô ressemblance du Père; salut, ô demeure du Fils; salut, ô image du Père; salut, ô puissance du Fils; salut, ô beauté du Père; salut, toi encore, Souffle pur, centre du Fils et du Père.

Cet Esprit, ô Fils, envoie-le-moi avec le Père, afin que, rafraîchissant les ailes de mon ame, il me comble de présents divins.



## ΥΜΝΟΣ 5'.

Μετὰ παγᾶς ἀγίας αὐτολοχευτου  
 ἀρρήτων ἐνότητων ἐπέκεινα ,  
 Θεὸν ἀμβρότου Θεοῦ κύδιμον υἱά ,  
 μόνον ἐκ μόνου πατρός· παῖθα θορόντα ,  
 στεφανώσωμεν σοφοῖς ἄνθεσιν ὕμνων ,  
 ὃν βουλᾶς πατρικᾶς ἄφρατος ὡδὶς  
 ἀγνώστων ἀνέδειξε παῖθα κόλπων ,  
 ἃ πατρός· λοχίους ἔφηνε καρπούς ,  
 καὶ φήνατα φάνη μεστοπαγῆς νοῦς.

Εν παγᾷ δὲ μένουσιν καὶ γυθίντες.  
 Σοφία νόου πατρός , καλλεος αὐγὰ ,  
 σοὶ τεχθέντι πατὴρ ἔνευσε τέκτειν ,  
 σὺ τὸ κρυπτόν εἰ πατρός· σπέρμα.



## HYMNE VI.

Avec la source sacrée, féconde par elle-même, au-dessus des ineffables unités, couronnons des savantes fleurs de la poésie le Dieu, noble fils du Dieu immortel, le fils unique engendré du Père unique, le fils que le mystérieux enfantement de la pensée du Père a produit de son sein ineffable, enfantement qui a fait briller les fruits cachés du Père, et, après les avoir manifestés au grand jour, s'est montré esprit médiateur.

Quoique répandus au dehors, ces fruits restent néanmoins dans leur source. Sagesse de l'esprit du Père, splendeur de beauté, le Père,

Σὲ γὰρ ἀρχὰν γενέτας ἔδωκε κόσμους,  
κατάγειν ἐκ νεκρῶν σώματι μορφάς.  
Σὺ μὲν οὐρανοῦ σφῆν ἄντυγα νωμᾶς,  
τὰν δ' ἄστρον ἀγέλαν ἀεὶ νομεύεις.  
Σὺ δὲ τᾶς ἀγγελικᾶς, ἄναξ, χορείας  
καὶ τᾶς δαιμονίας φάλαγγος ἄρχεις·  
σὺ δὲ καὶ φύσιν φθιτᾶν ἀμφιχορεύεις,  
ἀμέριστον περὶ γὰρ πνεῦμα μερίζεις,  
καὶ παγὰ τὸ δοθὲν πάλιν συνάπτεις,  
Θνατοὺς ἐκ Θανάτου λύων ἀνάγκας.

Πλήκοις ἐπὶ σῶν σέμματιν ὕμνων,  
βιοτᾶς ὕμνοπόλιν νέμων γαλάναν,  
εὐρίπων προχοᾶν ῥᾶτον ἀλῆτιν,  
τερσαίνων ὀλοοὺς κλύθωνας ὕλας  
ψυχᾶς καὶ μελέων ἔρυκε νούτσους.  
Παθέων οὐλομέναν κοίμισον ὁρμάν.

Πλούτου καὶ πενίας ἄλαλκε κῆρας,  
ἔργοις κυθαλίμαν ὁμφὰν ὁπάσαις·  
ἐν λαοῖς ἀγαθὰν ἀνοιγε φάμας,

après t'avoir engendrée, t'a permis d'engendrer. Tu es la semence mystérieuse du Père, car le Père t'a fait le principe des mondes, afin que tu donnasses des formes à la matière d'après les types intellectuels. C'est toi qui diriges la voûte intelligente des cieux, toi qui diriges sans cesse les chœurs des astres. O roi, tu conduis les légions des anges, tu domines sur les phalanges des démons. Tu régis la nature mortelle ; tu divises autour de la terre ton souffle indivisible, et tu rends à la source ce qui a été donné, affranchissant les mortels de la nécessité de mourir.

Écoute d'une oreille bienveillante les hymnes que je t'adresse ; accorde à ton poète une vie paisible ; calme les agitations incessantes de la pensée ; apaise les sombres tempêtes de la matière. Dissipe les maladies du corps et de l'ame ; assoupis l'impétuosité des funestes passions.

Éloigne de moi les inconvénients de l'opulence et de la pauvreté ; donne à mes œuvres une renommée glorieuse ; fais-moi chez les peu-

πειθοῦς πραϋλόγου ζέφων ἁώτῳ ,  
ἵνα μοι νόος θρέπῃ σχολὰν ἀκύμων ,  
μηδ' ἐν ταῖς χθονίαις ζένῳ μερίμναις ,  
ἀλλ' ἐκ σῶν ὀχετῶν ὑψιφορήτων  
ὠδῶσιν σοφίας νόον κατάρδῳ .



ples un nom illustre. Donne-moi les grâces de la douce persuasion, afin que mon esprit goûte en paix un heureux loisir, et que, délivré des soucis terrestres, je m'abreuve, à tes sublimes sources, des eaux fécondes de la science.



## ΥΜΝΟΣ Ζ'.

Πρώτος νόμειν εὐρόμαν  
ἐπὶ σοὶ, μάκαρ, ἄμβροτε,  
γόνει κῦθιμε παρθένου,  
Ἰησοῦ Σολυμήτε,  
νεοπηγέσιν ἄρμυγαῖς  
κρέξαι κιθάρας μίτους.  
Ἀλλ' εὐμενέοις, ἄναξ,  
καὶ θέλγυσσο μουσικᾶν  
ἐξ εὐαγέων μελῶν.  
Ὑμνήσομεν ἄφθιτον  
Θεὸν υἱὰ Θεοῦ μέγαν,  
αἰωνοτόκου πατρὸς  
τὸν κοσμογόνον κόρον·  
τὰν παντομιγῇ φύσιν,  
σοφίαν ἀπερείσιον,  
τὸν ἐπουρανίους Θεόν,  
τὸν ὑποχθονίους νέκυν.

## HYMNE VII.

Le premier, j'ai trouvé des chants pour toi,  
ô bienheureux et immortel, noble fils d'une  
Vierge, Jésus de Solyme, et j'ai fait répéter à  
ma lyre des accords nouveaux.

Sois-moi donc propice, ô roi, et accueille  
l'harmonie de ces chants pieux.

Nous célébrons un Dieu immortel, le noble  
fils d'un Dieu, le fils du Père créateur des siècles,  
le fils créateur du monde, la nature unie  
de l'homme et de Dieu, la sagesse sans bornes,  
celui qui est Dieu pour les habitants du ciel,  
celui qui est mortel pour les habitants de la  
terre.

Εχύθης ὅτ' ἐπὶ χθονὶ  
 βροτέας ἀπὸ νηδύος ,  
 μάγος ἂ πολύφρων τέχνα  
 ἐξ ἀσέρος ἀνιολᾷ  
 θάμβησεν ἀμήχανος  
 τί τὸ τικτόμενον βρέφος ,  
 τίς ὁ κρυπτόμενος Θεός ,  
 Θεός, ἢ νέκυς, ἢ βασιλεύς.  
 Ἀγε , θῶρα κομίζετε  
 σμύρνης ἐναγίσματα ,  
 χρυσοῦ τ' ἀναθήματα ,  
 λίθων τε θύη καλὰ.  
 Θεός εἴ, λίθων δέκου·  
 χρυσὸν βασιλεῖ φέρω·  
 σμύρνη τάφος ἀρμόσει.  
 Καὶ γὰρ ἐκάθηρας ,  
 καὶ πόντια κύματα ,  
 καὶ δαιμονίας ὁδοὺς·  
 ραδινὰν χύσιν ἀέρος ,  
 καὶ νερτερίους μυχοὺς  
 φθιμένοισι βεηθέος  
 Θεός εἰς αἰῶνα στείλεις.  
 Ἀλλ' εὐμενέεις, ἄναξ ,  
 καὶ θέχνησο μουσικὰν  
 ἐξ εὐαγέων μελῶν.



Lorsque tu naquis d'un flanc mortel, la science  
des mages fut étonnée, à l'apparition de l'astre,  
ne sachant quel était cet enfant qui naissait,  
quel était ce Dieu caché : était-ce un Dieu, un  
mortel ou un roi ?

Sus donc, apportez des présents, la myrrhe  
précieuse, l'or et les vapeurs suaves de l'encens.  
Tu es Dieu, reçois l'encens ; je t'offre de l'or  
comme à un roi ; la myrrhe parfamera ton sé-  
pulcre.

Tu as purifié la terre, et les flots de la mer,  
et les routes que parcourent les démons, et les  
champs liquides de l'éther, et les retraites som-  
bres ; tu es descendu, Dieu secourable, chez les  
morts de l'enfer.

Sois-moi donc propice, ô roi, et accueille  
l'harmonie de ces chants pieux.

## ΥΜΝΟΣ Η .

Ὑπὸ Δώριον ἀρμογὰν  
 ἐλεφαντοδέτων μίτων  
 ςάσω λιγυρὰν ὅπα  
 ἐπὶ σοὶ, μάκαρ ἄμβροτε,  
 γόνε κῦδιμε παρθένου·  
 σὺ δέ μου βιοτὰν σέου  
 παναπήμονα, κοίρανε,  
 λύπαις ἄβατον θιδοῦς,  
 καὶ νύκτα καὶ ἀμέραν.  
 Λάμποις πρᾶπίσιν σίλας  
 νεεῖᾱς ἀπὸ παγῆς.  
 Σθένος ἀρτεμέων μελῶν,  
 καὶ κύθος ἐπ' ἔργμασι  
 νεότατι νέμοις ἐμᾶ·  
 λιπαρὸν δὲ φέρεις ἔτος  
 ἐς γήρας ἄδονάν,  
 ἐρίτιμον ἀέζων  
 πιτυτὰν σὺν ὕγείᾳ.

## HYMNE VIII.

Aux accords doriens de ma lyre d'ivoire je mèlerai les accents variés de ma voix, pour te célébrer, ô bienheureux immortel, noble fils d'une Vierge.

Mais toi, préserve ma vie de tout mal, ô roi, et rends-la inaccessible aux chagrins, la nuit comme le jour.

Fais jaillir dans mon cœur un rayon de la lumière intellectuelle ; donne à mon corps la force, aux actions de ma jeunesse la gloire ; prolonge mes années jusqu'à une douce vieillesse, et enrichis-moi de prudence et de santé.

Γνωτὸν δὲ φυλάσσοις  
 τὸν μοι νέον , ἄφθιτε ,  
 ἤδη χθονίαν πύλαν  
 παραμειδόμενον ποδὶ ,  
 ἄφορβρον ἀνήγαγες ,  
 ἐμὰ κήδεα καὶ γόους ,  
 ἐμὰ θάκρυα καὶ φρενῶν  
 σθέσας αἰθόμεναν φλόγα .

Εδίσσας καὶ νέκυν ,  
 διὰ σὸν , πάτερ , ἰκέταν .

Γνωτὴν τε , συνωριῖδα  
 τεκέων τε φυλάσσοις ·  
 ὅλον ἡσυχίδαυ δόμον  
 ὑπὸ σῇ χειρὶ κρύπτεις .

Καί μοι ζυγίων , ἄναξ ,  
 ξυνήνα θεμνίων ,  
 ἀπόνουσον , ἀπήμονα ,  
 ἐρίηρον , ὁμόφρονα ,  
 κρυφίων ἀδαήμονα  
 θάρων ἄλογον σάου ·  
 ὅσιον δ' ἐφέποι λέχος  
 πανακήρατον , εὐαγές ,  
 ἀδίκους ἄδατον πόθοις .

Ψυχὰν δὲ λυθεῖσαν

Conserve, ô immortel, le frère que naguère tu m'as ramené des portes du tombeau, et dont le retour a mis fin à mes chagrins, à mon deuil, à mes larmes et aux dévorantes angoisses de mon ame.

Tu l'as rendu à la vie, ô Père, touché de mes supplications.

Conserve ma sœur et mes deux enfants; couvre de ta main ma paisible demeure.

La compagne de ma couche nuptiale, ô roi, mon épouse chérie, qui n'a qu'une même pensée avec moi, et qui ne connut jamais de furtives amours, conserve-la exempte de maladie, d'infortune. Qu'elle garde le lit conjugal pur, sans tache, inaccessible aux désirs illégitimes.

Affranchis mon ame des entraves d'une vie

χθονίου βιότου πέδας  
 εξαίνυστο πημάτων  
 καὶ λευγαλέας ἄτας·  
 σὺν δ' εὐαγέων χοροῖς  
 ὕμνους ἀνάγειν θίῃου  
 ἐπὶ κύθεϊ σοῦ πατρός  
 καὶ καρτεῖ σῶ, μάκαρ.  
 Πάλιν ὕμνοπολεῦσω,  
 πάλι σοι μέλος ᾄσω,  
 τάχα καὶ κιθάραν πάλιν  
 πανακήρατον ἀρμόσσω.



terrestre; délivre-la des douleurs et des maux cruels.

Donne-moi de célébrer dans mes hymnes, de concert avec les chœurs des justes, et ta gloire, ô Père, et ta puissance, ô immortel.

Je t'adresserai encore des hymnes, je t'adresserai encore des chants; bientôt aussi, de chef, j'accorderai ma lyre.



## ΥΜΝΟΣ Θ.

Πολυήρατε , κύδιμε ,  
 σὲ , μάκαρ γόνε παρθένου ,  
 ὕμνω , Σολυμηίδος ,  
 ὃς τὸν θολίαν πάραν ,  
 χθόνιον μεγάλων ὄφιν  
 πατὴρ ἤλασας ὀρχάτων .  
 ὃς καρπὸν ἀπώμοτον  
 τροφὸν ἀργαλέου μάρου  
 πόρεν ἀρχεγόνῃ νοεράν .  
 Στεφανηφῆρε , κύδιμε ,  
 σὲ , πάτερ , παῖ παρθένου ,  
 ὕμνω , Σολυμηίδος .  
 Κατέβας μέχρι καὶ χθονὸς  
 ἐπίδημος ἐφαμέρις ,  
 βρότεον φροέων δέμας .  
 Κατέβας δ' ὑπὸ τάρταρα ,  
 ψυχῶν ὄθι μυρία  
 θάνατος νέμεν ἔδνεα .  
 φοίξεν τε γέρονι τότε



## HYMNE IX.

O noble, ô désirable, ô bienheureux fils de la vierge de Solyme, je te célèbre, toi qui as chassé des vastes jardins du Père le serpent terrestre, si fécond en ruses, le serpent qui donna au premier homme le fruit défendu, cause d'une fatale destinée.

C'est toi, noble vainqueur, ô fils de la vierge de Solyme, c'est toi que je chante.

Tu es descendu sur la terre, tu as paru avec un corps mortel parmi les hommes qui vivent un jour.

Tu es descendu vers les sombres rives, aux lieux où la mort retenait enchainés des milliers d'ames. Alors l'antique souverain de l'enfer fris-

αἶθας ὁ παλαιγενής ,  
καὶ λαοβόρος κύων  
ἀνεχάσσαστο βηλοῦ.  
Λύσας δ' ἀπὸ πημάτων  
ψυχᾶν ὁσίους χοροὺς  
διαύσσειν ἀκηράτοις  
ὕμνους ἀνάγεις πατρί.  
Στεφανηφόρε , κῦδίμε ,  
σέ , πάτερ , πατ' παρθένου ,  
ὕμνῳ , Σολυμηίδος.  
Ανιέντα σέ , κοίρανε ,  
τὰ κατ' ἡέρος ἄσπετα  
τρέσεν ἔθνεα δαιμόνων·  
θάμβησε δ' ἀκηράτων  
χορὸς ἄμβροτος ἀσέρων.  
Αἰθήρ δὲ γελάσας ,  
σοφὸς ἀρμονίας πατήρ ,  
ἐξ ἐπτατόνου λύρας  
ἐκεράσαστο μουσικᾶν  
ἐπινίκιον ἐς μέλος.  
Μεῖδῃσεν ἑωσφόρος  
ὁ διάκτορος ἀμέρας ,  
καὶ χρύσεος ἔσπερος ,  
κυβερήϊος ἀστήρ.  
Ἀ μὲν κερόεν σέλας  
πλήτασα βόου πυρὸς  
ἀγείτο σελάννα  
ποιμὴν νυχίων θεῶν.

sonna d'horreur, et le chien vorace s'éloigna du seuil.

Mais toi, lorsque tu eus arraché aux souffrances les âmes des justes , alors , entouré de cette escorte radieuse , tu adressas des hymnes au Père.

C'est toi, noble vainqueur, ô fils de la vierge de Solyme, c'est toi que je chante.

Lorsque tu remontais, ô roi, la foule innombrable des démons répandus dans les airs pâlit à ton aspect, et le chœur immortel des astres purs fut saisi d'étonnement.

L'Éther, noble père de l'harmonie, sourit alors, et, sur sa lyre à sept cordes, entonna des chants de triomphe.

On vit sourire aussi et l'étoile qui annonce le jour, et l'étoile brillante du soir, astre de Cythérée.

En tête s'avancait la lune, souveraine des dieux de la nuit ; son disque argenté s'embellissait tout entier d'une lumière éclatante.

Τὰν δ' εὐδρυφαῆ κόμαν  
 τιτὰν ἐπετάσσας  
 ἄρρῆτον ὑπ' ἵχνιον ·  
 ἔγνω δὲ γόνον Θεοῦ  
 τὸν ἀριστοτέχνην νόον  
 ἰδίου πυρὸς ἀρχάν.  
 Σὺ δὲ ταρσὸν ἐλάσσας ,  
 κυανάντυγος οὐρανοῦ  
 ὑπερῆλας νώτων ,  
 σφαίρησι δ' ἐπετάσθης  
 νεφεκίτιν ἀκηράτοις ,  
 ἀγαθῶν ὅθι παγὰ ,  
 σιγώμενος οὐρανός.  
 Ἐνθ' οὔτε βαθύρροος  
 ἀκαμαντοπόδας χρόνος  
 χθονὸς ἔκρουα σύρων ,  
 οὐ κῆρες ἀναιδέες  
 βαθυκύμονος ὕλας.  
 Ἀλλ' αὐτὸς ἀγήραος  
 αἰὼν ὁ παλαιγενής ,  
 νέος ὢν ἅμα καὶ γέρων ,  
 τᾶς ἀενάω μονᾶς  
 ταμίχς πέλεται Θεοῖς.

Le soleil étendait sous tes pas ineffables sa vaste chevelure enflammée ; il reconnut le fils de Dieu, l'intelligence créatrice, source des feux dont il brillait lui-même.

Toi, déployant tes ailes, tu traversas les espaces du ciel azuré, et tu t'arrêtas sur les sphères intelligentes et pures, où est la source des biens, le ciel enveloppé de silence.

Là ne se rencontrent ni le temps aux vastes profondeurs, aux pieds infatigables , emportant tout ce qui est né de la terre, ni les douleurs importunes de la matière.

Mais on y trouve le temps antique, exempt de vicillesse, jeune et vieux à la fois, et qui donne aux dieux une éternelle demeure.

## ΥΜΝΟΣ ι'.

Μνώεο, Χριστέ,  
 υιὲ Θεοῦ  
 ὑψιμέθοντος,  
 οἰκέτέω σοῦ,  
 κῆρ' ἀλιτροῦ,  
 τάδε γράψαντος.  
 Καί μοι ὅπασσον  
 λύσιν παθέων  
 κηριτρεφέων,  
 τό μοι ἐμφυῇ  
 ψυχᾷ ῥυπαρᾷ.  
 Δὲ δὲ ἰδέσθαι,  
 σῶτερ Ἰησοῦ,  
 ζαθέαν αἴγλαν  
 σάν' ἐνθα φκνεῖς  
 μέλψω ὁσιδ' ἄν  
 παῖον ψυχᾷν,  
 παῖον γυῖον,  
 πατρὶ σὺν μεγάλῳ,  
 πνευματί Σ' ἀγνώ.

## HYMNE X.

Souviens-toi, ô Christ, fils du Dieu souverain ,  
souviens-toi de ton serviteur, pécheur malheu-  
reux qui a écrit ces choses, et délivre-moi de  
ces funestes passions qui s'attachent à mon  
ame chargée de souillures.

Donne-moi de voir, ô sauveur Jésus, ta splen-  
deur divine.

Quand je paraîtrai devant elle, je chanterai  
un hymne au médecin des ames, au médecin  
des corps, au Père suprême et à l'Esprit saint.

**HYMNE**  
**AU CHRIST SAUVEUR.**

**SYNÉSIUS.**

9



ΥΜΝΟΣ  
ΤΟΥ  
ΣΩΤΗΡΟΣ ΚΡΙΣΤΟΥ

ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΚΑΗΜΕΝΤΟΣ.



Στόμιον πώλων ἀδᾶων ,  
περὸν ὀρνίθων ἀπλανῶν ,  
οἷαξ νηῶν ἀτρεκῆς ,  
ποιμὴν ἀρνῶν βασιλικῶν ·  
τοὺς σοὺς ἀφελεῖς  
παῖδας ἄγειρον ,  
αἰνεῖν ἀγίως ,  
ὑμνεῖν ἀδόλως  
ἀσκόοις σόμασιν  
παίδων ἡγήτορα Χριστόν.  
Βασιλεῦ ἀγίων ,  
λόγε πανδαμάτωρ

# HYMNE

AU

## CHRIST SAUVEUR,

PAR SAINT CLÉMENT.



Frein des jeunes coursiers indociles, aile  
des oiseaux qui ne s'égarent pas , véritable  
gouvernail des navires , pasteur des agneaux  
du roi ;

Réunis tes chastes enfants, pour que sainte-  
ment ils louent, pour que, d'une voix pure,  
ils chantent avec candeur le Christ, conducteur  
des enfants.

Roi des saints, Verbe tout-puissant du Père

πατρός ὑψίστου ,  
 σοφίας πρῶτανι ,  
 στήριγμα πάνων  
 αἰωνοχαρὲς ,  
 βροτέας γενεᾶς  
 σῶτερ , Ἰησοῦ ,  
 ποιμὴν , ἄροτήρ ,  
 οἶαξ , σόμιον ,  
 πτερὸν οὐράνιον  
 παναγοῦς ποιμένης ,  
 ἀλιεὺ μερόπων  
 τῶν σωζομένων  
 πελάγους κακίας ,  
 ἰχθύς ἀγνοῦς  
 κύματος ἐχθροῦ  
 γλυκερῇ ζωῇ θελεάζων ·  
 ἡγοῦ προβάτων  
 λογικῶν , ποιμὴν ,  
 ἄγιε , ἡγοῦ ,  
 βασιλεῦ , παίδων ἀνεπάφωιν .  
 Ἰχνα Χριστοῦ  
 ὁδὸς οὐρανία .  
 Λόγος ἀέντος ,  
 αἰὼν ἁπλετος ,  
 φῶς ἀίδιον ,  
 εἰλεως πηγὴ ,  
 ρεκτὴρ ἀρετῆς ,  
 σεμνὴ βιωτὴ

très-haut, arbitre de la sagesse, éternelle colonne des travaux ; sauveur de la race humaine, Jésus ; pasteur, laboureur, gouvernail, frein, aile céleste du très-saint troupeau ;

Pêcheur d'hommes que tu sauves, les poissons sacrés qui étaient dans la mer du vice, tu les retires de l'onde ennemie par une vie douce.

Conduis tes brebis spirituelles, ô pasteur : conduis tes chastes enfants, ô saint roi.

Les traces du Christ, c'est la voie céleste.

Verbe éternel, siècle infini, lumière durable, source de miséricorde, auteur de la vertu ,

Θεὸν ὑμνοῦντων ,  
 Χριστὲ Ἰησοῦ .  
 γάλα οὐράνιον ,  
 μαζῶν γλυκερῶν  
 νύμφης χαρίτων ,  
 σοφίας τῆς σῆς ,  
 ἐκθλιβόμενον .  
 εἰ νηπίαχοι  
 ἀταλοῖς τόμασιν  
 ἀτιταλλόμενοι ,  
 Σηλῆς λογικῆς  
 πνεύματι θροστερῶ  
 ἐμπιπλάμενοι ,  
 αἶνους ἀφελεῖς ,  
 ὕμνους ἀτρεκεῖς  
 βασιλεῖ Χριστῶ ,  
 μισθοὺς ὁτίους  
 ζωῆς διδασχῆς ,  
 μέλπωμεν ὁμοῦ .  
 μέλπωμεν ἀπλῶς  
 παῖδα κρατερόν .  
 χορὸς εἰρήνης ,  
 εἰ χριστόγενοι ,  
 λαὸς σώφρων ,  
 ψάλλωμεν ὁμοῦ  
 Θεὸν εἰρήνης .

auguste vie de ceux qui louent Dieu, Christ  
Jésus ;

Lait divin, qui découles des douces mamelles  
de l'épouse des grâces, de ta sagesse,

Nous, enfants, qui, de nos lèvres tendres  
encore, prenons notre nourriture, qui nous  
rassasions de la fraîche rosée de la mamelle  
spirituelle,

Chantons ensemble des louanges simples,  
des hymnes sincères au roi Christ, pieuse ré-  
compense de la doctrine de vie ;

Chantons avec candeur le Fils puissant ;

Chœur de paix, enfants du Christ, peuple  
vertueux, célébrons ensemble le Dieu de paix.



**SYNESII EPISCOPI**  
**HYMNI,**

**INTERPRETE FR. PORTO.**



# SYNESII EPISCOPI

## HYMNI.

### HYMNUS PRIMUS.

Eia mihi, sonora cithara,  
Post Teium cantum,  
Post Lesbiamque modulationem,  
Augustioribus hymnis  
Cane Dorium carmen,  
Teneras non in virgines  
Venustum ridentes,  
Florentium nec in juvenum  
Multum amabilem pubertatem.  
Divinæ enim sancta  
Sapientiæ pura parturitio  
Carmina ad divina urget  
Citharæ fides ut pulsem.  
Dulces autem jubet curas  
Terrenarum fugere cupiditatum.  
Quid enim vires, quid vero forma,  
Quid vero aurum, quid vero fama,  
Regique honores,  
Si conferantur cum curis de Deo?  
Alius equos scite agitet,  
Alius arcum bene tendat,  
Alius acervos custodiat  
Opum, aureas divitias,  
Alii vero (sit) decus coma  
Demissa cervicibus;  
Celebris admodum alius sit  
Apud juvenes, apud puellas,  
Nitenti decore vultus,

At mihi tranquillam liceat  
Vitam ignotam ducere,  
Cæteris quidem ignotam,  
Deo autem notam.  
Sapientia vero mihi adsit  
Commoda ad juventutem,  
Commoda ad senectutem ducentem,  
Commoda domina divitiarum;  
Pauperiem autem sine negotio feret  
Sapientia ridens amaris  
Inaccessam vitæ curis.  
Solummodo mihi tantum adsit  
Quantum (sit) satis ut a turguriis  
Vicinorum (me) arceat,  
Ne necessitas me adigat  
Ad curas tetras.  
Audi et cicadæ cantum,  
Quæ rorem matutinum chibit.  
En mihi sonant nervi  
Injussa, et quidam afflatus  
Undique me circumvolat.  
Quid igitur tandem pariet mihi  
Carminis divinus partus?  
Ille quidem, ex se ortum principium,  
Gubernator paterque rerum omnium,



## HYMNUS II.

Iterum lux, iterum aurora,  
 Iterum dies fulget  
 Post noctivagas tenebras.  
 Iterum mihi cane, o anime,  
 Deum matutinis carminibus,  
 Qui dedit lucem diei,  
 Qui dedit stellas nocti,  
 Mundum ambientem choream,  
 Fluctuantis et hylæ  
 Texit dorsum æther  
 Ignis insidens summitati,  
 Ubi clarissima luna  
 Imum orbem secat.  
 Super octavam autem sphæram  
 Gyrorum stelliferorum  
 Orbis stellarum expers  
 Sub sinu suo agitant  
 Orbes contrario cursu currentes,  
 Magnam circa mentem movetur,  
 Quæ cælestis oras mundi  
 Canis obtexit alis.  
 Ulteriora beatum silentium,  
 Intelligentium et intellectilium  
 Individuam divisionem tegit.  
 Unus fons, una radix,  
 Triformis elucet forma.  
 Ubi enim profunditas Patris,  
 Ibi etiam illustris Fillus,  
 Viscerum ingens partus,  
 Sapientia mundi opifex,  
 Conciliatrixque lux  
 Sancti elucet spiritus.  
 Unus fons, una radix  
 Bonorum tulit copiam,  
 Et supersubstantialem propaginem  
 Genitalibus ferventem motibus,

Conditorum etiam luceutes  
 Beatorum admirandos fulgores.  
 Unde in mundo constitutus jam  
 Cætus immortalium angelorum,  
 Patris gloriam  
 Et primogenitam formam  
 Cælestibus canit carminibus  
 Prope benignos parentes,  
 Exercitus Angelorum senii expers,  
 Et partim in mentem respiciens,  
 Decerpit pulchritudini principium,  
 Partim in sphæras respiciens,  
 Regit altitudinem mundi,  
 Supernum ornatum trahens  
 Ad imam usque hylam,  
 Ubi dæmonum turbam  
 Natura subsidens parit  
 Tumultuosam et astutam.  
 Unde heros, unde jam  
 Circa terram disseminatus flatus,  
 Ejus vivificavit partes  
 Variis formis.  
 Cuncta vero ex tuo consilio  
 Pendent, tu autem es radix  
 Præsentium, præteritorum,  
 Futurorum, eorum quæ sunt.  
 Tu pater, tu es mater;  
 Tu mas, tu femina,  
 Tu vox, tu silentium;  
 Naturæ natura secunda.  
 Tu o rex, seculi seculum,  
 Quantum id quidem fas est voce  
 testari.  
 Longum salve radix mundi,  
 Longum salve centrum rerum,  
 Unitas divinorum numerorum

Substantia earentium regum.  
Longum salve, longum salve;  
Quia penes Deum gaudia.  
Ad meorum propitias aures  
Pandito festivitatem carminum:  
Sapientiae pandito lucem,  
Largitor illustrem felicitatem,  
Largitor decus splendidum  
Vitæ tranquillæ,  
Paupertatem foras pellens,

Terrenamque pestem divitiarum.  
Ab artibus arceto morbos:  
Et libidinum sædum impetum,  
Edacesque animi curas  
A mea vita propulsa,  
Ne mentis alæ  
Gravatæ in terram decidunt,  
Sed liberas pennas tollens,  
In tui sacris nati  
Arcanis saltem.



## HYMNUS III.

Eia mihi, o anima,  
 Sacra carmina  
 Aggressa,  
 Corporeos  
 Sopito æstros;  
 Acue mentis  
 Celeres motus.  
 Regi deorum  
 Nectimus coronam,  
 Hostiam incruentam,  
 Carminum libamina.

Te in mari,  
 Te super insulis,  
 Te in continenti,  
 Inque urbibus  
 Asperisque montibus,  
 Et super inclytis  
 Quum campis  
 Statuam geminas  
 Pedum plantas,  
 Te, beate, canam,  
 Genitor mundi.  
 Tibi nox me ducit  
 Vatem, o rex;  
 Tibi diurna,  
 Tibi matutina,  
 Tibi vespertina  
 Carmina feram.  
 Testes fulgores  
 Micantium siderum,  
 Lunæque cursus,  
 Et ingens testis  
 Sol purarum  
 Stellarum moderator,  
 Piarum animarum  
 Sanctus arbiter.  
 Ad tua atria,

Ad tuos sinus  
 Aversas  
 A vasta byla  
 Atlas sublevans,  
 Lætus ut ad tuum  
 Vestibulum pervenirem,  
 Nunc ad venerandum  
 Sacrorum  
 Tempia sancta  
 Supplex venio;  
 Nunc ad inclytorum  
 Verticem montium  
 Supplex venio;  
 Nunc ad desertæ  
 Convallem ingentem  
 Lyhiæ venio,  
 Oram australem,  
 Quam neque impius  
 Flatus polluit,  
 Nec signat  
 Vestigium hominum  
 Urbana curantium.  
 Ubi tibi anima  
 Pura affectuum,  
 Soluta cupiditatibus  
 Desinens a laboribus,  
 Cessans a luctibus,  
 Ira, contentionibus,  
 Quæ in corde aluntur  
 Ea excutiens,  
 Pura lingua  
 Menteque sancta,  
 Debita  
 Carmina referat.  
 Pax sit  
 In æthere et in terra;  
 Sistat mare,

Sistat aer.  
 Cessate allatus  
 Variorum ventorum,  
 Cessate impetus  
 Curvatorum fluctuum,  
 Fluviorum cursus,  
 Fontiumque lapsus.  
 Teneat silentium  
 Mundi plagas,  
 Dum sacrantur  
 Sancta carmina.  
 Condant se sub terram  
 Serpentes sinuosi,  
 Condat se sub terram  
 Et alatus draco,  
 Dæmon hylæ,  
 Nubes animæ,  
 Idolis gaudens,  
 Adversus preces qui canes  
 Advocat.  
 Tu, o pater, tu, o beate,  
 Tu voraces animi  
 Procul arceto canes  
 Ab anima mea,  
 A precibus meis,  
 A vita mea,  
 A factis meis.  
 At nostræ  
 Mentis libamen  
 Tuis honoratissimis  
 Curæ sit ministris  
 Sapientibus, qui ad te transmittunt  
 Sanctos hymnos.  
 Jam feror  
 Ad carceres  
 Sacrorum carminum.  
 Jam strepit  
 Oraculum in mente.  
 O beate, esto propitius mihi;  
 O pater, esto propitius mihi  
 Si forte, præter decorum,  
 Si forte, præter modum  
 Tua attrectavi.  
 Cujus oculus sapiens,  
 Cujus acris acies,  
 Tuis fulgoribus  
 Præstrictus  
 Non occludetur?  
 Intentis enim oculis intueri  
 In tuas faces  
 Licet ne diis quidem;  
 Sed decidens mens  
 De tua specula

Proxima quæque amplectitur,  
 Non vestigabilia vestigare  
 Dum tentat,  
 Lucemque intueri  
 Immensa in profunditate  
 Fulgentem.  
 Ah inaccessibleis antem delapsa,  
 In primæ lucis  
 Specie figit  
 Oculi aciem,  
 Unde decerpens  
 In tuas laudes  
 Flores lucis,  
 Vagorum ventorum  
 Sedet flatus,  
 Tua tibi restituens,  
 Quid enim non tuum, o rex?  
 Patrum omnium  
 Pater, pater tui ipsius;  
 Ante pater, sine patre,  
 Fili tui ipsius;  
 Unitas unitate prior,  
 Entium semen,  
 Omnium centrum,  
 Æterna expers substantiæ mens,  
 Mundi radix,  
 Rerum ab initio creatarum  
 Lux undique collucens,  
 Veritas sapiens,  
 Fons sapientiæ,  
 Mens tecta  
 Propriis fulgoribus;  
 Oculi tui ipsius,  
 Fulminum potens,  
 Seculorum parens,  
 Seculorum vita,  
 Superans Deos,  
 Superans mentes,  
 In diversas partes versans;  
 Mentium parens mens,  
 Originem præbens diis,  
 Spirituum opifex,  
 Et animarum altor,  
 Fons fontium,  
 Principiorum principium,  
 Radicum radix;  
 Unitas es unitatum,  
 Numerorum numerus,  
 Unitas et numerus,  
 Intelligentia et intelligens,  
 Et quod intelligi potest,  
 Et ante id quod potest intelligi;  
 Unum et omnia,  
 Unum autem omnium,

Et unum ante omnia,  
 Semen omnium,  
 Radix, et summus ramus,  
 Natura inter intelligentias,  
 Femina et mas.  
 Mystica autem mens  
 Hæc atque illa dicit,  
 Profunditatem ineffabilem  
 Circa ducens choreas.  
 Tu es quod parit,  
 Tu es quod paritur,  
 Tu qui illustras,  
 Tu qui illustraris,  
 Tu qui appares,  
 Tu qui occultaris  
 Propriis fulgoribus.  
 Unum, et omnia,  
 Unum in te ipso,  
 Et per omnia.  
 Tu enim effusus es  
 Ineffabili modo, nate,  
 Ut filium pareres,  
 Inclytam sapientiam,  
 Rerum omnium opificem.  
 Profusus autem manes  
 Individuis sectionibus  
 Obstetricatus.  
 Cano te, unitas;  
 Cano te, trinitas.  
 Unitas es, trinitas quum sis;  
 Trinitas es, unitas quum sis.  
 Quæ autem intellectu percipitur  
 sectio  
 Indivisum adhuc  
 Quod divisum est, tenet.  
 In Filium effusus  
 Consilio sapienti.  
 Ipsum autem consilium  
 Natum est medla  
 Natura ineffabilis,  
 Quæ est ante naturas omnes.  
 Nefas (est) dicere  
 Secundum abs te;  
 Nefas (est) dicere  
 Tertium a primo.  
 Partus sacer,  
 Ineffabilis fœtus.  
 Terminus es naturarum,  
 Parentis,  
 Et partæ,  
 Veneror intellectualium  
 Arcanum ordinem.  
 Capiunt hæc medium quiddam  
 Non (extrinsecus) infusum.

SYNÆSIUS.

Ineffabilis proles  
 Patris ineffabilis,  
 Partus propter te,  
 Per partum autem  
 Tu es in lucem editus,  
 Una cum patre editus  
 Consilio patris;  
 Cunsilium autem tu ( es ) semper  
 Apud tuum patrem.  
 Ne immensum quidem  
 Tempus novit ortus  
 Tuos ineffabiles,  
 Seculumque vetus,  
 Nulla temporis serie textum  
 Partum non cognovit.  
 Una cum patre apparuit  
 Semper natus  
 Qui nasciturus erat.  
 Quis in rebus inenarrabilibus  
 Acuit audaciam, tanquam propo-  
 sito præmio?  
 Cæcorum hominum  
 Varia loquentium  
 Impiæ audaciæ ( sunt )  
 Tu autem lucis largitor  
 Lucis intelligibilis  
 Obliqua et a fraude  
 Abducis sanctorum  
 Mentes hominum,  
 In tenebris  
 Ne demergantur.  
 Te, pater mundi,  
 Pater seculorum,  
 Opifex divorum,  
 Fas est laudare.  
 Te quidem intelligentim  
 Canunt, o rex,  
 Te mundi rectores,  
 Oculi fulgentes,  
 Mentes sidereæ  
 Celebrant, o beate,  
 Quas circum inclytum  
 Corpus movetur,  
 Omnis te canit  
 Cœtus beatorum,  
 Qui circa mundum,  
 Qui in mundo,  
 Qui in zonis,  
 Quique extra zonas  
 Mundi partes  
 Gubernant sapientes  
 Ministri,  
 Qui ad inclytos  
 Clavi gubernatores ( stant ),

10

Quos angelica  
 Profundit series,  
 Atque illustre  
 Genus heroum,  
 Opera mortalium,  
 Occultis viis  
 Quod permeat,  
 Opera mortalia;  
 Animaque non proclivis  
 Et prona  
 In caliginosos  
 Terrenos globos.  
 Te beata natura,  
 Naturæque proles  
 Laudat, o beate,  
 Quas almis  
 Regis auris,  
 De tuis canalibus  
 Deductas  
 (Et) provolutas.  
 Tu namque immensi  
 Moderator mundi,  
 Natura es naturarum;  
 Tu naturam foves  
 Originem mortalium  
 Immortalis  
 Imaginem,  
 Ut etiam ima  
 Pars in mundo  
 Sortiatur vitam  
 Alternam.  
 Neque enim fas erat  
 Fæcem mundi  
 In summo vertice statuere,  
 At quod statutum omnino  
 In cœtu entium,  
 Nunquam posthac interibit,  
 Aliud vero ab alio  
 Mutua vicissitudine  
 Omnia fruuntur.  
 Rerum intereuntium  
 Orbis æternus,  
 Tuo spiritu  
 Reviviscens,  
 Tibi per omnia  
 Statuit choreas.  
 Mater natura  
 Suis coloribus,  
 Suis operibus  
 Picta variis,  
 Ex animantibus vero  
 Diversa voce præditis  
 Unum concentum tamen  
 Concordem tibi mittit.

Tibi omnia ferunt  
 Laudes perpetuas;  
 Dies et nox,  
 Fulgura, nives,  
 Cœlum, æther,  
 Et terræ radices,  
 Aqua, aer,  
 Corpora omnia,  
 Spiritus omnes,  
 Semina, fructus,  
 Plantæ, et gramina,  
 Radices, herbæ,  
 Pecora et volucres,  
 Et natantium  
 Piscium greges.  
 Respice et animam  
 Languentem,  
 Deficientem  
 In tuâ Libya,  
 In tuis venerandis  
 Sacris,  
 Sanctis precibus  
 Intentam,  
 Quam circumdat  
 Nubes corporea;  
 Sed tuus oculus, o Pater,  
 Potest discutere nubem illam cor-  
 poream.  
 Nunc mihi animus  
 Tuis hymnis  
 Fecundatus  
 Acuit mentem  
 Igneis motibus;  
 Tu autem illustra, o rex,  
 Lumina, ut cœlestia suspiciant.  
 Annue, pater,  
 Corpore ut elapsa,  
 Non posthac mergatur  
 In terræ noxa,  
 Sed quamdiu vitæ  
 Corporeæ  
 In vinculis maneo,  
 Placida, o beate,  
 Alat me fortuna,  
 Neque adversa aura  
 Spiret, animi  
 Curis tristibus  
 Exedens vitam,  
 Rebus divinis  
 Ut semper vacem,  
 Neque in talibus  
 Voluter.  
 Unde jam elapsus  
 Munificentia tua,



Coronam sanctis  
 Ex pratis  
 Tibi hanc necto,  
 Tibi istas affero  
 Laudes, purorum  
 Princeps mundorum,  
 Et Filio sapienti,  
 Una cum ejus sapientia.  
 Quem ex ineffabili  
 Effudisti sinu,  
 In te autem manet,  
 Ex te quamvis progenitus,  
 Ut omnia sapient  
 Moderetur Spiritu,  
 Moderetur vetustorum  
 Profunditatem serulorum,  
 Moderetur oras  
 Immensi mundi  
 Usque ad imum  
 Fundum, entium  
 Terræ portionis,  
 Piorum animis  
 Affulgens,  
 Solvit autem labores  
 Et curas  
 Miserorum mortalium,  
 Auctor honorum,  
 Propulsator dolorum.  
 Quid vero mirum est Deum,  
 Mundi opificem,  
 Asuis operibus  
 Mala arcere?  
 Hoc tibi, ingentis  
 Rex mundi,  
 Persoluturus venio  
 Votum debitum ex Thracia,  
 Ubi per triennium  
 Habitavi in vicinia,  
 Prope regias  
 Terræ ædes,  
 Tulique labores,  
 Tuli cruciatus  
 Valde lacrymabiles,  
 Humeris ferens  
 Matrem patriam.  
 Rigabatur tellus  
 Artuum sudore  
 Decertantium  
 De die in diem;  
 Rigabatur lectus  
 Oculorum rivis  
 Plorantium  
 De nocte in noctem.  
 Tempia vero quotquot

Extructa sunt, o rex,  
 Ut tuis sanctis  
 Serviant sacris,  
 Omnia adii,  
 Procumbens supplex,  
 Solum palpebrarum  
 Rigans roribus,  
 Ne mihi inane  
 Iter contingeret,  
 Supplex oravi deos,  
 Ministros quotquot  
 Fecundum Thraciæ  
 Tenent solum,  
 Quique ex opposita continenti  
 Chalcædoniis  
 Præsidet arvis,  
 Quos angelicis  
 Coronasti, o rex,  
 Fulgoribus, luos  
 Sacros ministros.  
 Hi meas beati  
 Adjuverunt preces;  
 Hi meos multos  
 Adjuverunt labores.  
 Non mihi vita  
 Tunc erat grata  
 Propter telurem patriam  
 Vexatam,  
 Quam ex mœrore  
 Excitasti, o rex,  
 Ipse qui sentio subjectus non es,  
 Rector mundi.  
 Dum jam anima  
 Deficeret,  
 Dum jam artus  
 Collaberentur,  
 Suffulsisti meam  
 Articulorum vim,  
 Miseræ animæ  
 Vini inspirans,  
 Laborum autem dulcem  
 Invenisti finem,  
 Ex animo meo,  
 Negotiis, o rex,  
 Præbens longorum  
 Requiem laborum.  
 Quæ tu omnia, o beate,  
 Afris conserva  
 Ad longam  
 Seriem temporis,  
 Ob tui memoriam  
 Beneficii,  
 Et propter animam  
 Gravia passam.

Supplici autem da  
 Vitam innoxiam.  
 Libera me laboribus,  
 Libera me morbis,  
 Libera me curis,  
 Quæ animos edunt;  
 Annue intellectualem  
 Servo vitam.  
 Ne mihi terrenos  
 Imbres divitiarum  
 Decernas, o rex,  
 Quo rebus divinis  
 Vacem,  
 Neque tristis  
 Paupertas tectis  
 Adhærescens,  
 Ad terram trahat  
 Curas animi.  
 Utraque hæc res animam  
 Deprimit ad terram,  
 Utraque mentis  
 Oblivionem affert,  
 Nisi tu, beate,  
 Ministres vires.  
 Næ, pater puræ  
 Fons sapientiæ,  
 Illustra animum  
 De tuo sinu  
 Intellectuali luce.  
 Illustra cor  
 Ex tua vi  
 Sapientiæ jubare,  
 Et ducentem ad te  
 Sacram viam  
 Tesseracto dato,  
 Signum tuum,  
 Qui vexat animos  
 Spiritus hylæ  
 Abigens a vita,  
 Precibusque a meis;  
 Et corpus conserva  
 Incolume, infestis  
 Inaccessum morbis;  
 Et spiritum conserva  
 Impollutum, o rex.  
 Equidem nunc  
 Caliginosam hylæ  
 Maculam fero;  
 Teneor autem cupiditatibus,  
 Terrens vinculis;  
 Tu autem liberator es,  
 Tu expiator es;  
 Libera malis,  
 Libera morbis,

Libera compedibus.  
 Tuum semen fero  
 Generosæ  
 Scintillam mentis,  
 In altitudine hylæ  
 Absconditum.  
 Tu enim in mundo  
 Deposuisti animam,  
 Per animam vero  
 In corpore mentem  
 Sevisti, o rex.  
 Tuam filiam  
 Miserator, o beate,  
 Descendi abs te  
 Terræ ut famularer,  
 Ex famula vero  
 Facta sum serva;  
 Hyle me magicis  
 Irretivit artibus.  
 Adhuc tamen insunt mihi  
 Exiguæ quædam vires,  
 Abditæ pupillæ,  
 Nondum omnem  
 Restinxit vim,  
 Sed circumfusa est multa  
 Superne tempestas,  
 Cæcam efficiens  
 Quæ in Deum aciem dirigit.  
 Miserator, Pater,  
 Fliam supplicem,  
 Quam sæpius jam  
 Intellectuali ascensu  
 Scandere (cælum) conantem  
 Blandæ hylæ  
 Desiderium suffocat.  
 Tu vero illustra, o rex,  
 Oculos, ut ad cælestia se attollant.  
 Accende ignem  
 Et incendium,  
 Semen illud exiguum  
 Alens in meo  
 Capitis apice.  
 Colloca me, Pater,  
 Lucis in vi  
 Salutaris,  
 Quo manum natura  
 Non injicit,  
 Unde non amplius terra,  
 Non parcarum  
 Fila necessitatis  
 Revocare possunt.  
 Linquat, fugiat  
 Turbidus ortus  
 Famulum tuum.

Inter me , Pater ,  
 Terrenamque turbulentiam  
 Ignis intercedat.  
 Annue , Genitor ,  
 Annue famulo  
 Jam intellectuales  
 Pandere alas.  
 Jam ferat  
 Signum patris  
 Supplex anima ,  
 Quod terreat quidem infestos  
 Dæmonas , qui terræ  
 Ex latebris  
 Loca petentes supera ,  
 Afflant mortalibus  
 Impios eonatus ;  
 Signum autem tuis  
 Sanctis famulis ,  
 Qui in inclyti  
 Sublimitate mundi  
 Ætherei ascensus  
 Clavigeri ( sunt ) ,  
 Ut mibi lucis  
 Aperiant portas ;  
 Dumque vana  
 In terra serpo ,  
 No terræ sim ;  
 Sed ætheriorum operum  
 Hic quoque da  
 Testes fructus ,  
 Voces veridicas ,  
 Et quæcumque in animis  
 Divinam  
 Spem fovent.  
 Jam me pœnitet  
 Terrenæ vitæ.  
 Abite in malam rem pestes  
 Impiorum mortalium ,  
 Urbiumque opes ;  
 Abite in malam rem , omnes  
 Noxæ blandæ  
 Ingratæ gratiæ ,  
 Quibus animam  
 Allectam  
 Terra servam retinet.  
 Quæ valde misera ,  
 Suorumque honorum  
 Ebibit oblivionem ,  
 Donec inciderit  
 Invidam in portionem ,  
 Geminas enim habet  
 Blanda ( portiones ) hyle.  
 Qui autem in mensa  
 Portecta manu

Epulas dulees attigit ,  
 Eum valde sane pœnitebit  
 Aeribæ portionis ,  
 Contrariis ponderibus  
 Eum detrahentibus.  
 Hæc enim terrenæ  
 Lex necessitatis  
 Binis ex crateribus mortalibus  
 Vitam fundit ,  
 Purum autem  
 Impermixtumque bonum ,  
 Deus , vel res divinæ.  
 Inebriata dulei  
 Cratere oras  
 Attigi malorum ;  
 Lucidi in eassem ,  
 Sensi damnum  
 Epimethetum.  
 Odi tamen leges  
 Inconstantes ,  
 Ad eurarum expertia  
 Prata patris  
 Properans , intendo  
 Fugaces pedes ,  
 Fugaces geminorum  
 Hylæ munerum.  
 Respice me , o vitæ  
 Intellectualis arbiter ,  
 Respice tuam supplicem  
 Animam in terris  
 Intellectuales ascensus  
 Tentantem ;  
 Tu autem illustra , o rex ,  
 Cælum affectantia lumina ,  
 Alas leves præbens ;  
 Retinaeula vero abscindito ,  
 Laxato vineula  
 Geminorum affectuum ,  
 Quibus animas  
 Fallax natura  
 Deprimit in terram.  
 Da mibi ut elapsa  
 Ex corporis noxa ,  
 Celerem saltum dem  
 Ad tuas aulas ,  
 Ad tuos sinus :  
 Unde animæ  
 Profluit fons.  
 Gutta eælestis  
 Effusa sum in terram ;  
 Fonti me restitue  
 Unde sum effusa  
 Profuga vagans.  
 Annue ut progenitrici

Luci misceatur;  
Annue ut sub te  
Patre custodita  
Cum cœlitum cœtu  
Offerat sancte.  
Cœlestes hymnos.  
Annue (inquam), Pater,  
Ut luci mixta,

Non posthac mergatur  
In terræ sordibus,  
Sed, dum vitæ  
Corporeæ  
In vinculis maneo,  
Placida, o beate,  
Alat me fortuna.

N. B. Pag. 149, carmine 647, col. I, legendum, ut correxit Petavius : Abite in malam rem, Ippitudines, ut sit vox, *lippi*tudo pro *pestis*.



## HYMNUS IV.

Te quidem oriente,  
 Te vero crescente,  
 Te autem consistente,  
 Te vero decente  
 Die sacro  
 Ambrosiaque nocte  
 Cano, Genitor,  
 Curator animarum,  
 Curator artuum,  
 Largitor sapientiæ,  
 Propulsator morborum,  
 Largitor animis  
 Placidæ vitæ,  
 Quam non premunt  
 Terrenæ curæ,  
 Matres dolorum,  
 Matres ærumnarum,  
 Quarum mihi vita  
 Pura permaneant,  
 Quo rerum omnium  
 Abstrusam originem  
 Celebrans memorem,  
 Neque rebellibus  
 Peccatis a Deo  
 Abstrahar.  
 Te, beate, cano  
 Rex mundi;  
 Tellus vero sileat.  
 Ad tuos hymnos,  
 Ad tuas preces  
 Faveant linguis  
 Quæcumque mundus continet:  
 Tua namque [ sunt ] opera, o  
 Pater.  
 Cesset  
 Ventorum sibilus,

Susurrus arborum,  
 Cantusque avium.  
 Tacitus æther,  
 Tacitus aer  
 Audiat cantus,  
 Aquarumque fluxus  
 Strepitu jam carens,  
 Cursum in terris sistat.  
 Qui vero interpellant  
 Sanctos hymnos,  
 Latebris gaudentes,  
 Monumentaque obsidentes  
 Demones jam  
 Fugiant meas  
 Sanctas preces;  
 Boni autem quotquot  
 Beati cælestis  
 Famuli Genitoris  
 Tenent intimas  
 Extremasque plagas mundi,  
 Hymnos benigna mente  
 Audiant Patris,  
 Benigna que mente preces  
 Referant meas (ad eum)  
 Unitas o unitatum,  
 Pater o Patrum,  
 Principiorum principium,  
 Fontium fons,  
 Radicum radix,  
 Bonorum bonum,  
 Siderum sidus,  
 Mundorum mundus,  
 Idearum idea,  
 Immensa pulchritudo,  
 Abstrusum semen,  
 Pater seculorum

Pater ineffabilem  
Intellectualium mundorum,  
Unde ambrosius  
Destillans spiritus,  
Corporis molli  
Adnatans,  
Secundum jam  
Mundum excitat.  
Cano te, o beate,  
Et voce;  
Cano te, beate,  
Etiam silentio.  
Quantum enim vocem,  
Tantum et silentium  
Percipis intellectus.  
Cano etiam prolem  
Primigenam  
Et primilucam.  
Fili clarissime  
Patris ineffabilis,  
Te, beate, magno  
Cum Patre laudo,  
Et quem tulit tui causa  
Partum Pater,  
Fecundum consilium,  
Medians principium,  
Sanctum Spiritum,  
Centrum Genitoris,  
Centrum etiam Filii.  
Ipsa mater,  
Ipsa soror,  
Ipsa filia  
Quæ obstetricata es  
Abditam radicem.  
Nam ut diffunderetur  
In Filium Pater,  
Ipsa diffusio  
Invenit germen.  
Stetitque media  
Deus ex Deo

Et per inclytam  
Patris immortalis  
Profusionem Filium  
Invenit germinationem.  
Unitas es, Trinitas quum sis:  
Unitas quæ permanet,  
Et Trinitas quæ permanet.  
Intellectualis autem sectio  
Indivisum adhuc  
Quod est divisum, habet,  
Prosiliens autem manet  
Filius in Patre,  
Et rursus extra,

Quæ sunt Patri, regit,  
Mundis deducens  
Felicitem vitæ,  
Unde ipse habet.  
Verbum, quod magno  
Cum Patre cano,  
Mens ineffabilis  
Parit te Patris,  
Et tu conceptum  
Verbum es Patris.  
Primus ex prima  
Prognatus radice,  
Radix autem omnium  
Quæ condita sunt post inclytum  
Tuum ortum.  
Unitas ineffabilis,  
Semen omnium rerum  
Semen te omnium  
Sevit,  
Tu namque in omnibus.  
Per te natura  
Hypate, mese,  
Nete Dei  
Perfruitur Patris  
Bonis muneribus  
Fecundæ vitæ.  
Tibi senli expers  
Indefesso cursu  
Sphæra volvitur;  
Sub tuum ordinem  
Cavitatis ingentis  
Rapidis conversionibus  
Septeni orbes siderum  
Contrario motu feruntur.  
Multæ vero unum  
Orbem decorant  
Stellæ mundi  
Tuo consilio,  
Fili maxime inclyte.  
Tu enim discurrens  
Per cælorum orbes,  
Cursum seculorum  
Indissolubilem contines;  
Subque tuis, o beate,  
Sanctis legibus  
In immensæ altitudinis  
Æthereo sinu  
Candentium siderum  
Greges pascuntur.  
Tu cælitibus,  
Tu aëriis,  
Tu terrestribus,  
Tu infernis  
Opera dispensas,

Vitamque largiris,  
 Tu mentis rector  
 Dispensatorque celitibus,  
 Mortalibusque quotquot  
 Intellectualis sortis  
 Hauserant imbres.  
 Tu dator animæ  
 Quibus ex anima  
 Pendet vita,  
 Et natura indefessa.  
 Cæca animæ  
 Propago ex tua  
 Pendet catena;  
 Et quæcumque  
 Carent spiritu,  
 De tuo sinu  
 Decerpunt vim qua sustentantur,  
 Transmissant  
 Tua virtute  
 Ex ineffabili  
 Paterno sinu  
 Abditæ unitatis,  
 Unde vitæ  
 Rivus profluens  
 Fertur ad terram usque  
 Tua virtute,  
 Per incomprehensibiles,  
 Intellectuales mundos,  
 Unde recipit  
 Descendentem  
 Bonorum fontem  
 Intellectualis (mundi) forma  
 Mundus aspectabilis.  
 Solem iste  
 Secundum habuit  
 Ejus quæ posterius emicuit  
 Lucis parentem,  
 Oculos illustrantem,  
 Ejus quæ gignitur  
 Et interit,  
 Dispensatorem hylæ,  
 Filium, qui est illius (solis) intel-  
 lectualis  
 Forma sensilis,  
 Bonorum largitorem  
 Quæ in mundo nascuntur;  
 Tuo consilio,  
 Fili maxime inclyte,  
 Pater, qui cognosci non potes,  
 Pater ineffabilis,  
 Qui cognosci non potes mente,  
 Exprimi non potes ratione:  
 Mens es mentis,  
 Animarum anima,

Natura es naturarum.  
 Genu tibi flectens  
 Ecce hoc, servus  
 Procumbo in terram  
 Supplex oculis captus.  
 Tu autem lucis largitor,  
 Lucis intellectualis,  
 Miscrere, o beate,  
 Supplicis animæ.  
 Pelle morbos,  
 Pelle curas  
 Quæ vorant animas.  
 Pelle impudentem  
 Cancm infernum,  
 Dæmonem terræ,  
 Anima a mea,  
 Precibus a meis,  
 Vita a mea,  
 Factis a meis.  
 Corpore procul,  
 Spiritu procul,  
 Omnibus procul  
 A nostris rebus  
 Dæmon maneat;  
 Linquat (me), fugiat  
 Dæmon qui est hylæ  
 Affectuum robur,  
 Ad cælestia iter  
 Qui intercludit:  
 Deum vestigantes  
 Qui impedit conatus.  
 Comitem vero da  
 Consortem, o rex,  
 Sancti sanctum  
 Angelum roboris,  
 Angelum preces  
 Divino instinctu susceptas  
 Amice et benigne subministran-  
 tem;  
 Custodem animæ,  
 Custodem vitæ,  
 Precum custodem,  
 Factorum custodem;  
 Qui corpus servet  
 Liberum a morbis;  
 Qui spiritum servet  
 Liberum a labe,  
 Animoque afferat  
 Peccatorum oblivionem;  
 Ut etiam in vita  
 Quam in terris degit,  
 Tuis laudibus  
 Pinguescat  
 Ala animæ;

Ut etiam vitam  
Post fata ,  
Post vincula  
Terrenum pondus habentia  
Puram ab hyla ,  
Quantum fieri potest , degam ,  
Ad tuam regiam ,

Ad tuos sinus ,  
Unde animæ  
Profluit fons.  
Tu autem manum porrige ,  
Tu evoca , tu , o beate ,  
Ex hyla educito  
Supplicem animam.

*N. B.* Pag. 153 , carmine 267 , col. II , legendum cum Petavio :  
Angelum precuth , Divino instinctu susceptarum , Amicum bona sub-  
ministrantem.





## HYMNUS V.

Cananus filium sponsæ,  
 Sponsæ non nuptæ  
 Hominum mortali conuubio;  
 Ineffabile Patris consilium  
 Serum Christi partum  
 Venerandus Virginis partus  
 Hominis edidit formam,  
 Qui inter mortales deductor  
 Venit lucis fontis.  
 Hæc ineffabilis propago  
 Seculorum novit radicem.  
 Tu lux es prima,  
 Una micans radius cum Patre,  
 Qui, perruptis hylæ tenebris,  
 In animis fulges sanctis.  
 Tu mundi conditor,  
 Fulgentium orbium et siderum,  
 Centrorum terræ stabilitor;  
 Tu hominum servator;  
 Tibi sol equitat,  
 Diei perennis fons;  
 Tibi taurina fronte luna  
 Noctis tenebras pellit.  
 Tibi nascuntur fructus,  
 Tibi pascuntur greges.  
 Ex tuo ineffabili fonte  
 Vivificum emittens splendorem,  
 Alis mundorum oras.  
 Ex tuo emicuit sinu  
 Et lux, et intellectus, et anima.  
 Tuæ miserere filiæ  
 Artibus inclusæ mortalibus,  
 Fatigue terrestri mensura.  
 Morborum serva ex vilio

Illæsum artuum robur.  
 Annue verbis suadelam,  
 Annue factis gloriam,  
 Pristina ut clara sit fama  
 Cyrenæ et Spartæ.  
 Molestis et nullis pressa anima  
 Placidam trahat vitam,  
 Almam, gemina lumina  
 In tuam intendens lucem,  
 Ut ex hyla purgatus  
 Oblitum reditus iter properem,  
 Fugitans terræ labores  
 Ut miscear cum animæ fonte.  
 Talem inpollutam vitam  
 Tuo annuas vati,  
 Quum tibi pangens carmina,  
 Tuam celebrans radicem,  
 Excelsam Patris gloriam,  
 Et socium ejusdem solii spiritum,  
 Medium inter radicem et germen,  
 Et Patris canens vim,  
 In tuis laudibus recreem  
 Inclytum sætum animæ.  
 Salve, o filii fons,  
 Salve, o Patris forma,  
 Salve, o Filii sedes,  
 Salve, o Patris imago,  
 Salve, o Filii potentia,  
 Salve, o Patris pulchritudo,  
 Salve, o purissime spiritus,  
 Centrum Filii et Patris.  
 Hunc mihi mittas cum Patre  
 Rigantem animæ alas,  
 Ut perficiat divina munera.

## HYMNUS VI.

Una cum fonte sancto per se fecundo  
 Ineffabiles unitates supra,  
 Deum immortalis Del clarissimum  
 Filium,  
 Solum ex solo Patre Filium pro-  
 gnatum  
 Coronabo odoratis floribus carmi-  
 num,  
 Quem consilii paterni ineffabilis  
 partus  
 Ex abdito ostendit Filium sinu  
 Qui (partus) Patris abditos in lu-  
 cem edidit fructus,

In fonte vero permanent quanquam  
 profusi,  
 Sapientia mentis Patris, pulchri-  
 tudinis splendor;  
 Tibi parto Pater annuit ut parias,  
 Tu abditum es Patris semen præ-  
 fulgens,  
 Te enim originem Pater dedit  
 mundis,  
 Ut deduceres corporibus formas ex  
 intellectuallibus.  
 Tu cæli sapientem orbem circum-  
 agis  
 Et siderum greges semper pascis.

Tu angelici, o rex, ordinis,  
 Tu dæmonum phalangis imperium  
 obtines;  
 Tu et naturam mortalem regis,  
 Individuum circa terram spiri-  
 tum dividis,  
 Et cum fonte, quod datum est,  
 rursus conjungis,  
 Mortales mortis liberans necessi-  
 tate.

Adsis propitius ad tuarum coronas  
 laudum,  
 Vitæ vati tribuens tranquillitatem,  
 Euripi æstum sistito vagum,  
 Sedans sævas tempestates hylæ,  
 Animæ et artuum marceto morbos;  
 Cupiditatum perditum sopito im-  
 pectum,  
 Opum et paupertatis propulsa in-  
 commoda

Factis clarissimam famam dato.  
 Inter gentes bonam pande famam,  
 Suadellæ blandiloquæ redimito  
 (me) honore,  
 Ut mens decerpit otium quieta,  
 Neque terrenis ingemam curis,  
 Sed ex tuis rivis excelsis  
 Partibus sapientiæ mentem ri-  
 gem.

N. B. Pag. 156, carmine 12, col. I, tolle cum Petavio verbum  
*Præfulgens.*

## HYMNUS VII.

Primus modos inveni  
 Tui causa, beate, immortalis,  
 Nate clarissime Virginis,  
 Jesu solymitane,  
 Nuper aptatis numeris  
 Quos resonent citharæ fides.  
 Tu vero propitius esto, o rex,  
 Et accipe musicam  
 Ex sanctis carminibus.  
 Canamus immortalem  
 Deum Filium Dei ingentem,  
 Seculorum conditoris Patris  
 Mundi opificem Filium,  
 Ex Deo et homine junctam natu-  
 ram,  
 Sapientiam immensam,  
 Cælitibus Deum,  
 Inferis mortuum.  
 Effusus fuisti quum in terram  
 Mortali ex utero  
 Magorum sapiens ars  
 Ex stellæ ortu,

Obstupuit, dubia  
 Quis (esset) qui nasceretur infans,  
 Quis, qui includeretur Deus,  
 Deus, an mortuus, an rex.  
 Eia, munera ferte  
 Myrrhæ libamina  
 Aurique donaria  
 Thurisque vapores suaves.  
 Dens es, thus accipe;  
 Aurum regi fero,  
 Myrrha monumento congruet.  
 Et terram lustrasti,  
 Et maritimos fluctus,  
 Et dæmonum vias,  
 Liquidos campos aeris,  
 Et infernas latebras,  
 Mortuis subsidium  
 Deus ad inferos missus.  
 Sed propitius esto, o rex,  
 Et accipe musicam  
 Ex sanctis carminibus.

## HYMNUS VIII.

Ad Dorios numeros lyræ  
 Ebori alligatorum fidium  
 Tollam argutam vocem  
 Tui causa, beate immortalis,  
 Nate clarissime Virginis.  
 Tu autem mihi vitam serva  
 Malorum omnium expertem, o rex,  
 Molestiis inaccessam (eam) red-  
 dens  
 Noctesque diesque.  
 Illustra mentem jubare,  
 Intellectuali ex fonte;  
 Robur integris artubus  
 Et gloriam factis  
 Juventuti da meæ,  
 Lætumque affer ævum  
 Ad senectam extremam,  
 Valde bonoratam augens  
 Prudentiam cum bona valetudine.  
 Fratrem conserva,  
 Quem mihi nuper, o immortalis,  
 Jam infernas portas  
 Prætergredientem pede,  
 Ad superos revocasti,  
 Curasque et luctus,  
 Meas lacrymas, et animi  
 Restinxisti ardentem flammam.  
 Vitæque restituisti mortuum,

Propter (me) suum, o Pater sup-  
 plicem.  
 Sororemque et par  
 Libererum serva,  
 Totamque tranquillam domum  
 Tua manu protegas.  
 Et mihi ejusdem, o rex,  
 Consortem tori jugalis  
 A morbis noxisque liberam,  
 Charissimam, unanimem,  
 Furtivi ignaram  
 Congressus uxorem serva;  
 Sanctumque colat jus connubii,  
 Impollutum, purum,  
 Non legitimis inaccessum amori-  
 bus.  
 Animam vero solutam  
 Terrenæ vitæ vinculis  
 Eximito malis  
 Et tristi noxa,  
 Et cum piorum ordinibus  
 Carmina offerre da  
 In laudem tui Patris,  
 Tuaeque potentiae, o beate.  
 Iterum canam hymnos,  
 Iterum tibi carmina canam,  
 Fortasse et citharam  
 Iterum integram temperabo.

## HYMNUS IX.

Majorem in modum expetende  
clarissime

Te, o beate nate Virginis  
Cano Solymitanæ,  
Qui dolosum laqueum,  
Terrenum ingentibus anguem  
Patris expulisti hortis:  
Descendisti usque ad terram,  
Advena inter mortales,  
Et descendisti sub tartara,  
Animarum ubi plurima  
Mors tenebat agmina.  
Horruit te senex tunc  
Orcus antiquus,  
Et voracissimus canis  
Recessit a limine.  
Tu vero, quum solvisses catenis  
Animarum sanctos cœtus,  
Comitatu integerrimo  
Laudes referebas Patri.  
Redeuntem te, o rex,  
Aeria immensa  
Horruit turba dæmonum,  
Expavit autem purissimarum  
Cœtus immortalis stellarum.  
Æther autem ridens,  
Sapiens harmoniæ pater,  
Ex septem fidium lyra  
Temperavit musicam  
Triumphale in carmen.  
Risit lucifer

Nuntius diei,  
Et aureus vespere,  
Cithæreum sidus.  
Ipsa quidem cornutum lumen  
Replens ex fluxu ignis,  
Præibat Luna,  
Pastor nocturnorum deorum,  
Late vero lucentem comam  
Titan expandit  
Ineffabile sub vestigium.  
Agnovit autem natum Dei,  
Mentem quæ est optima opifex,  
Proprii ignis originem.  
Tu vero alas agitans,  
Cœrulei cœli  
Scandisti super dorsum,  
(In) sphaërisque constitisti  
Intellectualibus purissimis,  
Bonorum ubi fons,  
Silentio suppressum cœlum.  
Ubi neque immensum,  
Indefessumque tempus  
Terra orta trahens,  
Neque morbi impudentes  
Fecundæ hylæ.  
Sed ipsum senili expertum  
Ævum antiquum,  
Quod juvenis est simul et senex,  
Perpetuæ mansionis  
Dispensator est diis.

## HYMNE X.

Memento , Christe ,  
Fili Dei  
Alte regnantis ,  
Servi tui ,  
Qui misera sorte est peccator .  
Qui scripsit hæc ;  
Et mihi præbe  
Expiationem scelerum  
Cordi insitorum ,  
Quæ mihi sunt innata

Animo sordido .  
Da vero ut aspiciam ,  
Servator Jesu ,  
Divinum splendorem  
Tuum , ad quem quum apparuero ,  
Canam carmina  
Animarum medico ,  
Medico corporum ,  
Patri simul excelso ,  
Spirituique sancto .

# IN SYNESII HYMNOS

## NOTULÆ,

AUCTORE BOISSONADE.



HYMN. α'. — 11. Periphrasis est animæ, eaque non sine Valentinianismo, verbis tenuis saltem. Cf. Iren. Adv. Her. I, 10.

46. Anacr. 43 : Μακαρίζομέν σε, τίττεξ, Οτε δειδρέων ἐπ' ἄκρων, Ολίγην θρόσον πεπωκώς, Βασιλεύς ὅπως αἰδεῖς : ubi Baxter. Meleager Ep. cxi : Ηχίεις τίττιξ, θροσεραῖς τραγόνεσσι μεθυσθαῖς, Αγρονόμον μέλπεις μοῦσαν ἐρημολαός : ubi Jacobs.

49. Addidi τε. — 53. Vulgo, πατήρ τε ὄντων.

58. Cod. Paris. 1039, quem olim obiter inspexi, ἀνά, Servavi vulgatam, propter vicinas voces, non doricas. Ceterum est incerta valde in his Hymnis dialectus. — « Hæretica voce, orthodoxa autem mente de vero Deo cecinit Synes. : ἐνοτήτων... πρώτη. » GRAB. ad Iren. p. 51. *Hæretica voce*, quia, ut ait idem Grab. p. 7, « omnem » fere Valentinianorum matæologiam veræ theologiæ » adaptavit Synesius, poetica licentia abusus. »

SYNÉSIUS.

75. Est et Valentinianum nomen σιγά. Cf. H. 11, 22; et Grab. p. 9.
77. Forsan, νοιροῖσι.
96. Abest codice. Forsan, ὀνοφεράν δ' ἤρυνσε : vel in præcedenti scrib., ἀπὸ δὲ σταθεῖς τοκ.
97. Prætuli cod. scripturam vulgatæ ἀλαωποῖσι.
106. Respicere videtur Pindari Ol. 11, 126 : ἔπειλαν (codd. nonnulli ἔστειλαν) Διὸς ἑδὼν παρὰ Κρόνου τύρσιν.
134. Sic. cod. Vulgo, χοροῦσσοις.
- HYMN. β'. — 11. Sic cod. Vulgo ἐμβελιάς. — 13. Vulgo, τίμνη.
25. Est hic et alibi ῥίζα e stylo sumtum Valentinianorum. Cf. Grab. ad Iren. p. 10.
27. Quod dictum sit et de βυθός, : cf. ib. p. 7, 8.
30. Sic cod. Vulgo, κοσμοτεχνῆτες, quæ vox erit, opinor, a Stephani Thesauro eliminanda.
40. Est hic etiam Valentinianismi aliquid. Cf. Grab. ibid. pag. 14.
63. Cf. H. γ', 186. Valentinianorum stylum « iterum more » suo haud adeo laudabili « imitatum esse Synesium notavit Grab. p. 59.
67. Et notanda pariter vox αἰών. Cf. Iren. p. 7.
68. Sic cod. Vulgo, βοῶσκει.
- HYMN. γ'. — 6. Vulgo, θώρησσε δὲ νόου.
10. Vel est corruptus versiculus, vel ipse lapsus est poeta.
35. Sic cod. Vulgo, ὁσίων. Ad hanc de sole opinionem illustrandam faciet nota Wyttenb. ad Eunap. pag. 117.
39. In codice, inter 39 et 40 versus unius capax lacuna patet. — 51, 52, 53. Absunt codice. — 76. Sic Cod. Vulgo, πνοαί. — 115, 116. Codex, εἴ που : sicque legēbat latinus iuterpres, « si forte » bis vertens.



125. Cf. Grab. ad Iren. p. 10, 13.  
 132 Vulgo, ἀκάματι. — 137. Cod. ἐλκάν.  
 141. Corruptus est. Mox vulgo, ἀναπαύσαι. Feci ἀνέπαιψε,  
 sine tantum certo. Quid si scrib. ? Αἴρος ἀνεμοῖς ἀνέπαιψε  
 βολάν : « aeris flatibus jactum florum illorum inspiravit,  
 • flores illos hymnorum ventis jaciendos et spargendos  
 • oris flatu inunxit. » Est in βολάν ἀνθέων allusio ad  
 notum φυλλοβολίας morem.  
 147. Cf. Grab. ad Iren. p. 7, 24.  
 153. Sic Cod. Vulgo, κόσμου.  
 166. Corruptus est. Forsan, ἐπίσης νομῶν ; vel, ἐπέκεινα νό-  
 μων, vel ἐπὶ θάτερα νόμων.  
 181. Vulgo, ἐν δ' ἀπάντων. Cf. 203.  
 197. Additus nunc e codice. Cf. 158.  
 217. Forsan, χυθης.  
 235. Forsan, καταχευθίν.  
 245. Vulgo, σὺ ἀνί. Cod. σὶ δὲ ἀνί.  
 249. Cf. Abresch. in Æsch. t. 1, p. 668.  
 252. Latinus interpres legebat αἰέν.  
 255. Forsan, ἰδράβευσε θράσος.  
 277. Codex, χορεύσει.  
 303. Addidi pronomen.  
 314. Vulgo, τάς.  
 315. Addidi articulum.  
 336. Vulgo, χράοις.  
 347. Cod. οὐρανὸς ἀχμής, αἴθων. Alterutrum sumi potuit.  
 Retinui vulgatum, quod reliqua nomina epitheto ca-  
 reant. Αἰθήρ, ἀήρ cumulantur et H. δ', 38. — 353. Vulgo,  
 ποίαι. — 362. Vulgo, σὰς σιπτάς. Cod. σιπτᾶς. — 365. Ob-  
 liquidam videtur duos in hac voce anapæstos repa-  
 risse.  
 592. Vulgo, μηδὲ τι.

396. Euripidem Hipp. 73 imitatur. Cf. nota ad Phil. Her. p. 308.
403. Vulgo, σύν αὐτῶ. Et forsau transponendi, Τὸν ἀπ',  
Σύν τῶ.
409. Vulgo, ἐπέπη, et mox bis διεπη. Cod. bis διέπη, et  
ἐπέπη rescripsi. Erit ἵνα ὑβί, non ut. Sic et infra cod.  
λύει dedit pro vulgato λύη.
420. Vulgo, καὶ μερίμνας, metro violato.
432. Legationem apud Arcadium innuit. Vide Petavii  
notas pp. 2, 5.
433. Vulgo, ὄκησα ἀγυιάν.
445. Psalmi. vi. 6 : ἐκοπίασα ἐν ζευαγμῷ μου· λούσω καὶ ἐκάσ-  
την νύκτα τὴν κλίνην μου, ἐν δάκρυσι μου τὴν ζρωμὴν μου  
βροῦν.
450. Sic Cod. Vulgo θόμηθεν. — 461. Vulgo, γόνιμον. Cod.  
γονόην. — 465, 679. Vulgo, γυίας. — 473. Vulgo, τᾶμος  
δέ. — 491. Vulgo, τίμπορ.
559. Vide Grab. ad Iren. p. 28.
646. Villoison, in Millini *Horreo Encycl.* iii, t. v, p. 429,  
citra necessitatem conjecit : μέγα μοι μέλειται χθ. βιοτᾶς  
ἔρρετε, λῆμαι ἄθ. μερ.
648. Cod. ἔρρετῃ λῆμαι. Forsan, λύμαι.
- 654, 704. Sic Cod. Vulgo, αἶσι, quod manere potnit. —  
665. Vulgo, ματρωνός. — 722. Delevi πατρί ante ταμ.,  
nescio unde illatum. Vulgo ταμνομένην. Dorismus e co-  
dice.
- HYMN. δ'. — 28. Vulgo, γὰρ δὲ σιγ. — 49. Vulgo, φευγέτωσαν.  
— 88. Addidi τὸν e cod.
112. Versus est brevior; hinc Petavianæ asteriscus. For-  
sai, καὶ διὰ παῖδα. Sed, quaeso, quo sensu?
150. Cf. Grab. ad Iren. p. 8.
155. Sic cod. Vulgo, αἶς.

193. Corruptum πετάσας sic mutavi. — 235. Forsan, τοῦτ' ἴδε. — 243. Sic cod. Vulgo, στίε δὲ μ.

259. Distinguit Petaviana : δαίμων, ὕλας παθόντων ἀλλή. Sed supra H. γ', 540, δαίμονας ὕλας vidimus.

276, 277. Absunt codice.

HYMN. ε'. — 5. Vulgo, ἐσπέραν. Correxuit Hermannus.

8. Vulgo, ὅς ἐν θνατοῖσι. — 10. Vulgo, ἄρρητος εὐβλάστα. — Vulgo, βλάβησε. — 37. Vulgo, ἔργοισι. — 38. Forsan, Αρχαίαις πρ. φ. Ταῖς Κυρ. — 41. Vulgo, πραεῖαν ἔλκοι ζῶαν. — 43. Vulgo, ἐς σὺν τείνοισα φέγγος. — 64. Vulgo, ἄκραντος. — 65. Vulgo, κόρον.

HYMN. ζ'. — 3. Cod. ἄμβροτον.

5. Vulgo, στεφανώσω σοφοῖς. Hermannus, Elem. Metr. p. 490, citat : στεφανώσω σε σοφοῖς. Codex, στεφανώσομεν.

9. Vulgo, μεσσοπαγεῖς νοῦς, cum asterisco. Recepi lectionem codicis probam.

10. Vulgo, μένουσι. — 25. Cf. H. ε', 49. — 26. Cod. sic, non ζῆσον. — 33. Cod. πρᾶν λόγῳ ζῆσον. Vulgo, ζῆψ' — 34. Vulgo, ἵνα μὴ νόος δρέποι. Codicem sequor, Cf. ad Phil. Her. p. 327. Mox στένω e codice dedi, pro ζίνων. — 57. Cod. ὠδίσι.

HYMN. ζ'. — 15. Vulgo, ἀπειρέσιον. — 16, 17. Absunt cod. — 26. Cod. κομίζεται. — 36, 57. Absunt cod. — 59. Sic cod Vulgo, ἄδην.

HYMN. η'. — Vulgo, ἰλ. μ. λύρας. Glossema delevi. — 13. Cod. ἐν.

16. Vulgo, post ἀδ., asteriscus. Vox est enim suspecta valde. Nullus fere dubito quin scripserit, ἐς γήραος οὐδέν. — 18, Cod. ὑγμῆ.

19. Fratres habuit Evoptium et Anastasium. De quo agatur nescio.

9. Soror ei fuit dilectissima Stratonice : cf. Epist. 75.

Habuit etiam filios tres : cf. Ep. 89, 126. Scripsit igitur hunc Hymnum, tertio nondum nato.

31. Sic edit. Beuenati. Cod. ἡσυχιῖα, si meam ipse manum post tot annos assequor. Petav. ἡσυχίαν. Fors. ἡσυχία.

32. Vulgo, χειρί. — 48. Petav. κύδι. — 51. Vulgo, πάλιν. — 53. Vulgo, πάλιν ἀκῆρατον.

HYMN. θ'. — 5. Cod. μέγαν : quod possit ferri, priore in ὄφιν Homericō more producta : cf. ad Plau. Metam. p. 509. Sed et μεγάλων ὀρχάτων Homericī aliquid habet. 7 — 12. Addidi e cod. — 9. Corruptum est νοεράν. — 13. Sic cod. Vulgo, καταβάς.

15. Add. e cod. Codex, βρότειον φέρων.

21. Codex addit versiculum, ὁ βαρυσθενής δημοδόρος. Sed δημοδόρος varietas est vel glossa præcedentis λαοδόρος. Forsan, ὁ βαρυσθενέων κύων. Sed et βαρυσθενής esse videtur explicatio et paraphrasis τοῦ λαοδόρος.

24. Vulgo, ψυχῶν. Cod. ψυχῶν. Unde et 17, sine cod. ψυχῶν scripsi pro ψυχῶν.

25. Malim, θιάσοις ἐν ἀκτῇ.

27, 28, 29. Addidi e cod. Codex, ριφανοφόρος κύδιμε, σὶ παῖ παρθ.

57. Vulgo, ἐπετάσθης. Correxī Latina sequutus.

HYMN. ι'. — 4. Vulgo σείο. Dactylum hæc in sede librarius male ἐννίζων invexit. Cf. Herm. Elem. Metr. p. 370.

6. Vulgo, γράψαντος τάδε.

17. Vulgo, ψυχῶν πακίονι. Cf. Hymn. δ', 8.



**HYMNES**  
**SACRÉS**  
**DE MANZONI,**

Traduits de l'italien avec le texte en regard ,

PAR

**J.-F. GREGOIRE ET F.-Z. COLLOMBET.**

---

**2<sup>e</sup> ÉDITION.**

---



L'Italie du XIX<sup>e</sup> siècle peut nommer avec orgueil et amour deux grands noms de poètes, Manzoni et Pellico; ces nobles génies sont l'un et l'autre aussi la gloire des lettres catholiques. L'admirable livre des *Prisons*, et le

beau roman des *Fiancés* popularisent en Europe ces écrivains si purs et si chastes, dans l'expression comme dans la pensée; mais, après ces chefs-d'œuvre, il y a d'eux encore autre chose à étudier. Nous ne parlerons ici que des *Hymnes* de Manzoni, œuvre lyrique puissante et forte, s'il en fut dans ce genre.

Les *Hymnes sacrés* parurent en 1810, et firent peu de bruit; le *cinq Mai* est de 1822 ou 1823, et en fit beaucoup. Cette petite armée d'élite est toute brillante de discipline, et jamais la langue ne sut mieux obéir à la pensée, ni marcher plus d'accord avec elle. Pas de luxe inutile, pas une image fausse, point d'épithètes forcées; rien de heurté, rien d'obscur; tout, au contraire, est diaphane et limpide; toutes les formes sont nettes, tous les contours parfaitement accusés.

Et puis, comme le rythme du poète répond à la solennité qu'il célèbre! Dans l'hymne de *Noël*, de Noël, l'aurore des espérances du genre humain, sa lyre trouve des sons touchants et graves; dans la *Passion*, représentant les ténèbres de tous les maux de la terre, au milieu desquels il plut à un Dieu Sauveur de se plonger un moment pour nous, le mode en est triste et

attendrissant; dans la *Résurrection*, doctrine fondamentale de la religion chrétienne, et glorieuse promesse de notre immortalité, elle prend une voix triomphale; dans la *Pentecôte*, c'est le ton des inspirations divines; dans le *Nom de Marie*, nom suave, qui répand son parfum sur toutes les traditions, sur toutes les doctrines, elle redescend à une mélodie simple et douce comme ce nom même. C'est ici que se fait jour la tendresse chrétienne, ici que le poète sait trouver des strophes d'une délicate commisération :

La femminetta nel tuo sen regale  
 La sua spregiata lagrima depone ,  
 E a Te , Beata , de la sua immortale  
     Alma gli affanni espone ;

A Te , che i preghi ascolti e le querele  
 Non come suole il mondo , nè degl' imi  
 E dei grandi il dolor col suo crudele  
     Discernimento estimi.

Peut-être n'y a-t-il guère, dans la poésie européenne, de pages grandes et majestueuses comme les premières strophes de l'ode sur la *Résurrection*. M. Jules Lefèvre, qui les admire et les loue beaucoup, essayait en 1825, de les



imiter, en les appliquant à la renaissance de la Grèce :

Elle est ressuscitée ! un souffle de l'histoire  
 Comme un flambeau qui meurt rallume sa mémoire.  
 Pâle, mais menaçant, son front cicatrisé  
 Domine du cercueil le couvercle brisé.  
 Telle qu'un fier géant, qu'a terrassé l'ivresse,  
 Elle sort du repos, se soulève, se dresse ;  
 Elle est debout, debout sur son sépulcre ouvert.  
 Semblable au voyageur fatigué du désert,  
 Qui s'endort sous un chêne, à moitié du voyage,  
 Et qui de son sommeil retiré par l'orage,  
 Prêt à partir, secoue, avec son front poudreux,  
 La mousse des rameaux mêlés à ses cheveux,  
 Ou la feuille d'hiver qu'y jeta la tempête,  
 La Grèce vigoureuse a secoué la tête ;  
 Et, prêts de se remettre à ses anciens exploits,  
 De son linceul de marbre a secoué le poids (1).

Un de nos meilleurs poètes du XIX<sup>e</sup> siècle, M. Antony Deschamps, a traduit une partie de l'ode sur la Résurrection, et l'a rendue en vers aussi fidèles que nobles et majestueux. Les voici :

Il est ressuscité ! Le linceul et la terre  
 Ne couvrent plus son front ! ineffable mystère !  
 Du sépulcre désert le marbre est soulevé !  
 Il est ressuscité ! comme un guerrier fidèle

(1) *Le Clocher de Saint Marc*, pag. 15. St. IX.

Que le bruit du clairon à son poste rappelle.  
Peuples, le Seigneur s'est levé !

Ainsi qu'un pèlerin , à moitié du voyage ,  
Sous l'abri d'un palmier , couché durant l'orage ,  
Se lève , et , tout rempli de ses célestes vœux ,  
Secoue en s'éveillant une feuille séchée  
Qui , pendant son sommeil , de l'arbre détachée ,  
S'était mêlée à ses cheveux :

Ainsi , le mort divin , à l'aube naissante ,  
A jeté loin de lui cette pierre impuissante ,  
Sacrilège gardien de son cadavre-roi ;  
Quand son âme , du fond de la sombre vallée ,  
Au corps qui l'attendait , tout-à-coup rappelée ,  
A dit : « Me voici , lève-toi ! »

O pères d'Israël ! quelle voix bienheureuse  
Vous a fait agiter votre tête poudreuse ?  
C'est lui , l'Emmanuel , le Christ libérateur !  
Il a vaincu l'enfer frémissant sous son glaive.  
O vous qui l'attendiez ! oui , votre exil s'achève ;  
C'est lui , c'est lui , le Rédempteur !

Quel mortel avant lui , dans le séjour suprême ,  
Vivant , aurait pu voir ce brûlant diadème ,  
Que l'œil des chérubins n'ose jamais braver !  
Patriarches , c'est lui qui , dans le noir abîme ,  
Des coupables humains volontaire victime ,  
Est descendu pour vous sauver !

Aux prophètes anciens il voulut apparaître ,  
Quand ces hommes disaient les jours qui doivent naître ,

Comme un père à son fils raconte le passé ;  
 Tel qu'un soleil , brillant dans les déserts du vide ,  
 Il se montrait d'avance à leur regard avide ,  
 Le Christ par Dieu même annoncé !

Quand le juste Isaire , aux ardentes paroles ,  
 Proclamait sous les fouets , en face des idoles ,  
 Celui qui pour le monde un jour devait venir !  
 Quand Daniel , confident des sombres destinées ,  
 Roulait dans son esprit les futures années ,  
 Se souvenant de l'avenir !

Or , c'était le matin : Salome et Magdeleine ,  
 Tout bas , s'entretenant du sujet de leur peine ,  
 Pleuraient amèrement l'homme crucifié ;  
 Voilà que du saint temple a chancelé le faite ;  
 Les bourreaux ont pâli , croyant voir sur leur tête  
 Le Dieu qu'ils ont sacrifié !

Un jeune homme étranger , appuyé sur sa lance ,  
 Au pied du monument est debout en silence ;  
 Ses vêtements sont blancs , son visage est de feu :  
 « Celui que vous cherchez , ô femme inconsolée ,  
 Dit-il avec douceur , il est en Galilée ,  
 Allez , il n'est plus en ce lieu ! »

Chantons ! qu'à la douleur succède enfin la joie ;  
 Que l'or accoutumé , que la pourpre et la soie  
 Resplendissent encor sur l'autel attristé !  
 Que le prêtre , vêtu de la robe de neige ,  
 A l'éclat des flambeaux , dans un pompeux cortège ,  
 Annonce le ressuscité !

Les *Hymnes* de Manzoni sont rigoureusement catholiques et irréprochables, sous le point de vue de l'orthodoxie. Mais sous le point de vue littéraire, on peut leur reprocher de la froideur, et l'absence de cet enthousiasme ardent et profond qui devrait animer des chants religieux. Ils sont trop le produit de l'art, et point assez l'élan spontané du cœur. C'est une affligeante pensée, mais d'où vient que pour de profanes pompes l'on trouve de belles et éloquentes paroles, de sublimes et ravissantes mélodies, tandis que pour les grandes et imposantes solennités du catholicisme nous n'avons que des œuvres de la valeur des *Cantiques de Saint-Sulpice*, et encore sur de misérables airs qui ont couru le monde ?

Quant à l'ode sur Napoléon, c'est une œuvre part, écrite sous une inspiration actuelle, et que nous déclarerions parfaite dans le genre, n'était le trop grand développement donné à l'inexactitude historique de la conversion finale. C'est aussi faire mourir l'Empereur par trop en saint Louis. Lamartine qui, du reste, se rencontre quelquefois avec Manzoni, s'est plus sagement retranché dans le doute; sans y rien perdre en poésie, son ode y a gagné en vérité.

Comme Lamartine, Manzoni et Byron, M. Victor Hugo a puisé dans la vie et dans la mort de Bonaparte les inspirations les plus puissantes. C'est avec les grandes ruines et les solennelles catastrophes, on le sait, que la forte imagination de M. Hugo est surtout à son aise, et ici elle avait un espace où déployer ses ailes.

Un de nos jeunes poètes les plus chaleureux, M. Edouard Turquety, s'est mesuré aussi, dans son volume d'*Amour et Foi*, avec le géant des âges modernes, et a su être neuf après de grands écrivains. Il finit par ces belles strophes son ode sur *Sainte-Hélène* :

C'en est fait ! le voilà qui, de sa couche sombre,  
 Jette un œil dédaigneux sur les fastes sans nombre  
     De son empire triomphant ;  
 Cette ame, dont le vol dépassa toutes gloires,  
 Cette ame, qui se fit un monde de victoires,  
     Ne voit, ne rêve qu'un enfant.

Son enfant ! c'était là sa dernière pensée ;  
 Son enfant ! c'est à lui que, dans l'ombre glacée,  
     Il tendait ses bras au hasard ;  
 Point d'enfant ! oh ! des pleurs sillonnaient sa paupière,  
 Car il avait gardé les entrailles du père  
     Dans sa poitrine de César.

Alors, se redressant sur le bord de sa couche,

Il écouta ; des mots se pressaient dans sa bouche ,  
 Son sein haletant se gonflait ;  
 Et , comme l'ouragan secouait sa demeure ,  
 L'homme-siècle comprit que c'était là son heure ,  
 Puisque le monde s'ébranlait.

Il expire ! La foule avide , impatiente ,  
 Vient saluer encor sa tête rayonnante  
 D'une immuable majesté ;  
 Puis , le tombeau reçoit sous les vents et la pluie  
 Ce front prodigieux dont la terre éblouie  
 Réva long-temps l'éternité.

Mais on dit que des mers , on dit que des ramées  
 La tempête apporta comme un grand bruit d'armées  
 Près du cercueil impérial ;  
 Et l'île entière crut que toutes ses batailles  
 Accouraient à la fois grossir ses funérailles  
 De leur cortège filial.

Maintenant , tout se tait sur le tertre sauvage ,  
 Tout dort ; l'étranger seul cherche à travers la plage  
 L'empreinte des pas du lion.  
 O voyageur , qui viens dans l'île solitaire  
 Ployer tes deux genoux sur les six pieds de terre  
 Qui dévorent Napoléon ;

O voyageur pensif , si ton ame demande  
 Quel bras a pu coucher cette taille si grande ,  
 Quel souffle a pu l'anéantir ;  
 Voyageur , souviens-toi qu'ici-bas rien n'est stable ;  
 Et que le même vent qui broie un grain de sable  
 Déracina Babel et Tyr.

SYNÉSIUS.

La traduction que nous réimprimons ici parut en 1836; Lyon, Sauvignet, in-18, et ne fut tirée qu'à cent exemplaires. Depuis lors, M. de Montgrand, traducteur des *Fiancés*, a publié une bonne version des *Hymnes*; Marseille, imprimerie de Marius Olive, 1837, in-8, avec le texte en regard.



## HYMNES.



# INNI SACRI.

---

## Il Natale.

Qual masso, che dal vertice  
Di lunga erta montana,  
Abbandonato a l' impeto  
Di romorosa frana,  
Per lo scheggiato calle,  
Precipitando a valle,  
Batte sul fondo e sta ;

Là dove cadde, immobile  
Giace in sua lenta mole ;  
Nè per mutar di secoli  
Fia che riveggia il sole  
De la sua cima antica,

# HYMNES SACRÉS.

---

## *La Nativité.*

Tel que le rocher qui, du sommet d'une montagne haute et escarpée, s'il est abandonné au penchant impétueux d'un bruyant éboulement, roule et se précipite à travers les éclats qui volent sur son passage , vient battre au fond de la vallée et s'arrête ;

Aux lieux où il tomba, sa lourde masse git immobile, et, malgré la succession des siècles, jamais il ne reverra le soleil de son antique

Se una virtude amica  
In alto nol trarrà ;

Tal si giaceva il misero  
Figliuol del fallo primo ,  
Dal dì che una ineffabile  
Ira promessa, all' imo  
D' ogni malor gravollo,  
Onde il superbo collo  
Più non potea levar.

Qual mai fra i nati a l' odio  
Qual era mai persona ,  
Che al Santo inaccessibile  
Potesse dir : Perdona !  
Far novo patto eterno ?  
Al vincitore inferno  
La preda sua strappar ?

Ecco ci è nato un Parvolo ,  
Ci fu largito un Figlio ;  
Le avverse forze tremano  
Al mover del suo ciglio ;  
A l'uom la mano Ei porge ,  
Che si ravviva , e sorge  
Oltre l'antico onor.

Da le magioni eteree  
Sgorga una fonte e scende,

cime, à moins qu'une puissance amie ne le reporte en haut ;

Tel gisait le fils infortuné de la première faute, depuis le jour où une indicible colère, promise , le plongeait dans l'abîme du malheur d'où il ne pouvait relever jamais sa tête superbe.

Parmi toutes ces générations vouées à la haine, quel homme y avait-il qui pût dire au Saint inaccessible : Pardonne ! et faire encore une alliance éternelle, et arracher sa proie au vainqueur infernal ?

Voilà qu'un Enfant nous est né, et qu'il nous a été donné un Fils ; les puissances ennemies tremblent d'effroi au mouvement de ses cils ; Il tend sa main à l'homme, qui se ranime et s'élève au-delà de sa gloire première.

Du sein des demeures éthérées jaillit et descend une fontaine, qui, fraîche et limpide, s'é-

E nel borron dei triboli  
Vivida si distende ;  
Stillano mele i tronchi :  
Ove copriano i bronchi ,  
Ivi germoglia il fior.

O Figlio, o Tu cui genera  
L'Eterno eterno seco ,  
Qual ti può dir dei secoli :  
Tu cominciasti meco ?  
Tu sei : del vasto empiro  
Non ti comprende il giro :  
La tua parola il fè'.

E Tu degnasti assumere  
Questa creata argilla ?  
Qual merto suo, qual grazia  
A tanto onor sortilla ?  
Se in suo consiglio ascoso  
Vince il perdon, pietoso  
Immensamente Egli è.

Oggi Egli è nato : ad Efrata ,  
Vaticinato ostello ,  
Ascese un'alma Vergine ,  
La gloria d'Israello ,  
Grave di tal portato ;  
Da chi'l promise è nato ;  
Dond'era atteso uscì.

panche dans les ravins des tribulations. Les arbres distillent le miel, et où croissaient les broussailles, là germent les fleurs.

O Fils, ô Toi que l'Eternel engendre éternellement avec lui, quel est le siècle d'entre les siècles qui puisse te dire : Tu commenças quand moi ? — O Fils, tu es ; les espaces du vaste empyrée ne peuvent te contenir ; c'est ta parole qui le fit.

Et tu daignas te revêtir de cette argile créée ! Quel mérite, quelle grâce put donc lui valoir cet insigne honneur ? Si, dans les secrets desseins de Dieu, le pardon l'emporte, il faut bien qu'Il ait une immense miséricorde.

C'est aujourd'hui qu'Il est né. — A Ephrata, au lieu désigné par le prophète, est montée une Vierge merveilleuse, la gloire d'Israël, riche d'un tel fardeau. Il est né de Celui qui l'avait promis ; Il est sorti d'où Il était attendu.

La mira Madre in poveri  
Panni il Figliuol compose,  
E nell' umil presepio  
Soavemente il pose ;  
E l'adorò , beata !  
Innanzi al Dio prostrata ,  
Che il puro sen le apri.

L'Angiol del cielo , agli uomini  
Nunzio di tanta sorte,  
Non dei potenti volgesi  
A le vegliate porte ;  
Ma fra i pastor devoti ,  
Al duro mondo ignoti ,  
Subito in luce appar.

E intorno a Lui , per l'ampia  
Notte calati a stuolo ,  
Mille celesti strinsero  
Il fiammeggiante volo ,  
E accesi in dolce zelo ,  
Come si canta in cielo ,  
A Dio gloria cantar.

L'allegro inno seguirono ,  
Tornando al firmamento ;  
Fra le varcate nuvole  
Allontanossi , e lento  
Il suon sacro ascese ,  
Fin che più nulla intese  
La compagnia fedel.

L'admirable Mère enveloppa l'Enfant de pauvres langes, et le plaça doucement dans l'humble étable, puis l'adora, la Bienheureuse ! prosternée qu'elle était, devant le Dieu qui avait ouvert ses chastes flancs.

L'ange du ciel, envoyé pour annoncer aux hommes une si grande nouvelle, ne se dirige point vers les portes des puissants, où veillent des gardes ; mais au milieu des pieux pasteurs, que ne connaît pas le monde orgueilleux, il apparaît soudain environné de lumière.

Autour de l'Enfant divin, à travers la vaste nuit, mille envoyés célestes descendant en foule, pressent leur vol flamboyant, et, remplis d'une douce ardeur, chantent : Gloire à Dieu, comme on le chante dans le ciel.

Ils poursuivent l'hymne joyeux, en retournant à la voûte azurée ; le chant sacré s'éloigne et monte, monte lentement à travers les nuages, puis la troupe fidèle n'entend plus rien.



Senza indugiar , cercarono  
L'albergo poveretto  
Quei fortunati , e videro ,  
Siccome a lor fu detto ,  
Videro in panni avvolto ,  
In un presepe accolto  
Vagire il Re del ciel.

Dormi , o Fanciul , non piangere ;  
Dormi , o Fanciul celeste ;  
Sovra il tuo capo stridere  
Non osin le tempeste ;  
Use su l'empia terra ,  
Come cavalli in guerra ,  
Correr dinanzi a Te.

Dormi , o Celeste , i popoli  
Chi nato sia non sanno ;  
Ma il di verrà che nobile  
Retaggio tuo saranno ;  
Che in quell' umil riposo ,  
Che ne la polve ascoso  
Conosceranno il Re.



Aussitôt, ces heureux pasteurs cherchent le pauvre gîte, et, comme il leur avait été dit, ils voient enveloppé de langes, couché dans une étable et vagissant, le Roi du ciel.

Dors, ô Enfant, ne pleure pas; dors, ô Enfant céleste; que les orages n'osent point mugir sur ta tête, les orages qui, sur la terre impie, sont accoutumés à courir devant Toi, comme les coursiers dans les batailles.

Dors, ô Enfant céleste; les peuples ne savent point quel est celui qui est né; mais viendra le jour où ils seront ton noble héritage; le jour où, dans cet humble repos, sous la poussière qui te cache, ils reconnaîtront leur Roi.



## **La Passione.**

O tementi dell' ira ventura ,  
Cheti e gravi oggi al tempio moviamo ,  
Come gente che pensi a sventura ,  
Che improvviso s'intese annunziar.  
Non s'aspetti di squilla il richiamo ;  
Nol concede il mestissimo rito ;

## La Passion.

O vous qui redoutez la colère à venir , graves et recueillis allons aujourd'hui au temple, comme des gens tout absorbés dans la pensée d'un malheur qui leur fut annoncé lorsqu'ils y pensaient le moins ; n'attendons pas l'appel de

Qual di donna , che piange il marito ,  
È la vesta del vedovo altar.

Cessan gl'inni e i misteri beati ,  
Fra cui scende per mistica via ,  
Sotto l'ombra dei panni mutati ,  
L'Ostia viva di pace e d'amor.  
S'ode un carme ; l'intento Isaia  
Profferì questo sacro lamento  
In quel dì che un divino spavento  
Gli affannava il fatidico cuor.

Di chi parli , o Veggente di Giuda ?  
Chi è costui che dinanzi a l'Eterno  
Spunterà come tallo da nuda  
Terra , lunge da fonte vital ?  
Questo fiacco pasciuto di scherno ,  
Che la faccia si copre d'un velo ,  
Come fosse un percosso dal cielo ,  
Il novissimo d'ogni mortal ?

Egli è il Giusto che i vili han trafitto ,

l'airain pieux ; les tristesses du rit ne le permettent pas ; la robe de l'autel veuf est celle de l'épouse qui pleure son époux :

Ils cessent les hymnes et les saints mystères, au milieu desquels descend, par une route mystique, sous l'ombre des pains transformés, l'Hostie vivante, l'Hostie de paix et d'amour. On entend un hymne ; l'attentif Isaïe laissa tomber cette lamentation sacrée, le jour où un divin effroi consternait son cœur de prophète.

De qui parles-tu, Voyant de Juda ? Quel est celui qui, devant l'Eternel, surgira comme un rejeton sorti d'une terre aride, loin de la source vivifiante ? Quel est cet homme faible ; abreuvé de mépris, qui se couvre la face d'un voile, comme s'il était frappé du ciel, comme s'il était le dernier des mortels ?

C'est le Juste, que les méchants ont percé

SYNÉSIUS.

Ma tacente , ma senza tenzone ;  
Egli è il Giusto , e di tutti il delitto  
Il Signor sul suo capo versò.  
Egli è il Santo , il predetto Sansone ,  
Che morendo francheggia Israele ,  
Che volente a la sposa infedele  
La fortissima chioma lasciò ;

Quei che siede sui cerchi divini ,  
E d'Adamo si fece figliuolo ,  
Nè sdegnò coi fratelli tapini  
Il funesto retaggio partir ,  
Volle l'onte, e ne l'anima il duolo ,  
E le angosce di morte sentire ,  
Et il terror che seconda il fallire ,  
E che mai non conobbe il fallir.

La repulsa al suo prego somnesso ,  
L'abbandono del Padre sostenne ;  
Oh spavento ! l'orribile amplesso  
D'un amico spergiuro soffrì.  
Ma simile quell'alma divenne  
Alla notte de l'uomo omicida :  
Di quel sangue sol ode le grida ,  
E s'accorge che sangue tradì.

de leurs coups, mais sans qu'il élevât la voix, sans qu'il résistât ; c'est le Juste, et le Seigneur a versé sur sa tête les fautes de tous. C'est le Saint, le Samson prédit, qui, par sa mort, affranchit Israël, et qui volontairement à l'épouse infidèle abandonne sa chevelure de fort.

C'est Celui qui s'assied sur les sphères divines, qui s'est fait enfant d'Adam, qui n'a point dédaigné de partager le funeste héritage avec ses malheureux frères, qui a voulu souffrir la honte, qui a voulu sentir dans son ame et la douleur et les angoisses de la mort, et la terreur qui accompagne la faute, Lui qui jamais ne sut faillir.

Il vit repousser son humble prière, et soutient l'abandon du Père. O terreur ! il souffrit l'horrible baiser d'un ami parjure, mais l'ame du traître devient pareille à la nuit de l'homicide ; elle n'entend que les cris de ce sang, et s'aperçoit quel est le sang qu'elle a trahi.



Oh spavento ! lo stuol dei beffardi  
Baldo insulta a quel volto divino ,  
Ove intender non osan gli sguardi  
Gl' incolpabili figli del ciel !  
Come l'ebro desidera il vino ,  
Ne le offese quell'odio s'irrita ;  
E al maggior dei delitti l'incita  
Del delitto la gioja crudel.

Ma chi fosse quel tacito reo ,  
Che dinanzi al suo seggio profano  
Strascinava il protervo Giudeo ,  
Come vittima innanzi a l'altar ,  
Non lo seppe il superbo Romano ;  
Ma fe'stima il deliro potente  
Che giovasse col sangue innocente  
La sua vil sicurtade comprar.

Su nel cielo in sua doglia raccolto  
Giunse il suono d'un prego esecrat :  
I celesti copersero il volto ,  
Disse Iddio ; Qual chiedete sarà ,  
E quel sangue , dai padri imprecat ,  
Sulla misera prole ancor cade ,

O effroi ! une foule insultante baffoue audacieusement cette face divine que n'osent contempler les purs enfants du ciel. De même que l'ivresse appelle encore le vin, de même la haine de cette foule impie grandit aux outrages qu'elle prodigue, et se sent excitée au plus grand des forfaits par la joie féroce du crime.

Or, quel était cet accusé silencieux, que le Juif insolent trainait à son profane tribunal, comme une victime à l'autel, l'orgueilleux Romain ne le sut point ; mais il crut , le puissant insensé, qu'il lui fallait , au prix du sang innocent, acheter sa lâche sécurité,

Là-haut, dans les cieux recueillis en leur douleur, monta le son d'une exécrable prière ; les anges se voilèrent la face, et Dieu dit alors : Ce que vous demandez se fera ! Et le sang maudit par les pères tombe encore sur leurs fils infortunés , qui , renouvelés d'âge en âge ,

Che, mutata d'etade in etade,  
Scosso ancor dal suo capo non l'ha.

Ecco appena sul letto nefando  
Quell'Afflitto depose la fronte,  
E, un altissimo grido levando,  
Il supremo sospiro mandò;  
Gli uccisori esultanti in sul monte  
Di Dio l'ira già grande minaccia;  
Già da l'ardue vedette s'affaccia,  
Quasi accenni: Fra poco verrò.

O gran Padre! per Lui che s'immola,  
Taccia alfine quell'ira tremenda;  
E dei ciechi l'insana parola  
Volgi in meglio, pietoso Signor.  
Sì, quel Sangue sovr'essi discenda,  
Ma sia pioggia di mite lavacro;  
Tutti errammo; di tutti quel sacro  
Santo Sangue cancelli l'error.

E tu, Madre, che immota vedesti  
Un tal Figlio morir su la croce,

ne l'ont point encore secoué de dessus leurs têtes.

Voilà ; à peine , sur l'horrible couche , la Victime affligée a-t-elle déposé le front, et rendu le dernier soupir , en poussant un grand cri ; déjà la grande colère de Dieu menace sur la montagne les meurtriers joyeux qui s'applaudissent , déjà il se montre de ses hautes védettes , et semble dire : Dans peu je viendrai.

O Père souverain ! que par celui qui s'immole , cette colère terrible se taise enfin ; donne un sens meilleur , Dieu clément , à la parole insensée de ces aveugles. Oui , que ce sang retombe sur eux , mais qu'il soit une douce pluie pour les purifier ; nous errâmes tous ; que la faute de tous soit effacée par ce sang divin.

Et toi , ô Mère , qui vis immobile un tel Fils mourir sur la croix , prie pour nous , reine des affligés , afin que nous puissions le contem-

Per noi prega, o Regina dei mesti,  
Che il possiamo in sua gloria veder;  
Che i dolori, onde il secolo atroce  
Fa dei buoni più tristo l'esiglio,  
Misti al santo patir del tuo Figlio,  
Ci sien pegno d'eterno goder.



pler dans sa gloire. Les souffrances par lesquelles le monde, en sa malice, rend plus triste encore l'exil des bons, fais que, mêlées aux saintes douleurs de ton Fils , elles deviennent pour nous le gage d'une éternelle joie,



## La Risurrezione.

È risorto : or come a morte  
La sua preda fu ritolta?  
Come ha vinte l'atre porte ,  
Come è salvo un'altra volta  
Quei che giacque in forza altrui ?  
Io lo giuro per Colui  
Che da'morti il suscitò ,

## La Résurrection.

Il est ressuscité ! Et comment à la mort sa proie a-t-elle été arrachée ? comment a-t-il vaincu les sombres portes ? comment se trouve-t-il sauvé , le captif qui fut en la puissance d'autrui ? — Je le jure par Celui qui l'a rappelé d'entre les morts ,



È risorto : il capo santo  
Più non posa nel sudario ;  
È risorto ; da l'un canto  
De l'avello solitario  
Sta il coperchio rovesciato :  
Come un forte inebriato  
Il Signor si risvegliò.

Come a mezzo del cammino ,  
Riposato a la foresta  
Si risente il pellegrino  
E si scote da la testa  
Una foglia inaridita ,  
Che dal ramo dipartita  
Lenta lenta vi ristè :

Tale il marmo inoperoso ,  
Che premea l'arca scavata ,  
Gittò via quel Vigoroso ,  
Quando l'anima tornata  
Dalla squallida vallea  
Al Divino che tacea :  
Sorgi, disse, io son con te.

Che parola si diffuse  
Fra i sopiti d'Israele ?  
Il Signor le porte ha schiuse !  
Il Signor , l'Emanuele !  
O sopiti in aspettando ,  
È finito il vostro bando ,  
Egli è desso , il Redentor.

Il est ressuscité ! — Sa tête sainte ne repose plus dans le suaire ; Il est ressuscité, et à côté du solitaire tombeau, la pierre qui le recouvrait git renversée ; comme un fort qui revient de l'ivresse, le Seigneur s'est réveillé.

Comme le pèlerin, à moitié du voyage, s'étant reposé dans la forêt, se lève et secoue de sa tête une feuille séchée, qui lentement, lentement tombée des rameaux, s'était arrêtée sur son front ;

Ainsi, le marbre inutile, qui pesait sur sa tombe, le Dieu Fort l'a jeté loin de lui, quand son ame, du fond de la vallée sombre, a dit au corps divin qui reposait silencieux : « Lève-toi, me voici ! »

Quelle parole s'est répandue chez les morts d'Israël ? — Le Seigneur a ouvert les portes, le Seigneur, l'Emmanuel. O vous qui dormiez en l'attendant, votre exil est achevé ; c'est Lui, c'est le Rédempteur !

Pria di Lui nel regno eterno  
Che mortal sarebbe asceso ?  
A rapirvi al muto inferno ,  
Vecchi padri , Egli è disceso ;  
Il sospir del tempo antico ,  
Il terror de l'inimico ,  
Il promesso Vincitor.

Ai mirabili Veggenti ,  
Che narrarono il futuro ,  
Come il padre ai figli intenti  
Narra i casi che già furo ,  
Si mostrò quel sommo sole ,  
Che parlando in lor parole ,  
A la terra Iddio giurò ;

Quando Aggeo , quando Isaia  
Mallevaro al mondo intero  
Che il Bramato un dì verria ;  
Quando assorto in suo pensiero  
Lesse i giorni numerati ,  
E de gli anni ancor non nati  
Danïel si ricordò.

Era l'alba, e molli il viso  
Maddalena e l'altre donne  
Fean lamento in su l'Ucciso ;  
Ecco tutta di Sionne

Quel mortel, avant Lui, serait monté dans l'éternel royaume ? C'est pour vous arracher à l'enfer muet, vieux Pères, qu'il est descendu, Lui que les jours anciens appelaient de leurs soupirs ; Lui, l'épouvante de l'ennemi ; Lui, le vainqueur annoncé.

Aux merveilleux Voyants qui racontèrent l'avenir, ainsi qu'un père à ses enfants attentifs raconte les faits passés, se montra le grand jour que Dieu , par leur bouche , avait juré de donner à la terre ;

Alors qu'Aggée, alors qu'Isaïe garantirent au monde entier que le Désiré viendrait enfin ; alors que, absorbé dans sa pensée, Daniel lisait les jours comptés, et se ressouvenait des années encore à naître.

C'était à l'aube ; Magdeleine et les autres femmes, le visage languissant, pleuraient le Crucifié ; voilà que la montagne de Sion s'émeut

Si commosse la pendice ,  
E la scolta insultatrice  
Di spavento tramortì.

Un estranio giovinetto  
Si posò sul monumento ;  
Era folgore l'aspetto ,  
Era neve il vestimento ;  
A la mesta che'l richiese  
Diè risposta quel cortese :  
È risorto ; non è qui.

Via coi pallii disadorni  
Lo squallor de la viola ;  
L'oro usato a splendor torni ;  
Sacerdote , in bianca stola ,  
Esci ai grandi ministeri ,  
Fra la luce dei doppieri  
Il Risorto ad annunziar.

Da l'altar si mosse un grido :  
Godi, o Donna alma del cielo ,  
Godi ; il Dio cui fosti nido  
A vestirsi il nostro velo ,  
È risorto, come il disse ;  
Per noi prega ; Egli prescrisse  
Che sia legge il tuo pregar.

tout entière, et que la sentinelle insultante a pâli d'effroi.

Un jeune homme étranger s'est assis sur le tombeau; son visage est de feu, ses vêtements ont la blancheur de la neige, et à la femme affligée qui l'interroge il répond avec douceur !  
« Il est ressuscité, il n'est point ici ! »

Loin , tous les vêtements sans ornements et la pâleur de la violette ; que l'or accoutumé brille de nouveau ; prenant une blanche robe, viens , ô prêtre, viens à tes hautes fonctions, et annonce, au milieu des flambeaux étincelant, le Dieu ressuscité.

De l'autel s'est fait entendre un cri : Réjouis-toi , noble souveraine du ciel , réjouis-toi ; le Dieu qui, dans tes chastes flancs, se revêtit de notre argile , est ressuscité, comme Il l'avait prédit ; prie pour nous ; il a voulu que tes prières fussent des lois.

O fratelli , il santo rito  
Sol di gaudio oggi ragiona ;  
Oggi è giorno di convito ;  
Oggi esulta ogni persona ;  
Non è madre che sia schiva  
De la spoglia più festiva  
I suoi bamboli vestir.

Sia frugal del ricco il pasto ;  
Ogni mensa abbia i suoi doni ,  
E il tesor negato al fasto  
Di superbe imbandigioni  
Scorra amico a l'umil tetto ;  
Faccia il desco poveretto  
Più ridente oggi apparir.

Lunge il grido e la tempesta  
De'tripudj inverecondi ;  
L'allegrezza non è questa  
Di che i giusti son giocondi ;  
Ma pacata in suo contegno ,  
Ma celeste , come segno  
Della gioja che verrà.

Oh ! beati , a lor più bello  
Spunta il sol de'giorni santi.

O frères , le rit sacré ne parle aujourd'hui que d'allégresse ; aujourd'hui, c'est jour de pieux festin ; aujourd'hui chacun se livre à la joie ; pas de mère qui oublie de revêtir de leurs plus beaux habits de fête ses petits enfants.

Qu'il soit frugal le repas du riche, que chaque table ait ses présents ; que le trésor refusé aux banquets fastueux et superbes pénètre en ami sous l'humble toit ; qu'il donne aujourd'hui un plus riant aspect au festin du pauvre.

Loin tous les cris tumultueux des profanes divertissements ; ce n'est point cette joie qui réjouit les justes ; ils aiment une joie calme en son allure, une joie toute céleste, et qui soit comme une image de la joie à venir.

Oh ! bienheureux mortels ! pour eux se lève plus beau le soleil des jours saints ; mais



Ma che fia di chi rubello  
Mosse, ah! lo stolto, i passi erranti  
Sul la via che a morte guida?  
Nel Signor chi si confida  
Col Signor risorgerà.



que deviendra-t-il l'homme indocile qui promène hélas ! follement dans les chemins de la mort ses pas vagabonds ? Quiconque dans le Seigneur se confie ressuscitera avec le Seigneur.



## La Pentecoste.

Madre dei Santi ; immagine  
De la città superna ,  
Del sangue incorruttibile  
Conservatrice eterna ;  
Tu che , da tanti secoli ,  
Soffri , combatti , e preghi ;  
Che le tue tende spieghi  
Da l'uno a l'altro mar ;

## **La Pentecôte.**

Mère des saints, image de la cité céleste,  
conservatrice éternelle du sang incorruptible,  
toi qui depuis tant de siècles, souffres, combats  
et pries, et dont les tentes se déploient de l'une  
à l'autre mer ;

Campo di quei che sperano ,  
Chiesa del Dio vivente ,  
Dov'eri mai ? qual angolo  
Ti raccogliea nascente ,  
Quando il tuo Re , dai perigli  
Tratto a morir sul colle ,  
Imporporò le zolle  
Dal suo sublime altar ?

E allor che da le tenebre  
La diva spoglia uscita  
Mise il potente anelito  
De la seconda vita ;  
E quando in man recandosi  
Il prezzo del perdono ,  
Da questa polve al trono ,  
Del Genitor salì ;

Compagna del suo gemito ,  
Conscia de' suoi misteri ,  
Tu , de la sua vittoria  
Figlia immortal , dov' eri ?  
In tuo terror sol vigile ,  
Sol ne l'oblio sicura ,  
Stavi in riposte mura ,  
Fino a quel sacro dì ,

Quando su te lo Spirito  
Rinnovator discese  
E l'inconsunta fiaccola  
Ne la tua destra accese ;

Asile de ceux qui espèrent, Église du Dieu vivant, où étais-tu ? Quel coin du monde te recueillait naissante, lorsque ton roi fut traîné par des hommes pervers pour mourir sur la colline, et que, du haut de son autel sublime, Il empourpra la terre avec son sang ?

Et lorsque, sortie des ténèbres, sa dépouille divine émit le souffle puissant de la seconde vie ; et lorsque, portant dans ses mains le prix du pardon , il s'élança de la poudre d'ici-bas jusqu'au trône du Père ;

Compagne de ses gémissements, confidente de ses mystères, toi, fille immortelle de sa victoire, où étais-tu ? Tout entière à veiller dans ton effroi , n'ayant de sécurité que dans l'oubli , tu veillais en de solitaires murs , jusqu'à ce jour sacré ,

Où l'Esprit rénovateur descendit sur toi, alluma dans ta droite l'inextinguible flambeau, te

Quando segnal dei popoli  
Ti collocò sul monte,  
E ne' tuoi labbri il fonte  
De la parola aprì.

Come la luce rapida  
Piove di cosa in cosa,  
E i color varii suscita',  
Ovunque si riposa;  
Tal risonò multiplice  
La voce de lo Spiro;  
L'Arabo, il Parto, il Siro  
In suo sermon l'udì.

Adorator de gl' idoli,  
Sparso per ogni lido,  
Volgi lo sguardo a Solima,  
Odi quel santo grido;  
Stanca del vile ossequio  
La terra a Lui ritorni:  
E voi che aprite i giorni  
Di più felice età,

Spose, cui desta il subito  
Balzar del pondo ascoso,  
Voi, già vicine a sciogliere  
Il grembo doloroso;  
Alla bugiarda pronuba

plâça sur la montagne, comme un fanal des peuples, et ouvrit sur tes lèvres la source de la parole.

De même que la rapide lumière ruisselle d'objets en objets, et suscite les diverses couleurs , partout où elle se répand , de même retentit multiple la voix du souffle divin; l'Arabe, le Syrien, le Parthe l'entendirent, chacun dans son langage.

Adorateurs des idoles, jetés sur toutes les rives, tournez vos regards vers Solyme, écouter ces paroles saintes ; fatiguée d'une vile servitude, que la terre enfin revienne au Seigneur; et vous qui ouvrez les jours d'un âge plus fortuné ,

Épouses que réveille le soudain tressaillement du fruit caché dans votre sein , vous qui êtes déjà près de délivrer vos flancs douloureux , n'adressez pas vos chants à la vaine déesse des



Non sollevate il canto ,  
Cresce serbato al Santo  
Quel che nel sen vi sta.

Perchè, baciando i pargoli ,  
La schiava ancor sospira ?  
E il sen che nutre i liberi  
Invidiando mira ?  
Non sa che al regno i miseri  
Seco il Signor solleva ?  
Che a tutti i figli d'Eva  
Nel suo dolor pensò ?

Nova franchigia annunziano  
I cieli, e genti nove ;  
Nove conquiste , e gloria  
Vinta in più belle prove ;  
Nova , ai terrori immobile  
E a le lusinghe infide ,  
Pace , che il mondo irride ,  
Ma che rapir non può.

O Spirto ! supplichevoli  
A' tuoi solenni altari ,

mariages ; c'est au Dieu saint qu'est destiné ce que vous portez dans vos entrailles.

Pourquoi , en couvrant ses fils de baisers , l'esclave soupire-t-elle encore, et regarde-t-elle d'un œil d'envie le sein qui nourrit des enfants libres ? ne sait-elle pas que le Seigneur élève avec lui les malheureux jusqu'à son royaume , et que, dans sa douleur, il pensa à tous les fils d'Ève ?

Les cieux proclament de nouvelles franchises et des nations nouvelles ; de nouvelles conquêtes et une gloire acquise par de plus belles actions que les gloires passées ; une nouvelle paix, inaccessible aux terreurs et aux illusions menteuses ; une paix dont le monde se rit, mais qu'il ne peut ravir.

O Esprit ! humblement prosternés devant tes augustes autels, soit que nous vivions seuls

Soli per selve inospite ,  
Vaghi in deserti mari ,  
Da l'Ande argenti al Libano ,  
D'Ibernia a l'irta Haiti ,  
Sparsi per tutti i liti ,  
Ma d'un cor solo in Te ,

Noi t'imploriam ! Placabile  
Spirto , discendi ancora ,  
Ai tuoi cultor propizio ,  
Propizio a chi t'ignora ;  
Scendi e ricrea ; rianima  
I cor nel dubbio estinti ;  
E sia divina ai vinti  
Il Vincitor mercè.

Discendi , Amor ; negli animi  
L'ire superbe attuta ;  
Dona i pensier che il memore  
Ultimo di non muta.  
I doni tuoi benefica ,  
Nutra la tua virtude ;  
Siccome il Sol che schiude  
Dal pigro germe il fior ,

Che lento poi su le umili  
Erbe morrà non colto ,

dans les forêts inhospitalières, soit que nous errions sur des mers désertes, des Andes glacées au Liban, de l'Hibernie à la sauvage Haïti, jetés sur tous les rivages, mais réunis d'un seul cœur en toi ,

Nous t'implorons. Esprit clément, descends encore ; descends propice à tes adorateurs , propice à qui ne te connaît pas. Viens et renouvelle ; ranime les cœurs éteints dans le doute, et que le vainqueur devienne la divine récompense des vaincus.

Descends, ô Amour ; calme dans les ames les colères superbes ; inspire-nous ces pensées que, dans ses souvenirs , ne peut changer le jour suprême ; que ta vertu bienfaisante entretienne tes dons. Comme le soleil qui fait éclore , au sein du germe paresseux, la fleur ,

Qui bientôt mourra peu à peu sans culture sur les herbes vulgaires , et qui ne

Nè sorgerà coi fulgidi  
Color del lembo sciolto ,  
Se fuso a lui ne l'etere  
Non tornerà quel mite  
Lume , dator di vite ,  
E infaticato altor.

Noi t'imploriam ! Nei languidi  
Pensier de l' infelice ,  
Scendi, piacevol Alito ,  
Aura consolatrice ;  
Scendi bufera ac tumidi  
Pensier del violento ;  
Vi spira uno sgomento  
Che insegni la pietà.

Per Te sollevi il povero  
Al Ciel , ch'è suo , le ciglia ;  
Volga i lamenti in giubilo ,  
Pensando a Cui somiglia :  
Cui fu donato in copia  
Doni con volto amico ,  
Con quel tacer pudico ,  
Che accetto il don ti fa.

Spira dei nostri bamboli  
Ne l'innocente riso ;  
Spargi la casta porpora

s'élèvera point avec les brillantes couleurs de son calice entr'ouvert, si vers elle ne revient, ruisselant dans l'Éther , cette douce lumière , source de vie, féconde et intarissable.

Nous t'implorons. Dans ses sombres pensées de l'infortune descends , ô haleine suave , souffle consolateur ; descends , impétueuse tempête , dans les desseins orgueilleux de l'homme violent , et fais-y pénétrer un effroi qui lui enseigne la miséricorde.

Par toi, que le pauvre lève ses yeux vers le ciel qui lui appartient; qu'il change ses lamentations en accents de joie, en songeant à qui il ressemble. Celui à qui il fut donné abondamment, qu'il donne avec un visage ami, avec ce pudique silence, qui te rend le don agréable.

Respire dans le ris innocent de l'enfance ; répands la chaste rougeur sur le visage des  
SYNÉSIUS. 15

A le donzelle in viso ;  
Manda a le ascose vergini  
Le pure gioje ascose ;  
Consacra de le spose  
Il verecondo amor.

Tempra dei baldi giovani  
Il confidente ingegno ;  
Reggi il viril proposito  
Ad infallibil segno ;  
Adorna la canizie  
Di liete voglie sante ;  
Brilla nel guardo errante  
Di chi sperando muor.



jeunes filles ; donne aux vierges cachées les pures joies cachées comme elles ; consacre le pudique amour des épouses.

Tempère le présomptueux esprit de la jeunesse audacieuse ; dirige vers un but infailible les pensées de l'homme mûr ; pare de saints et joyeux désirs les cheveux blancs ; et brille dans les regards errants de celui qui meurt avec l'espérance.





## **Il Nome di Maria.**

**Tacita un giorno a non so qual pendice  
Salla d'un fabbro nazaren la sposa ;  
Salla non vista a la magion felice  
D'una pregnante annosa ;**

**E detto salve a lei , che in riverenti**

## **Le Nom de Marie.**

Pensive, un jour, montait par je ne sais quelle colline l'épouse d'un artisan de Nazareth ; elle montait inaperçue vers la maison fortunée d'une femme enceinte, au déclin de l'âge ;

Et, après avoir salué cette femme, qui honora

Accoglienze onorò l'inaspettata ,  
Dio! lodando , sciamò : Tutte le genti  
Mi chiameran beata.

Deh ! con che scherno udito avria i lontani  
Presagi allor l'età superba ! Oh ! tardo  
Nostro consiglio ! oh ! de gl'intenti umani  
Antiveder bugiardo !

Noi testimoni che a la tua parola  
Obbediente l'avvenir rispose ,  
Noi serbati a l'amor , nati a la scola  
De le celesti cose ,

Noi sappiamo , o Maria , ch' Ei solo attenne  
L'alta promessa che da Te s'udia ,  
Ei che in cor la ti pose ; a noi solenne  
È il nome tuo , Maria.

A noi Madre di Dio quel nome suona ;  
Salve , beata. Che s'agguagli ad esso  
Qual fu mai nome di mortal persona ,  
O che li vegna appresso ?

d'un accueil respectueux sa présence inattendue, elle s'écria, louant Dieu : Toutes les nations m'appelleront bienheureuse.

Oh ! avec quel dédain le siècle orgueilleux n'eût-il point entendu alors ces présages d'avenir ! Oh ! misérable sagesse humaine ! Oh ! trompeuse prévoyance des pensées de l'homme !

Nous, qui sommes témoins que l'avenir docile a répondu à ta parole ; nous réservés à l'amour des choses célestes, et nés à leur école,

Nous savons, ô Marie, que l'Éternel seul s'est chargé d'accomplir la haute promesse qui fut ouïe sortant de ta bouche ; nous savons qu'il la mit dans ton cœur ; ton nom est solennel pour nous, ô Marie.

Pour nous ce nom veut dire : Mère de Dieu. Salut, Bienheureuse ! Quel nom de créature mortelle s'égala jamais à celui-là, ou put en approcher ?

Salva , beata. In quale età scortese  
Quel sì caro a ridir nome si tacque ?  
In qual dal padre il figlio non l'apprese ?  
Quai monti mai , quali acque

Non l'udiro invocar ? La terra antica  
Non porta sola i tempi tuoi , ma quella  
Che il Genovese divinò , nutrica  
I tuoi cultori anch'ella.

In che lande selvagge , oltre quai mari  
Di sì barbaro nome fior si coglie ,  
Che non conosca de' tuoi miti altari  
Le benedette soglie ?

O Vergine , o Signora , o Tuttasanta ,  
Che bei nomi ti serba ogni loquela !  
Più d'un popol superbo esser si vanta  
In tua gentil tutela.

Te , quando sorge , e quando cade il die ,  
E quando il sole a mezzo corso il parte ,

Salut, Bienheureuse ! En quel âge discourtois  
ne fut pas prononcé un nom si doux à redire ?  
En quel âge le fils ne l'apprit-il point de son  
père ? Quelles montagnes, quelles mers

Ne l'entendirent point invoquer ? La terre  
antique ne porte pas seule tes temples ; celle  
que devina le Génois nourrit aussi des peuples  
voués à ton culte.

En quelles landes sauvages ; au delà de quel-  
les mers, si barbares qu'en soit le nom, se  
cueille-t-il une fleur qui ne connaisse les mar-  
ches de tes doux et sacrés autels ?

O Vierge, ô Souveraine, ô Toute-Sainte,  
quels beaux noms te garde chaque langue !  
Plus d'un peuple altier se glorifie d'être sous  
ton aimable tutelle.

C'est toi, quand le jour se lève, toi , quand  
le jour tombe, toi, quand le soleil au milieu de

Saluta il bronzo , che le turbe pie  
Invita ad onorarte.

Nelle paure de la veglia bruna  
Te noma il fanciuletto ; a Te tremante ,  
Quando ingrossa ruggendo la fortuna ,  
Ricorre il navigante.

La femminetta nel tuo sen regale  
La sua spregiata lagrima depone ,  
E a Te , beata , de la sua immortale  
Alma gli affanni espone ;

A te , che i preghi ascolti e le querele  
Non come suole il mondo ; nè degl' imi  
E dei grandi il dolor col suo crudele  
Discernimento estimi.

Tu pur , beata , un dì provasti il pianto ;  
Nè il dì verrà che d'obblianza il copra ;

sa course le partage , c'est toi que salue le bronze qui convie la foule pieuse à te rendre hommage.

Dans ses frayeurs de la nuit noire , c'est toi que nomme le petit enfant ; c'est à toi que recourt le tremblant nautonnier, lorsque s'élève et rugit la tempête.

C'est dans ton sein royal que la faible femme dépose ses larmes dédaignées ; c'est encore à toi, Bienheureuse, qu'elle raconte les chagrins de son ame immortelle,

A toi qui écoutes les prières et les plaintes, autrement que ne les écoute le monde, et qui ne discernes point, avec sa cruelle distinction, entre la douleur des grands et la douleur des faibles.

Toi aussi, ô Bienheureuse, tu connus un jour les larmes, et jamais ce jour par un autre ne



Anco ogni giorno se ne parla ; e tanto  
Secol vi corse sopra.

Anco ogni giorno se ne parla e plora  
In mille parti; d'ogni tuo contento ,  
Teco la terra si rallegra ancora ,  
Come di fresco evento.

Tanto d'ogni laudato esser la prima  
Di Dio la Madre ancor quaggiù dovea ;  
Tanto piacque al Signor di porre in cima  
Questa Fanciulla ebrea.

O prole d'Israello , o ne l' estremo  
Caduta , o da sì lunga ira contrita ,  
Non è Costei che in onor tanto avemo  
Di vostra gente uscita ?

Non è Davidde il ceppo suo ? con Lei  
Era il pensiei d' vostri antiqui Vati ,  
Quando annunziaro i verginal trofei  
Sovra l'inferno alzati.

sera couvert d'oubli ; on en parle chaque jour encore , et tant de siècles ont passé dessus !

Chaque jour encore , on en parle , on pleure en mille lieux ; avec toi la terre encore se réjouit chacune de tes joies comme d'une chose récente ;

Tant la Mère de Dieu devait être, même ici-bas, plus louée que personne ; tant le Seigneur a voulu placer au faite cette vierge de la Judée.

O enfants d'Israël , ô nation tombée dans l'extrême abaissement , et brisée par une si longue colère, la Vierge à laquelle nous rendons un tel homme n'est-elle pas sortie d'entre vous ?

N'est-elle pas de la souche de David ? C'est avec elle qu'était la pensée de vos antiques prophètes, lorsqu'ils annonçaient les trophées élevés sur l'enfer par une vierge.

**Deh ! alfin nosco invoke il suo gran nome ,**  
**Salve , dicendo , o degli afflitti scampo ,**  
**Inclita come il sol , terribil come**  
**Oste schierata in campo.**



Oh ! invoquez donc enfin avec nous son grand nom, et dites-lui : Salut, refuge des affligés, toi qui es belle comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille !



## Il Cinque Maggio.

Ei fu ; siccome immobile ,  
Dato il mortal sospiro ,  
Stette la spoglia immemore  
Orba di tanto spiro,  
Così percossa , attonita  
La terra al nunzio stà ;

## **Le Cinq Mai.**

Il n'est plus. Ainsi que sa mortelle dépouille,  
après son dernier soupir, resta froide, immo-  
bile, oublieuse du souffle puissant dont elle  
était veuve; ainsi la terre, frappée d'étonne-  
ment, interdite à l'annonce de sa mort,

**SYNÉSIUS.**

**16**

Muta pensando all'ultima  
Ora dell' uom fatale ,  
Nè sa quando una simile  
Orma di piè mortale  
La sua cruenta polvere  
A calpestar verrà.

Lui sfolgorante in soglio  
Vide il mio Genio e tacque ,  
Quando con vece assidua  
Cadde, risorse , e giacque ;  
Di mille voci al sonito  
Mista la sua non ha.

Vergin di servo encomio  
E di codardo oltraggio ,  
Sorge or commosso al subito  
Sparir di tanto raggio,  
E scioglie all'urna un cantico  
Che forse non morrà.

Dall' Alpi alle Piramidi,  
Dal Mansanare al Reno,  
Di quel sicuro il fulmine  
Tenea dietro al baleno ;  
Scoppiò dal Scilla al Tanai ,  
Dall' uno all' altro mar.

Fu vera gloria? ai posteri  
L'ardua sentenza ; nui

Reste muette, en songeant à l'heure dernière de l'homme du destin, et ignore quand une semblable trace de pied mortel viendra fouler sa poussière ensanglantée.

Mon génie le vit sur son trône étincelant de gloire, et se tut; lorsque tour-à-tour il tomba, se releva, pour tomber encore, ma voix jamais ne se mêla au bruit de mille autres voix.

Vierge d'une louange servile comme d'un lâche outrage, ce génie se lève maintenant, ému à la disparition soudaine d'un si grand éclat, et fait entendre sur l'urne funéraire un chant qui peut-être ne mourra point.

Des Alpes aux Pyramides, du Mançanarès au Rhin, sa foudre infailible suivait l'éclair; elle éclata de Scylla au Tanaïs, de l'une à l'autre mer.

Etait-ce une véritable gloire? A la postérité cet arrêt difficile; quant à nous, inclinons



Chiniam la fronte al massimo  
Fattor , che volle in lui  
Del creator suo spirito  
Più vasta orma stampar.

La procellosa e trepida  
Gioja d'un gran disegno ,  
L'ansia d'un cor , che indocile  
Serve pensando al regno ,  
E'l giunge e tiene un premio  
Ch'era follia sperar ,

Tutto ei provò : la gloria  
Maggior dopo il periglio ,  
La fuga e la vittoria ,  
La reggia , e'l tristo esiglio ,  
Due volte nella polvere ,  
Due volte in sull' altar.

Ei si nomò : due secoli  
L'un contra l'altro armato  
Sommessi a lui si volsero  
Come aspettando il fato ;  
Ei fe' silenzio , ed arbitro  
S' assise in mezzo a lor.

Ei sparve , e i dì nell' ozio  
Chiuse in sì breve sponda ,

la tête devant l'éternel Créateur, qui voulut imprimer en cet homme une trace plus vaste de son souffle divin.

L'orageuse et frémissante joie d'un grand dessein, l'anxiété d'un cœur qui sert indocile en rêvant le trône, et qui l'obtient, et qui possède un bien qu'il était folie d'espérer,

Il éprouva tout : la gloire plus grande après le danger ; la fuite et la victoire ; le trône et le triste exil ; deux fois dans la poussière, deux fois sur les autels.

Il se nomma : deux siècles, armés l'un contre l'autre, se tournèrent vers lui avec soumission comme dans l'attente de leur destinée ; il commanda le silence, et, en arbitre, s'assit au milieu d'eux.

Il disparut. Une plage étroite reçut oisifs ses derniers jours ; il y fut l'objet d'une envie sans

Segno d'immensa invidia  
E di pietà profonda,  
D'inestinguibil odio  
E d'indomato amor.

Come sul capo al naufrago  
L'onda s'avvolge e pesa ,  
L'onda , su cui del misero  
Alta pur dianzi e tesa  
Scorrea la vista a scernere  
Prode remote invan ;

Tal su quell' alma il cumulo  
Delle memorie scese.  
Oh ! quante volte ai posteri  
Narrar se stesso imprese ,  
E sull' eterne pagine  
Cadde la stanca man !

Oh ! quante volte al tacito  
Morir d'un giorno inerte ,  
Chinati i rai fulminei ,  
Le braccia al sen conserte ,  
Stette , e dei di che furono  
L'assalse il sovvenir !

E ripensò le mobili  
Tende , e i percossi valli ,  
E il lampo de' manipoli ,  
E l'onda de' cavalli ,

bornes, d'une pitié profonde, d'une haine inextinguible et d'un amour indompté.

De même que l'onde s'amoncelle et pèse sur la tête du malheureux naufragé, dont la vue naguère haute et fixe s'élançait dans le lointain, et cherchait quelques rives inutilement éloignées;

De même, tout le poids des souvenirs descendit sur cette ame. Oh! combien de fois il essaya de se raconter lui-même à la postérité, et combien de fois sur les pages immortelles retomba sa main fatiguée !

Oh! combien de fois, au silencieux déclin d'un jour sans gloire, ses regards de feu abaissés vers la terre, les bras croisés sur la poitrine, il se tint là assailli par le souvenir des jours qui furent !

Alors il pensa aux tentes mobiles, aux redoutes battues en brèche, à l'éclair des drapeaux, aux ondoyantes lignes des coursiers,

E il concitato imperio ,  
E il celere obbedir.

Ahi ! Forse a tanto strazio  
Cadde lo spirto anelo ;  
E disperò ; ma valida  
Venne una man dal Cielo  
E in più spirabil aere  
Pietosa il trasportò ,

E l'avviò sui floridi  
Sentier della speranza ,  
Ai campi eterni , al premio  
Che i desiderj avanza ,  
Ov' è silenzio e tenebre  
La gloria che passò.

Bella Immortal , benefica  
Fede ai trionfi avvezza ,  
Scrivi ancor questo ; allegrati ,  
Che più superba altezza  
Al disonor del Golgota  
Giammai non si chinò.

Tu dalle stanche ceneri  
Sperdi ogni ria parola ,  
Il Dio che atterra e suscita ,  
Che affanna e che consola ,  
Sulla deserta coltrice  
Accanto a Lui posò.

à la rapidité des ordres, à la prompte obéissance des escadrons !

Ah ! peut-être que, sous une si grande ruine, son courage abattu se prit à désespérer ? mais une main puissante vint du ciel, et, pieuse, le transporta dans un air plus respirable ,

Puis l'envoya, par les sentiers fleuris de l'espérance, vers les champs éternels, recevoir la récompense qui l'emporte sur tous les désirs, aux lieux où la gloire passée n'est que silence et ténèbres.

Glorieuse immortelle, foi bienfaisante et accoutumée aux triomphes, écris celui-ci encore , et réjouis-toi , car jamais hauteur plus superbe ne s'inclina devant la honte du Golgotha.

Repousse loin de ses cendres fatiguées toute parole outrageante ; le Dieu qui abat et qui relève, qui afflige et qui console, s'est reposé près de Lui sur la couche solitaire.

## ERRATUM.

*Page vij, l. 23, Bruxello, lisez : Brunello.*

# TABLE DES MATIÈRES.

## I.

<u>Avant-propos.</u>	<i>pag. v</i>
<u>Etude sur Synésius.</u>	<b>xiiij</b>
<u>Hymne I.</u>	<b>3</b>
II.	<b>15</b>
III.	<b>23</b>
IV.	<b>77</b>
V.	<b>99</b>
VI.	<b>105</b>
VII.	<b>111</b>
VIII.	<b>115</b>
IX.	<b>121</b>
X.	<b>127</b>
<u>SAINT CLÉMENT. Hymne au Christ.</u>	<b>131</b>



## SYNETHI HYMNI, INTERPRETE F. PORTO.

Hymnus I.	<i>pag.</i> 139
II.	141
III.	143
IV.	151
V.	155
VI.	156
VII.	157
VIII.	158
IX.	159
X.	160
In SYNETHI Hymnos notulæ , auctore Boissonade.	161
Titi Flavii Clementis Hymnus in Christum Salvatorem , interprete Ferdinando Piper.	xcix

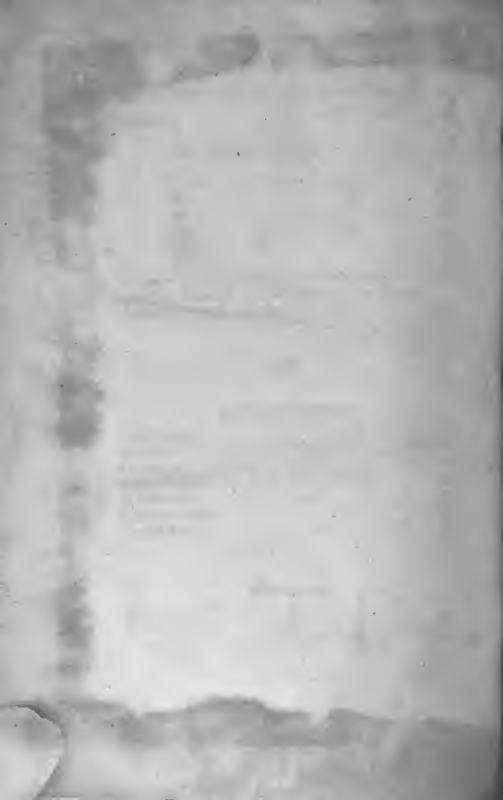
## II.

## HYMNES DE MANZONI.

Avant-propos.	169
La Nativité.	181
La Passion.	191
La Résurrection.	203
La Pentecôte.	215
Le Nom de Marie.	229
Le Cinq Mai.	241

FIN DE LA TABLE.





XXV 172.156

M3

25